

La double évasion

En route pour l'Angleterre et la
France Libre

Général Robert MOULIÉ



La double évasion du lieutenant Moulié

La première évasion : de l'OFLAG VI D jusqu'en Gironde, en passant par l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, puis la France libre et la France occupée.

La deuxième évasion : de la Gironde jusqu'en Grande Bretagne, en passant par l'Espagne et Gibraltar

Avertissement

L'ASCFL a déjà publié sous le titre « en route pour l'ANGLETERRE » le récit d'évasions de jeunes Français déterminés à poursuivre le combat après l'Armistice de 1940 et qui ont rejoint, après des parcours divers et riches en dangers de toutes natures, l'ANGLETERRE et l'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre.

Ces parcours, les cadres de l'Ecole les ont aussi empruntés. Rejoignant l'Angleterre pour les uns par mer, au départ des côtes françaises, traversant les Pyrénées pour d'autres avec un passage parfois par les geôles espagnoles, évadés pour certains d'Allemagne et rejoignant Londres via la Suède ou la Hollande, la Belgique, la France et l'Espagne.

Parmi toutes ces évasions, celle du Lieutenant, puis capitaine, Robert MOULIÉ est sûrement l'une des plus extraordinaires. Evadé d'un OFLAG en juin 1941, il rejoint sa famille en Gironde après avoir traversé clandestinement le nord de l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, la France occupée. Il rejoint le réseau de résistance BRUTUS tout en reprenant ses activités d'enseignant, dans l'attente d'un prochain départ pour l'Angleterre. Mais un drame familial – le décès de son épouse à la naissance de son fils- le conduit à partir seul en traversant les Pyrénées, puis l'Espagne et à rejoindre Londres depuis Gibraltar. Il rejoint l'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre où il sera le commandant de la Compagnie d'instruction des Cadets de la future « promotion du 18 Juin ».¹

Pierre MOULIÉ, vice-président de l'Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

¹ Le livre « Robert MOULIÉ, des S.A.S. au 1er RPIMa » édité aux Editions LBM en 2010 retrace ses événements

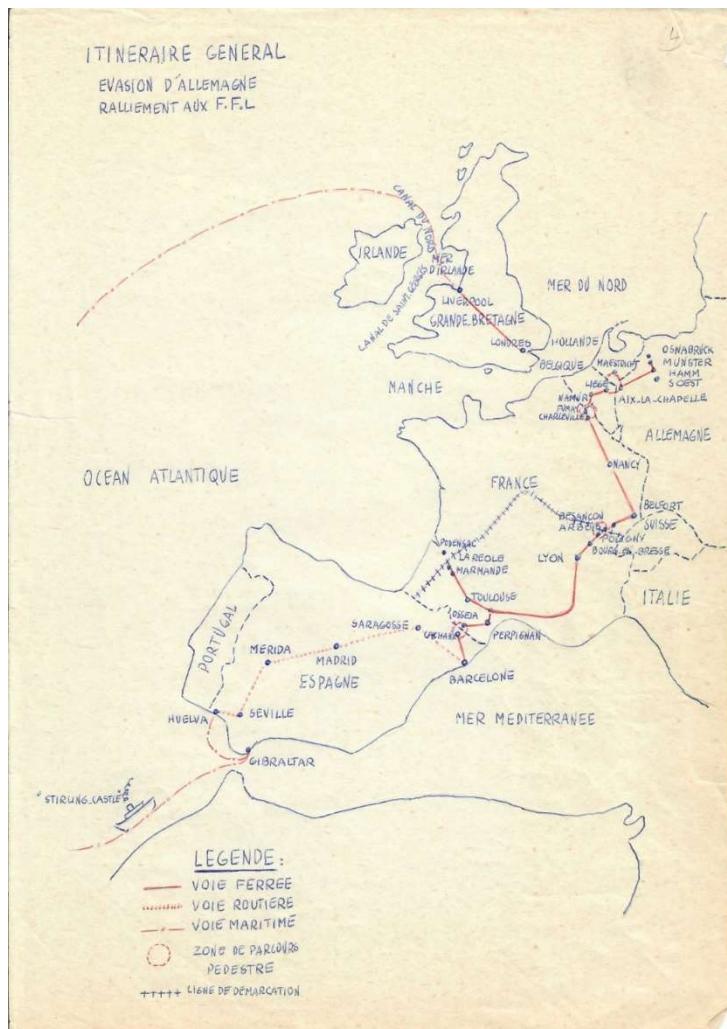
Plan de l'ouvrage

TITRE 1 : La première évasion d'Allemagne vers la France	9
Chapitre 1. Une captivité inattendue	9
Chapitre 2 Le séjour à l'OFLAG VID de MUNSTER	12
Chapitre 3. L'évasion par la HOLLANDE, la BELGIQUE et la "zone interdite » en FRANCE	31
Chapitre 4. L'arrivée en zone non occupée	43
Chapitre 5 Le séjour en zone NON occupée	49
Titre 2 – la deuxième evasion de la France vers l'ANGLETERRE.....	52
Chapitre 1. Le départ de FRANCE	52
Chapitre 2. La traversée de l'ESPAGNE.....	57
Chapitre 3. Le passage à GIBRALTAR*	62
Chapitre 4. La traversée maritime de GIBRALTAR à LIVERPOOL..	65
Chapitre 5. L'arrivée à LONDRES.....	70
Chapitre 6. De l' Ecole des Cadets de la France Libre au B.C.R.A. et aux missions aéroportées d'encadrement des maquis en France, puis des parachutistes S.A.S.	78
Annexes au récit de l'évasion :	83
Annexe1.....	84
Annexe 2	86
Annexe 3	88
Postface : quelques éléments biographiques sur la suite du parcours militaire de Robert MOULIÉ (1945-1969).....	97

Photo de Robert MOULIÉ en Angleterre



Itinéraires suivis



TITRE 1 : La première évasion d'Allemagne vers la France

Chapitre 1. Une captivité inattendue

J'ai dit précédemment (voir «Robert MOULIÉ, des S.A.S. au 1^{er} RPIMa » ouvrage publié aux Editions LBM Paris 2010) dans quelles conditions j'avais cessé le combat le 23 juin 1940. Nous n'étions malheureusement pas très nombreux dans mon bataillon à avoir pu tenir jusqu'au bout après les durs combats du 21 juin. Les 5^{ème} et 6^{ème} compagnies avaient été débordées au Col de La Chapelotte. Il ne restait plus, pour l'ultime résistance dans le moulin et la scierie des Collins, que trois sections de ma compagnie, une section de mitrailleuses et un élément de l'état-major du bataillon.

Mon chef de bataillon, le Commandant Picard, m'avait donné le commandement de ce point d'appui, mais sa présence constante à nos côtés et son exemple ont été pour moi un stimulant inappréciable. Cet officier supérieur d'active, âgé d'une quarantaine d'années bien sonnée, ancien joueur de rugby de bon niveau, qui jouait à l'occasion dans l'équipe du bataillon que j'avais constituée pour affronter les équipes des autres bataillons du régiment pendant les périodes de repos, était un homme très solide physiquement, simple et direct dans son commandement et possédant au plus haut degré le sens de l'honneur militaire. Avec un tel chef, il n'était pas question de tergiverser ! D'ailleurs, il s'évadera, lui aussi, de l'Oflag VI D de Munster quelque temps après moi, rejoindra la Résistance, sera arrêté par la "Gestapo" et s'évadera de nouveau pour reprendre la lutte. On peut facilement imaginer l'influence d'un tel chef sur le jeune officier que j'étais ! Il en a manqué beaucoup de cette trempe en cette période si difficile pour nos armées.

Ayant donc repoussé toutes les attaques et toutes les demandes de reddition de l'ennemi, lui causant de lourdes pertes, alors qu'il progressait sur les routes avec l'assurance des troupes qui ont connu des succès trop faciles, faisant même un prisonnier et conservant assez de ressources pour effectuer une contre-attaque, au soir du 21 juin, grâce à l'appui inespéré d'une batterie d'artillerie rameutée au tout dernier moment près du village d'Allarmont par notre chef de bataillon, je peux dire que nous n'avions pas un moral de vaincus, et encore moins de futurs prisonniers, quand l'ordre nous est venu du

23^{ème} Corps d'Armée de cesser le combat avec la promesse formelle d'une "convention d'honneur" nous permettant de "conserver nos armes et nos bagages". Il faut dire que dans la nuit du 22 au 23 juin, à notre grande surprise, l'ennemi n'avait pas renouvelé ses attaques, ne voulant sans doute pas affronter de risques inutiles aussi près de la fin des hostilités.

Dans la confusion qui a suivi les premiers contacts pacifiques avec nos adversaires de la veille, et ignorant tout des dispositions prises à notre égard par l'état-major du 23^{ème} Corps d'Armée auprès duquel notre chef de bataillon était allé s'informer, nous nous sommes laissés conduire à Sarrebourg et interné, malgré nos protestations, à la Caserne des Lanciers (ou des Uhlans comme l'ont rapidement rebaptisée les Allemands). Mais, quelques heures plus tard, accompagné d'un officier allemand qui nous a salués très respectueusement en s'excusant de l'erreur commise, notre chef de bataillon est venu nous récupérer pour nous ramener au Col du Donon où se trouvaient, autour du P.C. du 23^{ème} Corps d'Armée, des éléments de différentes unités que notre résistance aux Collins avait sauvés de la capture. Le sort des sous-officiers et des hommes de troupe devait être réglé ultérieurement. Nous nous trouvions donc là autour du Commandant Picard et du Capitaine Pambrun, son capitaine adjudant major qui commandait la base arrière du bataillon à Allarmont, le Capitaine Fournier, un officier d'active qui s'évadera lui aussi de l'Oflag VI D en même temps que le Commandant Picard, mais sera repris, le Lieutenant Suzanne et le Lieutenant Dufour, deux enseignants, le sous-Lieutenant Lauga, un ancien sous-officier d'active récemment promu officier, et moi. Dans les jours qui ont suivi, mon chef de bataillon m'a remis une copie à mon nom de la fameuse convention, signée d'un général allemand, et aussi le texte de la citation à l'ordre du Corps d'Armée qui m'était décernée pour les combats des jours précédents.

J'allais garder précieusement sur moi cette convention et mon arme personnelle qui, aussi extraordinaire et invraisemblable que cela puisse paraître, n'a pas quitté mon ceinturon jusqu'à l'Oflag VI D, malgré plusieurs contrôles allemands, auxquels je présentais, chaque fois, le fameux document, et les quolibets de camarades un peu jaloux qui jugeaient dérisoire et dangereuse pour tous cette provocation. A chacun sa vérité !

Après quelques jours passés au Col du Donon, en l'absence de toute présence allemande, nous avons été dirigés sur Strasbourg pour, nous disait-

on, être ramenés vers le sud de la France. Là, en semi-liberté dans un hospice de sourds-muets de la ville, nous attendions impatiemment que les promesses qui nous avaient été faites se réalisent, quand, un beau jour, nous avons vu une compagnie allemande investir notre résidence et mettre en place un poste de garde et des sentinelles. Un officier allemand, répondant à notre étonnement, nous a dit être consterné de ce dénouement qui bafouait la signature d'un général allemand, mais que la faute en incombait uniquement à la commission d'Armistice française qui ne souhaitait pas établir des catégories au sein d'une armée vaincue. Quelques jours plus tard, nous traversons le Pont de Kehl, en route pour la captivité. On peut imaginer facilement les sentiments d'indignation et de révolte qui m'ont animé, dès ce moment, à l'égard d'un ennemi qui trahissait sa parole et des nouvelles autorités françaises qui ne manifestaient, ni respect, ni reconnaissance, pour ceux, hélas trop peu nombreux !, qui avaient au moins essayé de sauver l'honneur.

°0O0°

Chapitre 2 Le séjour à l'OFLAG VID de MUNSTER

Après un long voyage en train au cours duquel il nous était interdit de nous montrer aux portières, nous sommes arrivés à Mayence où nous avons été parqués à la Citadelle qui semblait faire office de centre de triage. De là, nous avons été dirigés sur l'Oflag VI C d'Osnabrück, en Westphalie, où nous sommes restés quelques temps dans un ensemble de baraqués en bois assez vétustes où nous avons beaucoup souffert de la faim. Nous passions le plus clair de notre temps allongés sur nos paillasses, comptant nos pulsations et faisant durer le plus longtemps possible les quelques cornichons qui constituaient étrangement l'essentiel de notre nourriture.

C'est dans ce camp que j'ai été photographié et immatriculé sous le n° 8C. Peu de temps après, nous avons été transférés à l'Oflag VI D de Münster, toujours en Westphalie, où j'ai passé le reste de ma captivité jusqu'à mon évasion.

L'Oflag VI D nous a fait tout de suite bien meilleure impression que l'Oflag VI C. C'était une sorte de caserne en cours d'achèvement située aux lisières de Munster, comportant quatre énormes bâtiments parallèles de trois étages et un vaste bâtiment central d'un seul niveau que les Allemands appelaient "Kasino" et qui était sans doute destiné à devenir un réfectoire, un foyer ou une salle de spectacles. Ces cinq bâtiments étaient compris dans une double enceinte de fil de fer barbelé d'au moins quatre mètres de haut et trois mètres de large, compliquée de chevaux de frise à l'intérieur et de réseaux bas à l'extérieur pour en interdire l'approche par reptation. Des miradors, équipés de projecteurs puissants et armés de mitrailleuses, surveillaient cette enceinte qui était longée extérieurement par un chemin de ronde destiné aux patrouilles chargées de vérifier plusieurs fois par jour le bon état des barbelés. L'ensemble du camp représentait une aire rectangulaire d'environ 350 mètres sur 250 mètres. En dehors de l'enceinte barbelée se trouvaient la "Kommandantur", bâtiment de commandement et des services qui abritait le commandant du camp, ses adjoints et la compagnie de garde (et aussi, comme je l'ai découvert plus tard, des locaux disciplinaires !), ainsi qu'un vaste gymnase à moitié achevé destiné à l'entraînement physique des militaires allemands ; un peu à l'écart, quelques baraqués en bois étaient occupées par des soldats français d'un "stalag" voisin qui constituaient le personnel de servitude du camp : cuisine, corvées de soupe, enlèvement des détritus,....

Le camp était commandé par un officier au moins sexagénaire que j'ai considéré au début comme un vieillard insignifiant mais que j'ai mieux apprécié par la suite. C'était le Major Von Khalden, mince et raide dans un uniforme strict, que l'on voyait arpenter l'allée principale du camp d'un pas d'automate quand il venait présider un appel. Chacun des quatre bâtiments était placé sous la responsabilité d'un officier assisté d'un sous-officier. Le "Block 1", où j'occupais une chambre de quatre lits -doubles- était le domaine du "Hauptmann" Kissing, un gros bonhomme coléreux et peu aimable, paraissant toujours essoufflé, que nous surnommions "Wastefrock" (avec l'orthographe !) en raison des dimensions peu communes de sa culotte de cheval. Il était secondé par un sous-officier, myope et débonnaire, que nous appelions Joseph. De tous les autres militaires allemands que j'ai pu côtoyer dans le camp, je n'ai retenu que le sobriquet d'un petit capitaine de cavalerie à la démarche sautillante, assez sympathique dans le fond, "Pouet, Pouet".

L'effectif du camp, qui a oscillé entre 1600 et 1800 prisonniers au cours de l'hiver 1940-1941, ne comprenait que des officiers français, à l'exception d'une douzaine d'officiers polonais logés dans une chambre du "Block 4". Nos gardiens ont rapidement créé un groupe supplémentaire en réunissant dans un même local du "Block 2" les officiers français de confession israélite, une trentaine environ. Ces deux groupes ont tout de suite attiré ma sympathie par leur attitude et leur cohésion qui contrastaient fort heureusement, avec l'esprit d'abandon, et parfois même la veulerie d'une majorité trop silencieuse qui s'est vite alignée, d'ailleurs, sur les thèses sécurisantes du gouvernement de Vichy. La pensée officielle, propagée par quelques officiers supérieurs qui avaient participé à la première guerre mondiale et par deux ou trois prêtres qui n'étaient nullement représentatifs des ecclésiastiques du camp parmi lesquels j'ai compté de très bons amis, était à peu près la suivante :

"Notre captivité est l'aboutissement normal de nos fautes politiques passées, acceptons loyalement cette épreuve méritée et mettons-la à profit pour nous régénérer et répondre ainsi à l'attente du "Maréchal". «L'Europe nouvelle aura besoin de la France et la France nouvelle aura besoin de nous !!!» Cette théorie, bien peu exaltante, est-il besoin de le dire ! n'avait pas l'agrément de mon chef de bataillon, le Commandant Picard, qui n'arrêtait pas de pester contre tous ceux qu'il qualifiait crûment d'"empêtrés", une expression que je crois n'avoir entendue que de sa bouche. Quant à moi, bien qu'appartenant à une corporation, celle des enseignants, que les maîtres à penser du nouveau

régime chargeaient d'une lourde part de responsabilité dans les malheurs de notre pays, je me refusais obstinément à participer à ce "mea culpa" collectif.

La vie à l'Oflag VI D était essentiellement réglée par deux appels journaliers, l'un en début de matinée, l'autre en fin d'après-midi. Entre ces deux appels, on pouvait vaquer à diverses occupations à l'intérieur du camp. Un contrôle nocturne, à heure variable, avait principalement pour but de vérifier que chaque chambre contenait bien le nombre d'occupants prévus. Des patrouilles avec chiens doublaient, à l'extérieur des bâtiments, ces contrôles intérieurs. Les repas qui étaient attendus avec l'impatience que l'on peut imaginer, étaient apportés par des soldats français dans d'énormes bouteillons et répartis aussitôt dans chaque bâtiment par des responsables désignés à tour de rôle.

Le matin, c'était un breuvage indéfinissable qui n'avait de café que le nom comme les mixtures que j'ai connues par la suite après mon évasion. A midi, c'était invariablement un brouet à base de pommes de terre ou de choux, quelques fois même d'autres végétaux plus inattendus comme les feuilles de betteraves ou d'orties, dans lequel il nous est arrivé parfois de découvrir quelques os dont il était difficile de déterminer la nature.

Ce brouet, que nous avions pourtant avec un tel appétit, donnait chaque fois à mon camarade Dufour l'occasion d'évoquer, avec nostalgie, la pâtée fumante dont ses parents nourrissaient leurs porcs dans leur ferme d'Hèches. Au milieu de l'après-midi, nous avions droit à une tisane à forte odeur de menthe sauvage que nos gardiens appelaient "thé" et, le soir, c'était un morceau de boudin, qu'avec un assez mauvais goût, certains disaient être fait de sang de Polonais, une portion de fromage à l'odeur de poisson si forte qu'il fallait l'entreposer sur le rebord extérieur de notre fenêtre, ou une salade de légumes. La ration journalière de pain était calculée si parcimonieusement que sa répartition se faisait avec des procédés d'apothicaire et sous le contrôle de tous. Mais, pour être tout à faire honnête, je dois reconnaître que ce régime alimentaire, avec l'appoint des biscuits de guerre de la Croix Rouge, permettait à des hommes n'ayant pas d'efforts physiques à fournir, de survivre. Les autorités militaires allemandes, débordées les premiers mois par un nombre de prisonniers que leurs stratégies les plus optimistes n'avaient sûrement pas prévu, semblaient avoir finalement réussi à mettre en place un système de ravitaillement assez cohérent.

Et pourtant, sans doute en raison des dures privations de l'été, plusieurs officiers (sept si j'ai bonne mémoire !) sont morts au cours du premier hiver de captivité. Le froid rigoureux n'était certainement pas en cause puisque nos bâtiments étaient équipés d'un chauffage central qui a fonctionné au moment des plus basses températures. Mais, cette nourriture essentiellement liquide qui nous obligeait, jour et nuit, à des allées et venues incessantes entre notre chambre et les urinoirs de l'étage, a eu vite fait de ballonner nos ventres et de nous donner l'apparence trompeuse de gens convenablement nourris.

Ainsi, donc, on pouvait survivre à l'Oflag VI D, et, les colis aidant (pour ma part j'avais demandé à ma famille de ne pas m'en envoyer!), le courrier avec les êtres chers s'étant régularisé, les délégations de solde se faisant normalement, le chauffage central et les douches chaudes fonctionnant au moment des plus grands froids, on pouvait facilement imaginer qu'il y avait dans l'Europe occupée pas mal de gens qui connaissaient des conditions de vie matérielle beaucoup plus dures, sans parler, bien entendu, de ceux qui continuaient le combat pour la liberté et qui risquaient chaque jour leur vie. Puisque les directives officielles des "missions Scapini" prescrivaient la patience et la soumission, pourquoi ne pas s'installer le moins mal possible dans la captivité ?

C'est donc avec la meilleure conscience du monde que quelques officiers, qui n'avaient peut-être pas fait preuve du même esprit d'initiative au cours des mois de guerre, se sont chargés d'organiser les loisirs du camp. Les toutes premières activités ont été un tournoi de bridge, qui a connu un certain succès de participation, et des séances d'entraînement physique adapté à notre médiocre condition du moment. Le moniteur bénévole était un jeune officier d'active, le sous-Lieutenant Robert, qui était sans doute beaucoup moins altruiste qu'on aurait pu le penser, puisqu'il a réalisé la première évasion du camp dans des conditions qui exigeaient une souplesse peu ordinaire.

En compagnie d'un prêtre lorrain, le Capitaine Tutard, il a réussi à s'introduire dans une poubelle du camp, les fesses les premières et les jambes tendues rabattues sur la poitrine, seule technique permettant de prendre place dans un aussi petit espace. Il fallait y penser ! Tous deux ont évidemment bénéficié de la complicité active des soldats français chargés de l'enlèvement des ordures. Cette évasion m'a beaucoup impressionné pour plusieurs raisons

: d'abord, c'était la première ; ensuite, je n'aurais jamais imaginé, pour l'avoir essayé un jour en m'introduisant les pieds d'abord avant de tenter de m'accroupir, que l'on put tenir dans une de ces poubelles ; enfin, elle me confirmait que si notre enceinte barbelée était infranchissable par les moyens "héroïques" (un seul officier l'avait tenté une nuit et avait été retrouvé mort au petit matin, abattu par la mitrailleuse d'un mirador), il y avait sans doute d'autres formules à découvrir qui, elles aussi, ne seraient bonnes qu'une fois et qu'il ne fallait pas laisser à d'autres. C'est pourquoi, dès ce moment, mon esprit a été beaucoup plus occupé par les perspectives d'évasion et par le souci de récupérer une condition physique acceptable que par les activités intellectuelles qui ont mobilisé ensuite la majorité des prisonniers. Car le camp était devenu une véritable université !

Il y avait des conférences sur les sujets les plus divers et des cours dans les disciplines les plus inattendues : c'était un spectacle assez comique que de voir de vieux colonels et de jeunes sous-lieutenants vaquer du matin au soir d'un "block" à un autre, leur tabouret sur les épaules et un cahier de notes sous le bras, quittant une conférence sur le "jazz trot", par exemple, pour se rendre à un cours d'enseignement religieux ou d'art culinaire. Nos gardiens, bien évidemment, encourageaient de leur mieux toutes ces activités qui créaient des chaînes supplémentaires pour des prisonniers déjà bien enfermés. Ils poussaient même la complaisance jusqu'à louer des instruments de musique à ceux qui en faisaient la demande ! Mon chef de bataillon, le Commandant Picard, n'appréhendait pas du tout ce zèle général qui détournait les esprits de l'essentiel.

Pour sa part, il se livrait à un entraînement physique solitaire qui consistait en une série de petites courses rapides qu'il chronométrait soigneusement. Aux curieux qui l'interrogeaient, il répondait qu'il cherchait à savoir quelle distance il était capable de franchir en courant pendant le temps que mettrait une sentinelle portant son arme à la bretelle pour s'en saisir, l'armer, épauler, viser et tirer.

Ceux qui ne le connaissaient pas, comme moi, et qui avaient sa tenue d'entraînement réalisée à partir d'un caleçon long militaire de toile blanche qu'il avait coupé à hauteur convenable pour en faire un short et dont il fermait la braguette béante avec une épingle de sécurité, pouvaient penser qu'il avait l'esprit quelque peu dérangé. Mais ce diable d'homme s'y entendait pour amuser la galerie alors qu'il pensait à des choses plus sérieuses. Son

évasion, qu'il m'a racontée par le détail après la guerre, a été réalisée plusieurs mois après la mienne en fabriquant avec des matériaux de récupération une double cloison à placer rapidement derrière le siège du chauffeur allemand d'un camion de service du camp et en se collant ensuite avec ses deux comparses, entre les deux cloisons. Il lui a fallu, là aussi, la complicité active des soldats français de corvée pour ne pas être découvert. De toutes les activités du camp, ne trouvaient grâce à ses yeux que la troupe théâtrale et le jazz-band qui s'étaient constitués au "Block 4". La troupe théâtrale, animée par deux ou trois professionnels du spectacle, créait et jouait des comédies dans lesquelles s'exprimait souvent, malgré la censure vigilante mais maladroite des officiers allemands, une ironie mordante à l'égard de nos gardiens et de leur amis du camp.

Les représentations avaient lieu dans un local aménagé du "Block 4" qui avait pris le nom de studio 4. Je me souviens d'une pièce policière à la manière de Conan Doyle intitulée "le tire-bouchon sanglant" dans laquelle la censure du camp était ridiculisée à un tel point que l'officier allemand de service, ne sachant plus très bien s'il devait rire avec nous ou se fâcher, avait préféré quitter la salle.

Quant au jazz-band, il était composé de jeunes officiers dynamiques et chahuteurs qui ne dédaignaient pas à l'occasion, sous prétexte d'improvisations à la manière de "La Nouvelle Orléans", de mettre à l'épreuve la patience de nos sentinelles. Le soir après l'appel, il leur arrivait de s'adresser des phrases musicales à la trompette ou au trombone à coulisse d'un "Block" à un autre, de se répondre de la même façon et de "broder" ensuite sur le thème initial, ce qui engendrait une cacophonie si peu appréciée des sentinelles qu'elles n'ont pas hésité une fois à la ponctuer de quelques coups de feu en direction de nos fenêtres. Des concerts étaient donnés périodiquement dans la grande salle au "Kasino". Aux airs à succès d'avant-guerre se sont vite jointes deux rengaines sentimentales créées au camp : l'une, un tango mélancolique intitulé "sur le boulevard des barbelés" dans l'exécution duquel l'accordéoniste de l'orchestre mettait toute son âme, faisait ironiquement allusion aux conversations légères qui se tenaient au cours de la promenade quotidienne le long des barbelés et qui prouvaient bien, comme nous le reprochaient les donneurs de leçons du camp, que certains d'entre nous n'avaient pas encore compris. L'autre, une valse lente mais tout aussi nostalgique, évoquait le temps perdu loin de la femme aimée et commençait ainsi, d'où son titre "chaque jour qui passe...". Le nom d'André Hornez, un chansonnier déjà en renom, était associé à ces

créations. Ces deux airs, que tout le monde fredonnait dans le camp, ont été incontestablement les deux "tubes" (comme on dit aujourd'hui !) de la première année de captivité à l'Oflag VI D. Nos camarades polonais, qui avaient sans doute des préoccupations moins artistiques, chantaient de leur côté, et ma foi fort joliment de vieux chants patriotiques...

Si, pour les raisons que j'ai indiquées, un élan de sympathie m'a porté dès le début vers les officiers polonais et les officiers français de confession israélite, à l'inverse et très rapidement, à la suite de divers événements qui se sont vite sus dans le camp, j'ai vu converger vers moi des amitiés et des complicités extrêmement réconfortantes. L'arrivée de notre petit groupe du 49^{ème} RI autour d'un chef de bataillon respecté n'était pas passée inaperçue ! Nous étions de l'infime minorité qui s'était battue pendant la "drôle de guerre" et les conditions de notre internement, matérialisées par le pistolet que j'ai porté quelques jours à mon ceinturon, ont été connues de tous.

Mais ce privilège ne m'a pas été accordé longtemps dans ce camp extrêmement surveillé et bien tenu qu'était l'Oflag VI D. Quelques jours après mon arrivée à Munster, j'ai été convoqué par le commandant du camp et conduit auprès de lui par un sous-officier. Voici à peu près ce que m'a dit le "Major" Von Khalden qui m'a reçu avec une courtoisie à laquelle je ne m'attendais pas : "je vous félicite de la convention d'honneur que votre courage vous a valu. Je suis tout prêt à la respecter en ce qui concerne la conservation de votre arme. Mais vous comprendrez que si j'ai confiance en vous, je ne puis en dire autant des autres officiers du camp qui pourraient, à un moment ou à un autre, vous dérober cette arme et en faire un mauvais usage. Nous allons donc la conserver à notre armurerie et elle vous sera rendue au moment de votre libération."

Là-dessus, j'ai dû inscrire mon nom, mon grade et mon numéro matricule de prisonnier sur une étiquette de carton qui a été attachée à mon pistolet. L'honneur était sauf tout de même ! Inutile de préciser que les circonstances de mon départ du camp ne m'ont pas permis de récupérer mon arme ! Cette histoire assez peu ordinaire m'a tout de même donné beaucoup à penser par la suite et, aujourd'hui encore, je doute vraiment de la duplicité des militaires allemands à l'égard de cette fameuse "convention d'honneur". Je doute beaucoup moins, par contre, de la véracité de ce que nous a affirmé le premier officier allemand qui nous a traités en prisonniers en ce qui concerne

le peu d'empressement des autorités de Vichy à voir revenir des combattants aussi peu disposés que nous l'étions à accepter tous les abandons. J'en ai eu la confirmation cruelle dès mon arrivée en "zone libre" après mon évasion...

Quelques temps après l'histoire de mon arme personnelle, est arrivée au camp la nouvelle que des forces françaises et des forces polonaises continuaient la lutte aux côtés des forces de l'Empire britannique. L'inscription que j'ai dessinée sur le mur de ma chambre à ce moment-là et qui était bien visible de tous ceux qui y venaient, semble avoir été très bien supportée par nos gardiens qui ne m'ont jamais mis en demeure de la faire disparaître. Par contre, lorsque j'ai été sanctionné de 10 jours de cellule pour avoir répondu le mot de Cambronne au "Hauptmann" Kissing qui me reprochait (paraît-il, car je ne comprenais pas l'allemand, alors qu'il comprenait le français) de ne pas me tenir au garde à vous devant lui, j'ai constaté à mon retour qu'un officier français de ma chambre, qui ne manquait pas une occasion de nous dispenser la "bonne parole" officielle, avait profité de mon absence pour l'effacer. Je l'ai reproduite aussitôt ! C'est cette inscription qui a été à l'origine de la très grande amitié qui m'a liée à un officier polonais, le Lieutenant Rzepka Kazimierz, sans lequel, comme on le verra par la suite, je n'aurais jamais pu réussir à m'évader de l'Oflag VI D.

Ces dix jours de cellule dans les locaux disciplinaires de la "kommandantur", sans voir personne en dehors du fonctionnaire de service qui m'apportait la nourriture et m'escortait pour la demi-heure journalière de promenade à l'air libre, ont été une épreuve beaucoup plus pénible que je l'aurais pensé du seul fait de l'isolement. Car, en ce qui concerne la nourriture, je n'ai jamais aussi bien mangé pendant toute ma captivité. Le brouet journalier, préparé par les soldats français, était bien le même que celui du camp, mais une main charitable regroupait chaque fois dans la cuvette émaillée qui me servait d'écuelle, soigneusement camouflés sous une couche de légumes, tous les petits morceaux de viande qu'elle avait pu repêcher dans les marmites des cuisines. La solidarité muette des soldats français prisonniers à l'égard de ceux d'entre nous qui manifestaient d'une manière ou d'une autre leur esprit de résistance s'exprimait une fois de plus. Comme j'aurais voulu pouvoir leur dire ma reconnaissance ! Quant à ma ration journalière de pain, qui provenait de la répartition réalisée au "Block 1", elle n'avait d'un morceau de pain que l'apparence extérieure. L'intérieur était creusé de galeries savamment rebouchées et recelant, soit quelques morceaux de sucre, soit une barre de

chocolat, soit de la confiture, toutes denrées extrêmement précieuses pour un prisonnier et qui représentaient de la part de mes camarades un geste d'amitié peu ordinaire.

Un jour, à la réception d'un de ces morceaux de pain à surprises, je n'ai pu m'empêcher de l'ouvrir devant le Caporal allemand qui s'occupait de moi ce jour-là et qui avait tout de suite manifesté à mon égard un peu plus d'intérêt que ses prédécesseurs. Devant sa mine ébahie, je lui ai donné quelques morceaux de sucre et de chocolat qu'il a acceptés avec beaucoup de plaisir. Dans la journée, à deux reprises, il m'a fait passer en cachette dans ma cellule son bidon rempli d'un "thé" qui n'était guère meilleur que celui qui nous était servi dans le camp mais qui avait l'avantage d'être bien sucré. Par la suite, au cours de la promenade journalière sous sa surveillance, il m'a fait comprendre qu'il aimerait qu'un de ses camarades nous photographie tous les deux, ce que j'ai accepté bien volontiers car j'étais persuadé qu'il ne s'agissait de sa part que d'un geste d'amitié et pas du tout de la photo souvenir dans le genre du chasseur et de sa capture.

C'était un ennemi compatissant qui méritait le respect! Au cours de ce séjour dans les locaux disciplinaires, je me suis acquitté de mon mieux de la mission que m'avait confiée un camarade du "Block 1", le Lieutenant Monteil, un artilleur grand spécialiste en fausses clés qu'il fabriquait avec des morceaux de ferraille trouvés dans le camp après le passage des ouvriers civils allemands qui venaient y travailler épisodiquement. Il m'avait demandé de prendre avec de la mie de pain (mais il en restait bien peu dans les morceaux qui m'étaient apportés !) l'empreinte des serrures de ma cellule. "Cela pourra peut-être servir un jour" disait-il ! Mais ce qui allait plus sûrement nous servir, ce sont les fausses clés que nous lui avons demandées plus tard de nous confectionner, mon ami Rzepka et moi, en échange de son intégration à notre projet d'évasion. Pour le moment, je savais qu'il en avait déjà réalisé une qui serait particulièrement intéressante le moment venu : celle d'un local du sous-sol du "kasino" dans lequel les allemands entreposaient tous les vêtements civils confisqués à l'occasion des fouilles périodiques pratiquées dans nos chambres : vêtements imperméables, principalement, mais aussi quelques vestons et pantalons maladroitement taillés dans des couvertures militaires.

Je ne cache pas que j'ai réintégré le camp sans déplaisir après ces dix jours d'isolement qui m'ont paru une éternité. Mes camarades du "Block 1" et surtout mon ami polonais "Kazik" (c'était le diminutif de son prénom), m'ont

accueilli avec beaucoup de chaleur. Ce dernier m'a longuement félicité de mon attitude inamicale à l'égard du "Hauptmann" Kissing dont les exigences nous paraissaient excessives. Lui-même se refusait obstinément à saluer les officiers allemands qu'il rencontrait en dépit des consignes transmises par les divers "responsables" français du camp mis en place par les Allemands. Il pensait, comme moi, qu'il n'y avait ici que des prisonniers et leurs gardiens et que s'il était normal de manifester à des prisonniers plus gradés et plus âgés une certaine déférence, toute subordination avait disparu du seul fait de la captivité. La stricte obéissance à ces consignes nous aurait d'ailleurs interdit de nous évader car tous les prétextes étaient bons pour déconsidérer ce droit imprescriptible du prisonnier de guerre. Les arguments généralement avancés étaient les suivants : celui qui tente de s'évader est un égoïste qui ne craint pas d'attirer des représailles sur ses camarades ; cette attitude est contraire à "l'esprit nouveau" et dessert la politique de collaboration du "Maréchal" ; quand on n'accusait pas tout simplement les candidats à l'évasion d'être des obsédés sexuels !

Il m'est arrivé quelques années plus tard, à l'occasion d'une tournée de conférences auprès de la "Société suisse des officiers", de faire la connaissance d'un critique militaire et juriste suisse très connu, Eddie Bauer, professeur à l'université de Neuchâtel, qui s'est longuement penché sur le problème de l'obéissance militaire et de ses limites. Pour lui, dans le cas de la captivité, il n'y a aucun devoir d'obéissance à l'égard du supérieur qui ne tient son autorité que de l'ennemi victorieux. Il en est de même dans le cas d'une reddition où le chef qui capture, tel le Général Dupont de l'Etang à Baylen, au cours des guerres napoléoniennes, ne peut imposer à l'un de ses subordonnés en mesure de continuer le combat, de rendre les armes. Voilà un point de vue hautement autorisé qui pourrait conforter, s'il en était besoin, les quelques militaires de carrière qui n'ont pas hésité, dès le début, à rallier les Forces Françaises Libres.

Un peu dans le même ordre d'idées, je me rappelle la réponse pertinente d'un jeune lieutenant à l'un des "responsables" de notre camp qui lui reprochait sa tenue peu soignée qui risquait, disait-il, de porter atteinte au prestige de l'Armée française auprès de nos adversaires : "Ne croyez-vous pas Mon Colonel, qu'il aurait mieux valu y penser plus tôt ?" Nous avions pourtant, mon ami polonais et moi, beaucoup d'estime et de respect pour nos anciens chefs respectifs qui continuaient à nous donner, dans la dure épreuve de la captivité, l'exemple que nous en attendions. Notre identité de pensée s'est encore

renforcée quand il a constaté que j'avais joint un drapeau polonais à l'inscription dessinée sur le mur de ma chambre. Dans les jours qui ont suivi mon retour, il m'a raconté, tant bien que mal, son histoire car il ne parlait le français qu'avec difficulté. Orphelin de la première guerre mondiale, il avait été élevé "à la dure" dans une école de cadets (ou d'enfants de troupe, comme nous dirions) qui l'avait conduit normalement à une école d'officiers. L'Armée était sa famille ! Il s'était battu du mieux qu'il avait pu durant la malheureuse campagne de Pologne au cours de laquelle il avait été blessé, avait réussi à quitter son pays par la Hongrie et la Yougoslavie pour rallier la France où il avait été incorporé dans une unité polonaise qui se constituait en Bretagne et qui allait tenter, avec quelques unités de l'Armée française, de s'opposer au déferlement ennemi de mai et juin 1940. Il était âgé de 26 ans alors que j'en avais 28. Il partageait mon admiration pour l'entreprise du Général De Gaulle car il pensait, lui aussi, que rien n'était définitivement perdu et que notre devoir était de tenter l'impossible pour reprendre la lutte. La condition de prisonnier lui était moralement aussi insupportable qu'à moi.

Par la suite, il m'a souvent parlé de son pays et de son admiration dans sa jeunesse, pour le Général Haller qui avait joué dans l'histoire de la Pologne un rôle un peu comparable à celui du Général De Gaulle après la défaite française de 1940. C'est le Maréchal Pilsudski, qui avait combattu aux côtés des Allemands au cours de la première guerre mondiale, qui allait devenir le chef du nouvel Etat polonais, mais dans les écoles polonaises, les enfants allaient vite remplacer son portrait officiel par celui du populaire Général Haller qui avait combattu, lui, aux côtés des alliés. Il n'a pas tardé à me présenter au Colonel qui présidait leur petit groupe et à me faire connaître ses camarades qui sont devenus mes amis. Nous avons convenu d'associer nos efforts pour tâcher de découvrir un moyen de nous évader.

Dans cette attente, la meilleure chose à faire était de nous entraîner physiquement, afin d'être prêts à toute éventualité. C'est pourquoi, les rigueurs de l'hiver passées, j'ai entrepris de constituer et d'entraîner une équipe de rugby au "block 1" et décidé des camarades du "block 4" d'en former une autre pour des rencontres hebdomadaires. Nous ne disposions malheureusement, à l'intérieur du camp, que d'une aire de jeux très dure qui allait faire quelques victimes. Cette initiative, très bien acceptée des Allemands qui voyaient là un moyen supplémentaire de canaliser des énergies qui auraient pu s'employer moins innocemment, allait me permettre de me faire envoyer par ma famille

un colis de vieux effets sportifs dans lequel j'avais demandé qu'on joigne un pantalon de toile bleue qui a un peu fait tiquer les sous-officiers allemands commis à la fouille des colis, mais que j'ai convaincus qu'il s'agissait tout simplement d'une sorte de survêtement. Ce pantalon m'a été très précieux par la suite Mon ami polonais, lui, s'entraînait en solitaire comme mon chef de bataillon. Ses séances de culture physique menaient régulièrement sur les chantiers où s'affairaient les ouvriers civils allemands qui mettaient la dernière main au pavage des allées et aux égouts du camp. Comme il parlait assez bien l'allemand, il échangeait parfois quelques propos avec eux, glanant sans en avoir l'air, les renseignements qui l'intéressaient. A côté de cette activité physique orientée, il passait beaucoup de temps à l'étude des langues qu'il ne connaissait pas et qui lui semblaient indispensables pour mener à bien notre évasion. Il parlait déjà l'allemand et l'anglais, mais il désirait perfectionner son français, ce qu'il faisait avec moi, et apprendre l'espagnol qu'il ignorait totalement. On voit qu'il avait des idées bien précises ; j'avoue que j'étais beaucoup moins prévoyant que lui et que j'envisageais essentiellement la sortie du camp qui me paraissait, et de très loin, être l'obstacle essentiel sur notre route ! Après, on verrait bien !

Si mon ami Kazik s'intéressait de plus en plus aux égouts du camp, de mon côté, comme quelques autres officiers du "block 1" que j'avais observés, j'étais très attiré par le système de chauffage central dont la chaufferie se trouvait précisément dans le sous-sol de notre bâtiment. Au cours de l'hiver, nous avions suivi avec beaucoup d'attention les allées et venues des militaires allemands et des ouvriers civils qui en avaient la charge. Maintenant que les grands froids étaient passés et que le local était devenu désert, nous allions pouvoir, grâce aux bons offices du camarade Monteil, voir les choses d'un peu plus près. Nous avons donc décidé d'orienter désormais nos investigations de ce côté-là, en associant à notre projet un de mes camarades de chambre, le Lieutenant Chapoutier, un "tringlot" négociant en vins à Tain-l'Hermitage dont l'attitude m'avait convaincu qu'il avait les mêmes préoccupations que moi. Une première reconnaissance, réalisée avec les précautions que l'on devine, nous a fait découvrir cette véritable usine qu'était la chaufferie. Les canalisations en partaient dans toutes les directions. Celles qui se dirigeaient vers le bâtiment de la kommandantur, situé de l'autre côté de l'enceinte barbelée, passaient dans un conduit souterrain dont l'entrée était fermée par une solide grille en fer qui comportait, fort heureusement, une serrure. Quelques jours de travail et le Lieutenant Monteil nous livrait l'accès du passage souterrain. Mon ami Kazik réalisait la première reconnaissance en rampant au-dessus des énormes tuyaux

gainés d'une enveloppe isolante. A son retour, il nous apprenait qu'un mur de briques, situé à une distance qu'il ne pouvait exactement apprécier, obstruait le passage. Notre premier objectif était tout désigné. Avant d'envisager quoi que ce soit, il nous fallait d'abord abattre ce mur. Mais la réalisation de ce travail nous posait de sérieux problèmes : celui de l'outillage, d'abord, car nous ne pouvions disposer que d'outils de fortune (le Lieutenant Monteil nous laissait espérer une tige métallique aménagée à son extrémité comme une vrille pour essayer de desserrer les briques) ; celui du temps de travail, surtout, car une œuvre d'autant longue haleine ne pouvait se satisfaire des trop brefs séjours dans le souterrain que nous permettrait le régime de surveillance du camp. Effectivement, la première tentative s'avérait extrêmement décevante : la première brique attaquée par notre vrille paraissait inexpugnable. Nous étions bien près de perdre tout espoir quand un événement inattendu est venu miraculeusement changer le cours des choses. Le détachement des prisonniers français de confession israélite venait d'être avisé par le commandant du camp d'avoir à se préparer pour son acheminement vers un camp spécial. Aussitôt (je ne puis dire lequel d'entre nous en a eu le premier l'idée !), nous avons décidé de simuler l'évasion d'un des membres de ce détachement.

Le Lieutenant Meyer, un garçon extrêmement sympathique et courageux qui a tout de suite compris l'intérêt, pour nous et pour lui de ce simulacre d'évasion, a accepté que nous l'enfermions provisoirement dans notre souterrain dont nous lui avons laissé la clef, afin qu'il puisse trouver un asile moins inconfortable dans la salle des chaudières, dès que les recherches de nos gardiens seraient terminées. Lorsque le détachement en partance a été rassemblé, les Allemands, après plusieurs appels successifs qui les rendaient de plus en plus nerveux, ont bien dû se rendre à l'évidence qu'il manquait un officier, le Lieutenant Meyer.

Des recherches ont été entreprises immédiatement dans le camp, mais elles ont été rapidement abandonnées à l'intérieur des bâtiments pour se concentrer pendant quelque temps sur l'enceinte barbelée qui ne présentait pourtant, et pour cause, aucune trace d'effraction. Cette disparition leur paraissait incompréhensible ! Pour nous, une présence supplémentaire dans le camp allait nous permettre d'aménager un régime de travail pratiquement ininterrompu, aussi bien la nuit que le jour, en dépit des appels et des contre-appels. L'un de nous pourrait travailler dans le souterrain, de l'appel du matin à l'appel du soir, en profitant de la surveillance que le Lieutenant Meyer

exercerait depuis la salle des chaudières pour le prévenir de toute incursion allemande en direction du sous-sol.

En cas d'alerte, ce dernier aurait la ressource de rejoindre son camarade dans le souterrain et de s'y enfermer avec lui. Un autre pourrait même y travailler, de l'appel du soir à l'appel du matin, sans crainte du contrôle nocturne, en se faisant remplacer sur sa paillasse par le même Lieutenant Meyer.

Cette solution, exigeant des complicités extrêmement sûres, n'a été utilisée que dans des cas bien précis, notamment pour remplacer mon ami Kazinka dans la lointaine chambre polonaise du "block 4" et pour me remplacer au début de la dernière nuit passée au camp pour les raisons que l'on va rapidement comprendre ; Car j'ai eu la malchance, alors que tout s'annonçait si bien pour notre entreprise, de me fracturer l'avant-bras droit, au cours d'une rencontre de rugby contre le "block 4".

Cela s'est produit dans un choc avec un adversaire corpulent, le lieutenant La Franque, transporteur à Bagnères-de-Bigorre, qui sera quelques mois plus tard un des deux camarades d'évasion de mon chef de bataillon, le Commandant Picard.

Nous n'étions pas très solides les uns et les autres avec cette nourriture bien peu ravigotante et l'aire de jeux était beaucoup trop dure pour y pratiquer un sport de contact comme le rugby. La fracture était sérieuse car les deux os, le radius et le cubitus, s'étaient déplacés de telle sorte que mon bras avait pris une forme curieuse qu'il n'a pas complètement perdue et qui m'occasionne encore une certaine gêne. Plâtré à l'hôpital de Munster par un jeune médecin militaire allemand qui m'a traité sans ménagement, je suis revenu au camp complètement désespéré à la pensée de n'être plus bon à rien dans une entreprise qui exigeait déjà des efforts physiques assez sérieux. Mes camarades français n'ont pas tardé d'ailleurs, mais avec quelques égards cependant, de me faire comprendre qu'il ne serait pas sérieux, dans mon état, de persévéérer dans un projet que je risquais de faire échouer !

Mais c'est là que j'ai pu apprécier l'amitié de mon camarade polonais ! Il a rappelé à nos camarades, auxquels s'était joint récemment le Capitaine Albertini, que nous étions, lui et moi, les initiateurs de ce projet d'évasion et qu'il ne saurait être question de m'abandonner. Nous ferions équipe tous les deux et c'est lui seul qui supporterait les servitudes de mon mauvais état

physique. Dans l'immédiat, il travaillerait pour deux dans le souterrain et je me cantonnerais dans les missions de guet. Cette formule était heureusement facilitée pour lui par la possibilité qu'il avait de se faire remplacer la nuit par le Lieutenant Meyer dans la chambre polonaise complice du "block 4". D'ailleurs, à partir de ce moment-là, il a été le véritable "patron" de l'affaire. Cette énergique mise au point effectuée, le travail dans le souterrain a repris avec une ardeur décuplée, malgré nos difficultés de plus en plus grandes pour nourrir convenablement notre prisonnier excédentaire.

Pendant les jours qui ont suivi mon stupide accident, comme ç'avait été le cas pendant mon séjour en cellule, j'ai pu apprécier quelques gestes extrêmement généreux de camarades, sinon complices d'un projet dont nous ne leur avions rien dit, du moins conscients que nous préparions quelque chose.

Plusieurs joueurs de nos deux équipes de rugby, partenaires ou adversaires, m'ont invité à partager des denrées rares reçues dans les colis ; un camarade de chambre du Lieutenant Monteil, qui se doutait certainement de quelque chose, m'a prié d'accepter un tube en verre de comprimés d'"aspirine" empli d'une liqueur dont il s'est privé, un jeune abbé de la région parisienne m'a offert à deux reprises quelques gorgées de vin de messe détournées de la dotation qu'il recevait de l'Evêque de Munster comme les autres prêtres du camp. Toutes ces marques d'amitié m'ont beaucoup aidé à supporter l'inconfort de mon bras droit immobilisé... Une aventure assez peu ordinaire qui m'est arrivée lorsque j'ai été conduit à l'hôpital de Munster mérite d'être contée. Alors que je venais d'être soigné par ce jeune médecin militaire allemand qui avait inutilement malmené mon bras droit endolori, j'ai été abordé au moment du retour au camp avec la sentinelle qui m'escortait, par un soldat allemand qui m'a demandé en français et avec le plus bel accent marseillais : "alors, mon Lieutenant, ça ne va pas ? ». Absolument interloqué d'être interpellé de la sorte dans un tel endroit, j'ai demandé à ce militaire comment il parlait aussi couramment notre langue.

Il m'a raconté son histoire. Ancien légionnaire, marié à une marseillaise, il avait dû réintégrer l'Allemagne à la déclaration de guerre. Après m'avoir offert de me procurer à la cantine de l'hôpital ce dont je pouvais avoir besoin, il a conclu notre entretien de la sorte : "il faut vraiment y être obligé pour rester dans ce p de pays !" J'avais eu déjà, lors de notre passage à Mayence, un autre étonnement. Dans l'effectif du poste de police de la Citadelle, au cœur

d'un pays aussi raciste que l'Allemagne de ce temps-là, figurait un soldat du plus beau noir, d'origine togolaise ou camerounaise sans doute...

Un mois après le début de nos travaux dans le souterrain, les choses n'avaient guère progressé. Le descellement de la première brique du mur à abattre avait demandé quinze jours d'efforts patients. Ce premier résultat acquis, la suite serait certainement plus facile. Ce qui était franchement inquiétant, par contre, c'était l'état de mon avant-bras droit dont la consolidation se faisait attendre. Légèrement atrophié par l'immobilisation, il flottait dans le plâtre et me faisait souffrir. Un de mes nouveaux amis polonais qui était médecin, a coupé longitudinalement le plâtre, a entouré l'avant-bras d'un bandage et a replacé le plâtre qu'il a refermé avec un autre bandage. Mes os fracturés étaient mieux maintenus de cette façon. A ces soucis extrêmement démoralisants est venu s'ajouter un ennui d'une toute autre nature dont je me serais bien passé dans l'état où je me trouvais. Lors de notre repli des avant-postes fortifiés de la ligne Maginot sur le Donon, du 16 au 19 juin 1940, nous avions été harcelés à plusieurs reprises par des éléments motorisés ennemis, side-cars et voitures légères, que nous parvenions chaque fois à repousser.

Mais le 17 juin, près de la Petite Pierre, à Kholthalerhof plus précisément, il nous avait fallu déloger un peloton motorisé qui tenait un carrefour. Le combat avait été rapide et brutal. A côté des side-cars renversés et des voitures dont certaines brûlaient, nous avions relevé onze cadavres ennemis que nous avions regroupés le long du mur d'une auberge après avoir demandé à l'aubergiste qui était un ancien militaire, de bien vouloir s'occuper de les faire enterrer. Nous ne pouvions pas nous attarder sur place. De notre côté, nous comptions un mort, le soldat Moulia, que nous avions laissé aussi aux bons soins de l'aubergiste. L'affaire était très simple en elle-même mais est-ce la vue de ces cadavres alignés le long d'un mur ou bien la conséquence de quelque fanfaronnade d'un militaire de notre bataillon étranger à l'action ? Toujours est-il que les Allemands ont cru, ou feint de croire, que nous les avions exécutés. On appellerait maintenant cela une "chasse aux sorcières" ! Mon chef de bataillon, convoqué par le commandant du camp, a dit très justement que j'étais mieux qualifié que lui pour donner des éclaircissements sur cette affaire puisqu'il s'agissait de ma compagnie. J'ai donc été amené de nouveau devant le Major Von Khalden qui avait auprès de lui un officier que je n'avais encore jamais rencontré.

J'ai fait devant eux le récit fidèle des événements du 17 juin 1940 et j'ai repoussé les accusations qui nous étaient faites en ajoutant, ce que je pense d'ailleurs intimement, que de telles actions ne pouvaient être le fait de soldats dignes de ce nom. J'ai souligné la préoccupation que nous avions eue de faire enterrer dignement les morts avant de quitter les lieux du combat et précisé que nous avions eu la même conduite envers nos adversaires malheureux qu'à l'égard de notre propre mort.

J'ai rappelé enfin au Major Von Khalden qu'il avait bien voulu reconnaître précédemment que la "convention d'honneur" qui m'avait été octroyée sanctionnait une attitude courageuse, attitude qui ne pouvait avoir rien de commun avec les faits incriminés. J'ai nettement senti qu'il avait apprécié ces divers arguments et que pour lui l'affaire était classée. Mais l'officier qui l'assistait et qui était vraisemblablement chargé de l'enquête m'a encore convoqué à deux reprises pour me demander toutes sortes de renseignements dont certains n'avaient qu'un rapport très lointain avec cet épisode. Il voulait certainement savoir ce que je pensais des événements en cours et je ne lui ai rien caché de mes convictions intimes. Il a très bien accepté ma franchise et j'ai eu l'impression, à la fin de notre entretien, que mes propos l'avaient quelque peu ébranlé. Il est vrai que quelque temps auparavant s'était produite l'inavaisemblable aventure aérienne de Rodolph Hess qui avait provoqué de la part d'un de nos gardiens une réflexion dont la traduction serait assez proche du proverbe qui dit que "lorsque le bateau va couler, les rats s'en vont" !

A l'issue de ces différents interrogatoires, une autre aventure assez cocasse m'est arrivée.

L'interprète allemand qui traduisait nos conversations et qui avait bien noté l'adresse de ma famille quand j'avais dû la dire m'a demandé, tout à trac, si je connaissais Monsieur Moreau, négociant en vins et Maire de ma commune ?

Je lui ai répondu que je le connaissais d'autant mieux qu'il présidait également le club de tennis auquel j'appartenais et dont j'étais le secrétaire. En me raccompagnant au camp, il m'a dit qu'il était avant la guerre le représentant en France d'une firme allemande qui vendait des filtres en papier ayant leur utilisation dans le négoce des vins et qu'à ce titre il avait eu l'occasion de faire des affaires avec Monsieur Moreau. Le monde est vraiment petit!

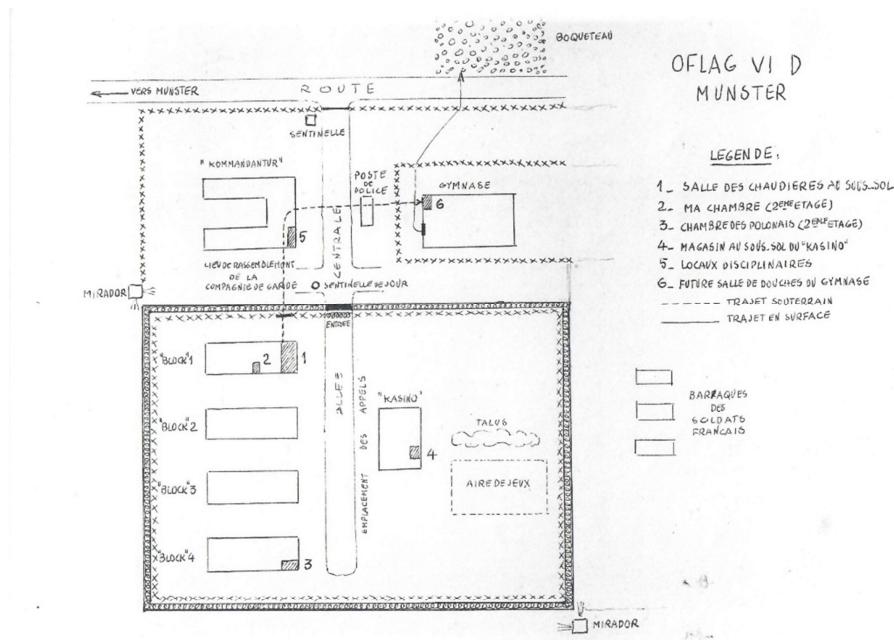
Pendant que j'étais occupé avec cette affaire, mes camarades n'avaient pas perdu leur temps. La cloison de briques avait fini par succomber à leurs

attaques patientes et il était possible, désormais, de pousser plus avant les reconnaissances. C'est ce qu'a fait mon ami polonais dès que les décombres du mur détruit ont été répartis dans le fond du souterrain. Après plusieurs jours d'investigations dans des directions différentes, il a repéré une canalisation qui se dirigeait vers le gymnase. Elle était étroite et humide et on ne pouvait s'y engager qu'avec beaucoup de précautions. A l'issue de plusieurs tentatives, car la distance à franchir était considérable pour des conditions de progression aussi difficiles (près de 200 mètres), il est arrivé au-dessous de ce qui allait être la salle de douches du gymnase. Il ne restait plus qu'à ménager une sortie en faisant sauter quelques dalles au tout dernier moment afin de ne pas donner l'éveil. Maintenant les événements allaient se précipiter. Il y avait près de deux mois que les travaux avaient commencé et il ne fallait pas risquer qu'ils soient découverts. Il fallait donc faire vite. Le problème des effets civils serait facilement résolu grâce au magasin situé dans le sous-sol du "Kasino".

Je m'y suis rendu avec le Lieutenant Monteil, comme l'avaient déjà fait mes camarades et j'y ai choisi un imperméable marqué d'une étiquette portant le nom de son propriétaire. Il s'agissait d'un Lieutenant au nom flamand, bon joueur de football, que j'ai chargé mon ami Dufour de dédommager en lui remettant tout ce qui me restait de "monnaie de camp". J'avais déjà mon fameux pantalon de toile bleue qui s'accordait assez bien avec la veste de laine que m'avait généreusement offerte le même ami Dufour, et un chapeau en feutre de style tyrolien, avec un plumet sur le côté, que j'avais dérobé quelques semaines plus tôt à un ouvrier civil allemand qui l'avait laissé traîner imprudemment sur le rebord d'une fenêtre.

Aux pieds, faute de mieux, je devrais me contenter de mes godillots militaires. Le plan de notre évasion, décidé en commun sous la direction de Kazik, était le suivant : en raison de la longue distance à franchir en rampant, de mon handicap, je serais introduit dans le souterrain à 21 heures et remplacé sur ma paillasse par le Lieutenant Meyer afin que le contre-appel nocturne ne dévoile pas mon absence. Dès le contre-appel terminé, mes camarades descendraient à leur tour au sous-sol et s'engageraient dans le souterrain. Il était bien entendu que je devrais parcourir seul la partie la moins difficile pour permettre ensuite à mon ami polonais, le premier des suivants, de me doubler avant d'aborder ensemble la partie la plus difficile. Je ne pouvais seul effectuer la dernière partie du parcours souterrain et me hisser ensuite dans le gymnase. En raison de l'étroitesse et de l'humidité de la canalisation qui y menait, nous

avions décidé de progresser de la façon suivante : équipés simplement d'un short ou d'un slip, nous empaquetterions nos effets civils, une bouteille d'eau et quelques vivres dans une toile imperméable ; nous attacherions ce bagage à un pied par une corde et nous le traînerions après nous dans notre retraite. Arrivés dans le gymnase, nous nous laverions aussi bien que possible avec l'eau de notre bouteille et nous revêtirions nos vêtements avant de poursuivre notre itinéraire jusqu'au boqueteau qui se trouvait de l'autre côté de la route. Je devrais prendre aussi une précaution particulière pour mon bras fragile en faisant réaménager une nouvelle fois mon plâtre par le même médecin polonais qui l'avait fait précédemment. Tout était prêt pour notre tentative, le 22 juin 1941, alors que des bruits circulaient dans le camp d'une attaque allemande contre l'URSS. Le départ serait donc pour la nuit suivante...



°000°

Chapitre 3. L'évasion par la HOLLANDE, la BELGIQUE et la "zone interdite" en FRANCE

Les choses se sont finalement passées comme nous l'avions prévu. Enfermé dans le souterrain à 21 heures, j'ai commencé à ramper dans le noir avec un sentiment d'insécurité que l'on peut facilement comprendre. Comment se présenterait pour moi la partie difficile de notre parcours ? Qu'arriverait-il si mes camarades, au tout dernier moment, étaient empêchés de me suivre en raison d'un contre-appel trop tardif ou de tout autre événement imprévu ? Mon ami polonais m'avait bien dit que dans ce cas, il n'y aurait d'autre ressource que d'alerter les Allemands car il était absolument impossible, dans mon état, d'envisager une marche en arrière. Vers minuit, à ma grande joie, j'ai entendu derrière moi un bruit sourd qui m'annonçait l'approche de mes camarades.

Kazik m'a bientôt rejoint, puis dépassé en rampant sur mon dos et nous avons entrepris ensemble la dernière partie de notre progression souterraine. Au cours des efforts que j'ai dû produire dans cette canalisation étroite et visqueuse, j'ai bien senti que mon avant-bras droit, incomplètement rétabli, s'était de nouveau brisé. Mon ami polonais a eu toutes les peines du monde à m'extraire dès que nous avons atteint le gymnase. Mais, il n'était pas question d'abandonner ! Il était trois heures. Je venais de passer six longues heures sous la terre et de parcourir en rampant, avec un seul bras valide, dans un conduit souterrain dont la plus grande partie permettait à peine le passage d'un corps humain, une distance d'au moins 200 mètres. Cette distance donne une idée des efforts que j'avais dû déployer au détriment de mon avant-bras droit, plâtré, sur lequel j'étais bien obligé de m'appuyer pour avancer.

Mes camarades français, qui avaient craint, à juste titre, que je ne puisse surmonter cette épreuve, me félicitaient maintenant de cette réussite et m'aidaient à ma toilette et à mon habillage, pendant que mon ami polonais, à l'aide d'un passe attaché à une ficelle, installait un contrepoids à la porte d'entrée du gymnase afin qu'elle se referme d'elle-même à chacun de nos passages. Car il nous fallait gagner le boqueteau situé de l'autre côté de la route et pour l'atteindre, il y avait encore deux clôtures simples en fil de fer barbelé à franchir. Nous ne pouvions nous déplacer qu'en rampant car, si le plus difficile était fait, il nous fallait maintenant progresser dans une zone légèrement éclairée et à proximité de la sentinelle qui gardait l'entrée de la "Kommandantur".

Ce serait une nouvelle épreuve pour moi ! Nous avons quitté les premiers le gymnase, Kazik et moi, en entrouvrant le moins possible la porte et en vérifiant qu'elle se refermait après notre passage. Mon camarade, en agissant en éclaireur, aménageait les passages dans les clôtures en écartant les fils de fer barbelés à l'aide de baguettes de bois fourchues et me balisait chaque brèche en y plaçant des bouts de carton blancs qui étaient en fait des fonds de boîtes de fromage de "la vache qui rit" (publicité tout à fait fortuite et gratuite !) Les autres suivaient. Après avoir traversé la route avec beaucoup de précautions car nous risquions à tout moment qu'un véhicule militaire s'apprêtant à entrer dans le camp nous éclaire, nous nous sommes retrouvés tous les six dans le boqueteau que nous avions choisi comme notre point de dislocation. Une inspection rapide de nos tenues respectives nous a vite convaincus que nous avions tous l'allure de ce nous étions vraiment et qu'il nous faudrait pas mal de chance pour ne pas attirer la curiosité des civils allemands.

Ni la casquette de mon ami polonais, confectionnée sans doute à l'occasion d'une représentation du "studio 4", ni mon chapeau tyrolien auquel j'attribuais certainement une utilité qu'il n'avait pas, ne semblaient à leur vraie place sur nos têtes. Quant au camarade Albertini, dont le bagage qu'il traînait après lui dans le souterrain, s'était malencontreusement ouvert dans un passage particulièrement humide, il avait l'air encore plus clochard que nous ! Mais ces soucis vestimentaires, comme la douleur de mon bras droit et l'état fiévreux dans lequel je me trouvais, me paraissaient bien peu de choses à côté de la joie d'une réussite dont nous avions rêvée pendant de longues semaines.

Cette liberté, bien fragile encore, exigeait que nous profitions au maximum du temps qui nous séparait du prochain appel matinal, au cours duquel nos absences ne manqueraient pas d'être constatées, pour mettre le plus de distance possible entre le camp et nous. Il était, maintenant, près de 4 heures et il fallait nous séparer au plus vite.

Kazik et moi, formerions la première équipe comme nous l'avions décidé depuis le début. Chapoutier, Monteil et Albertini constituerait le deuxième groupe. Quant à Meyer, il nous avait déjà prévenus qu'il préférerait partir seul car il escomptait des complicités parmi ses coreligionnaires allemands. Sans perdre de temps, Kazik et moi, avons pris la direction de la gare de Munster où nous sommes arrivés un peu avant 6 heures.

Kazik, qui avait quelques marks en poche, procurés Dieu sait comment, a pris deux billets pour Hamm. Notre intention était de quitter le

plus vite possible le territoire allemand en direction de la Hollande ou de la Belgique, et pour ce faire, d'atteindre Aix-La-Chapelle par les moyens les plus rapides. Nous pensions, et je le pense encore, que l'extrême vitesse, même au prix de quelques risques supplémentaires, est un facteur de réussite bien meilleur que les itinéraires savamment élaborés qui augmentent considérablement le temps pendant lequel on est à la merci de toutes sortes de contrôles.

Alors que nous attendions notre train sur le quai de la gare, nous avons côtoyé un groupe de français, soldats prisonniers ou civils requis, qui se rendaient sans doute sur leur lieu de travail. Cette rencontre m'a beaucoup réconforté car elle m'a confirmé, dès le départ, qu'il y avait en Allemagne des allées et venues de travailleurs étrangers plus ou moins bien surveillés qui n'avaient pas meilleure mine que nous.

Le trajet de Munster à Hamm s'est passé sans incident. Nous avions convenu que je m'installerais dans un coin de compartiment, mon plâtre bien apparent, simulant un demi-sommeil et exprimant sur mon visage une douleur qui, elle, n'était pas feinte. Mon camarade polonais, l'œil aux aguets pour tenter de déjouer tout contrôle d'identité par la police ou les militaires, jouerait auprès de moi le rôle d'un ami qui me raccompagnait à mon domicile après l'accident dont j'avais été la victime. Lui seul, et pour cause, répondrait à quiconque nous adresserait la parole. Mais personne ne s'est intéressé à nous au cours de ce trajet. La population allemande semblait abasourdie par la nouvelle de l'entrée en guerre contre la Russie et, à voir le visage des gens, on pouvait penser que son moral n'était pas brillant. Cette impression nous a été confirmée, au passage à Dortmund, par quelques inscriptions fraîchement peintes sur des murs d'usines. "Nicht kapitulieren" disaient ces slogans bien peu optimistes ! Je suis persuadé que l'extrême surprise et la profonde inquiétude qui accablaient les allemands ce jour-là ont été notre grande chance.

A notre descente du train, notre attention a été attirée par de longues files de civils encadrés par des policiers. Nous avons supposé qu'il s'agissait de militants communistes précédemment fichés par la police et arrêtés maintenant que rien n'allait plus entre l'Allemagne et la Russie. Peu de temps après, nous avons vu pénétrer dans la salle d'attente un trio que nous connaissions bien. C'étaient nos trois comparses, Chapoutier, Monteil et Albertini qui avaient, sans doute, pris le même train que nous. La tenue de notre camarade Albertini,

maculée de taches de boue, faisait peine à voir. C'était un véritable miracle qu'il ait pu venir jusque-là sans se faire arrêter.

Kazik a pris deux billets pour Aix-La-Chapelle et nous avons entrepris la deuxième partie de notre voyage qui a été un peu plus mouvementé que la première. Peu de temps après avoir quitté Hamm, un civil allemand qui portait au revers de son veston une "croix de fer" miniature, est venu s'asseoir à côté de nous. Après nous avoir longuement dévisagés et toisés du regard des pieds à la tête, il s'est décidé à nous adresser la parole. Un dialogue assez animé s'est alors engagé entre Kazik et lui et j'ai vite compris, à la mise de mon ami polonais, que les propos de l'Allemand le mettaient mal à l'aise. Mais le train s'est bientôt arrêté dans une gare et Kazik m'a pris soudainement par mon bras valide, a salué le civil allemand et nous sommes descendus comme s'il s'agissait de notre destination.. Rapidement, nous avons pris place dans un autre wagon. Mon ami m'a raconté alors la conversation qu'il avait eue avec ce civil allemand. Il voulait savoir ce que j'avais, puis comment je m'étais fracturé le bras. Mon ami lui a imprudemment répondu que c'était en jouant au football. Il a voulu savoir, alors, dans quelle équipe je jouais et où j'habitais et sa curiosité, animé sans doute par quelques soupçons, devenait de plus en plus gênante. C'est pourquoi, mon ami lui a dit que nous descendions à la station suivante et nous a fait changer de wagon dès l'arrêt du train. Nous avions eu chaud !

Quelque temps plus tard, après un arrêt dans la gare, un groupe de six à huit marins allemands, apparemment éméchés, est entré dans notre compartiment menant grand tapage. Kazik m'a pris alors par les épaules, a prononcé quelques paroles à la cantonade et m'a entraîné dans un compartiment voisin, tandis que les militaires allemands nous saluaient très amicalement. Il pensait très justement que cette présence bruyante à nos côtés ne pouvait avoir que des inconvénients pour nous. Je lui ai demandé ce qu'il avait pu dire pour déclencher ainsi l'attitude amicale de ces marins. L'apostrophe qui s'adressait en réalité à moi signifiait à peu près ceci "allons-nous asseoir ailleurs ; laissons la place à ces braves militaires !" Ce sont les seuls incidents qui se sont produits entre Hamm et Aix-La-Chapelle où nous sommes arrivés vers 16 heures. Tout au long de notre voyage, et particulièrement dans la région de Dortmund, nous avions remarqué les nombreuses destructions provoquées par les bombardements aériens alliés. A notre passage à Cologne, la cathédrale nous avait montré ses plaies béantes. Mais cela n'était pas pour nous étonner car durant notre séjour à l'Oflag VI D,

il ne s'était pas passé plus d'une nuit sans que les formations aériennes britanniques viennent bombarder des objectifs situés à Munster ou dans les agglomérations voisines. Nous admirions alors le long et dangereux travail de repérage des avions éclaireurs qui concentraient sur eux les feux de la DCA avant l'intervention massive et rapide des formations qu'ils précédaient.

Nous avons quitté la gare d'Aix-La-Chapelle plein ouest, autant que faire se peut dans une ville, afin de repérer le plus vite possible la route de Maëstricht. Nous avions lu ou entendu dire, en captivité, que la région d'Eupen et Malmédy était plus ou moins revendiquée par les Allemands et, je ne sais trop pourquoi, nous nous en défions. Aussi, plutôt que de prendre tout de suite la direction de Liège, qui était notre prochain objectif, nous avions décidé de pénétrer d'abord en territoire hollandais, de marcher ensuite plein ouest et en vue de la Meuse, de remonter sa vallée jusqu'aux environs de Liège.

Mais, il nous fallait attendre la tombée de la nuit pour commencer notre mouvement. Que faire en attendant ? Nous sommes allés nous réfugier dans un parc public où à l'abri d'une haie d'arbustes, nous nous sommes alimentés pour la première fois depuis notre départ du camp. Au menu, quelques bonbons reçus dans des colis par nos camarades polonais du "Block 4" qui avaient des parents ou des amis aux USA et de l'eau d'une bouteille que nous remplissions à chaque occasion favorable.

Je me rappelle que des enfants jouaient dans le parc, pas très loin de nous, et que l'un d'eux a découvert notre présence avec étonnement. D'autres sont venus par la suite, apparemment aussi intrigués, ce qui nous a amenés à quitter les lieux. A la nuit tombante, nous sommes arrivés en vue du poste frontière allemand sur la route de Maëstricht. Nous avons observé que des groupes d'ouvriers agricoles qui avaient sans doute leurs habitudes, franchissaient la frontière en direction de la Hollande, leur journée de travail terminée, sans aucun contrôle d'identité des Allemands, douaniers ou militaires. Nous avons décidé de nous joindre à l'un de ces groupes en adoptant leur attitude. Tout s'est bien passé et nous nous sommes trouvés au début de la nuit sur la route de Maëstricht que nous avons rapidement quittée pour entreprendre l'itinéraire que nous avions projeté.

Pendant cinq longues journées, marchant la nuit et nous cachant le jour, nous alimentant seulement de quelques bonbons mais buvant beaucoup d'eau, nous orientant uniquement grâce à l'Etoile polaire, arrêtés par des obstacles

qu'il fallait contourner et des hais ou des fossés qu'il fallait franchir avec les difficultés que l'on imagine dans l'état où je me trouvais, obligés à un long détour par un viaduc gardé qu'on nous a dit par la suite être celui de Moresnet, échappant de justesse à une patrouille frontalière qui nous a recherchés un moment, nous nous sommes retrouvés un matin dans un champ de blé où nous avons aménagé aussitôt un abri pour nous reposer quelques heures.

Si mon ami polonais a pu rapidement trouver le sommeil, il n'en a pas été de même pour moi. La grande fatigue et l'état fiévreux causé par mon avant-bras droit trop malmené au cours des journées précédentes, m'empêchaient de dormir. Dès que le jour s'est levé, je me suis dirigé vers la route qui longeait notre champ de blé et je me suis posté en observation pour essayer de faire le point. Je n'ai pas tardé à aviser un poteau indicateur qui marquait, vers l'est, la direction de Verviers. Peu de temps après cette découverte, une vieille femme est arrivée sur la route. Lorsqu'elle est passée près du couvert où je me dissimulais, ne risquant pas grand-chose dans l'immédiat d'une personne de cet âge, je l'ai interpellée en français. Elle m'a aussitôt répondu dans la même langue par l'interrogation : "vous êtes un échappé ?" Je lui ai avoué notre état en lui demandant ce qu'elle pourrait faire pour nous. Elle m'a dit alors que sa famille faisait partie des "bons Belges" et que son gendre pourrait certainement s'occuper de nous. Pour le moment, le mieux à faire était de nous cacher dans sa ferme. Là, nous avons fait une toilette complète et pris un bon repas à base de lait et d'œufs. Dans l'après-midi, son gendre est venu à la ferme. Le soir, il nous a emmenés à son domicile, situé dans la petite ville d'Hervé, en nous dissimulant dans une camionnette bâchée qui lui servait au transport des porcelets dont il faisait l'élevage. Ce brave homme, qui nous a donné l'hospitalité la nuit suivante, s'appelait Clerdain-Dupont, un nom que je n'ai encore jamais écrit mais que je ne pourrai certainement pas oublier.

Récemment marié, ne disposant que d'un logement exigu, il a tenu expressément à ce que nous prenions un bon repos dans le vaste lit conjugal, alors que lui et sa jeune épouse passaient une nuit moins confortable sur les canapés du salon. Le lendemain matin, mon ami polonais lui a dit qu'il connaissait à Liège un officier belge, le Colonel Varlande, qui avait été quelque temps son camarade de captivité à l'Oflag VI A de Soest avant d'être libéré.

Contacté le lendemain par notre hôte, ce Colonel nous a donné rendez-vous dans un café de Liège où il viendrait s'asseoir près de nous et en simulant la lecture de son journal, nous donnerait des directives pour ce que nous devrions faire. Tout s'est passé comme prévu. Les directives étaient très

simples : le suivre et faire tout ce qu'il ferait. Nous l'avons d'abord suivi dans un magasin où se trouvait un poste de photographie rapide pour pièces d'identité. Il s'est fait photographier et nous avons fait de même. Puis, il s'est rendu dans une chapelle, s'est agenouillé et nous avons encore fait comme lui. Il s'est, ensuite, dirigé vers la sacristie et, peu de temps après, un prêtre est venu nous prier de le suivre. Nous nous trouvions dans la chapelle d'un collège religieux d'enseignement technique que dirigeaient des Salésiens de l'Ordre de Dom Bosco.

Dès ce moment, nous n'avons eu de contacts qu'avec le Père supérieur, dont nous partagions les repas qui étaient amenés dans sa salle à manger par un monte-plats et avec le père économie qui nous rapportait chaque matin les nouvelles de la radio russe qu'il écoutait en cachette. Nous sommes restés chez ces braves religieux trois ou quatre jours, le temps pour le Colonel Varlande de nous faire établir des fausses cartes d'identité pour notre traversée de la Belgique. Nous passions nos journées dans le jardin du collège, à l'ombre de charmilles qui nous protégeaient des regards indiscrets, mais avec le sentiment de justifier ainsi notre engagement fictif comme aide-jardiniers. Après ces trois ou quatre jours d'un repos bienfaisant au cours duquel mon plâtre avait été nettoyé et remis en place comme l'avait fait le médecin polonais du camp, le Colonel Varlande est venu nous apporter nos fausses cartes d'identité et nous fournir tous les renseignements nécessaires pour la suite de notre voyage. Je dois préciser que depuis que nous étions en territoire de langue française, c'était moi, d'après nos conventions, qui étais désormais le responsable de notre équipe.

Mon état physique s'étant quelque peu amélioré, je tenais à faire aussi bien que mon ami Kazik l'avait fait jusque-là. Nous avons décidé, avec le Colonel Varlande que nous poursuivrions notre route par Namur afin d'atteindre la frontière française aux environs de Givet pour nous introduire dans ce qui était alors en France la "zone interdite".

Sans sortir de cette zone, nous pourrions nous rendre jusqu'à Besançon et n'avoir ainsi à franchir qu'une ligne de démarcation pour atteindre Lyon en zone libre. Nous avons donc pris le train pour Namur et de là pour la dernière station belge avant Givet. Puis, nous nous sommes dirigés à pied vers le village belge de Doisches où nous n'avons eu aucune difficulté pour trouver la maison de Monsieur Mertens, pépiniériste, auquel le Colonel Varlande avait annoncé notre venue. C'était lui qui devait nous indiquer où et comment

franchir de nuit la frontière belge et gagner ensuite Charleville-Mézières par un petit train passant à Fumay. Au milieu de l'après-midi du lendemain, en sa compagnie, j'ai fait la reconnaissance de l'endroit où nous franchirions de nuit la frontière. A la fin de la nuit suivante, nous étions en France, Kazik et moi, attendant près de Fumay le passage du tortillard qui devait nous conduire à Charleville et dont nous savions que le conducteur était capable de fermer les yeux quand il devinait un passager clandestin. Nous étions à Charleville au milieu de la matinée et nous avons eu tout de suite la surprise de voir une compagnie française du génie, sous la conduite de ses officiers, s'activer à la réparation d'un pont sur la Muse. J'ai bien eu un moment de tentation de m'adresser à l'un de ces militaires, mais je ne l'ai pas fait. A partir de là, nous allons devoir voyager sans billet car j'avais trop peu d'argent français en poche pour envisager une telle dépense. Mais nous avons rapidement observé que les trains qui circulaient dans la "zone interdite" transportaient presque uniquement du matériel, des groupes de travailleurs et des militaires allemands ; il y avait très peu de simples voyageurs et les contrôles en cours de route et dans les stations ne risquaient d'être que le fait de militaires allemands ; la plus grande difficulté résidait dans l'entrée et la sortie des gares, qui étaient surveillées, ce qui exigeait beaucoup de patience pour saisir le moment favorable. Nous avons réussi, avec d'infinies précautions, à nous introduire dans un train à destination de Nancy dans lequel il y avait assez peu de monde en dehors d'un détachement de militaires allemands qui considéraient sans doute leur seule présence assez dissuasive pour ne pas à s'inquiéter de l'identité des quelques civils qui voyageaient avec eux.

Je garde un souvenir indéfinissable de ce voyage en train en zone interdite. Les bourgades apparaissaient dépeuplées et les campagnes désertes ; les quelques civils rencontrés dans le train ou dans les gares, de condition extrêmement modeste, avaient des visages soucieux et tristes ; les employés français des chemins de fer semblaient effectuer leur tâche machinalement et avec un détachement dont nous aurions eu tort de nous plaindre ; quant aux militaires allemands, resplendissants de santé et d'assurance, ils semblaient ignorer totalement les civils minables dont le souci le plus évident était la subsistance.

A l'arrêt en gare de Longuyon, un incident amusant est venu rompre la monotonie de notre voyage et apaiser un peu nos inquiétudes. Un groupe de jeunes gens de seize à dix-huit ans s'apprêtait à monter dans notre wagon quand l'un d'eux a heurté volontairement une sentinelle allemande qui faisait les cent

pas sur le quai en simulant une bousculade avec ses camarades. Il s'est excusé malicieusement en faisant valoir son irresponsabilité et le militaire qui avait tout de même perdu la face devant cette jeunesse turbulente, a bien voulu se montrer magnanime.

Aucun détail de cette scène ne m'avait échappé. Aussi, quand ces jeunes gens se sont installés dans un compartiment voisin du nôtre, j'ai cru pouvoir prendre le risque de leur dire qui nous étions et ce que nous faisions dans ce train. Je n'ai pas été déçu ! Ils se sont mis aussitôt à notre disposition, organisant un système de guet pour nous éviter des surprises et, apprenant que notre prochaine destination était Nancy, ils nous ont suggéré de nous joindre à leur groupe car ils se rendaient à l'Ecole Normale d'instituteurs de cette ville pour y subir le concours annuel d'entrée.

Grâce à cette escorte vigilante, nous avons passé un après-midi tranquille dans une école où l'enseignant que j'étais alors ne se sentait nullement déphasé. Il m'a paru évident que ces jeunes gens sympathiques étaient davantage animés par des sentiments patriotiques que par des soucis de réussite scolaire. Le voyage de Nancy à Belfort s'est passé à peu près dans les mêmes conditions que le précédent, mais nous avons dû en cours de route, jouer au chat et à la souris avec une patrouille allemande qui contrôlait les militaires du train mais dont nous craignions qu'elle s'intéresse aussi à nous.

C'est de Belfort à Besançon que s'est produit l'incident qui nous a été le plus bénéfique au cours de notre long périple en zone interdite. Nous avions pris le premier train du matin à destination de Besançon. C'était un train omnibus qui s'arrêtait à toutes les gares. Vers 8 heures, alors que nous avions déjà parcouru la plus grande partie du trajet, une passagère de notre compartiment a profité d'un arrêt dans une gare pour se procurer un journal du matin. Nous l'avons vue remonter dans le wagon, complètement bouleversée par une nouvelle relatée en première page du journal. Monsieur Barthe, qui était à l'époque le Secrétaire Général de la Préfecture du Doubs et dont cette dame était précisément la dactylo, avait trouvé la mort, la veille, dans un accident de voiture. Nous étions un lundi matin et cette employée rejoignait son lieu de travail à l'issue du congé dominical. La douleur de la pauvre femme faisait peine à voir. Dans son désarroi, elle n'a pas tardé à faire à sa voisine le panégyrique de celui qui était son "patron".

Parmi toutes les qualités énumérées, il en était une, murmurée de bouche à oreille, mais que j'avais bien saisie : c'était son esprit de résistance qui lui avait fait aider de nombreux patriotes à franchir la ligne de démarcation. Un moment plus tard, quand sa voisine est descendue du train et que nous nous sommes trouvés seuls avec elle dans le compartiment, je lui ai dit, après les banales condoléances d'usage et m'être excusé d'une indiscretion tout à fait involontaire, que nous étions d'autant plus navrés de ce qui était arrivé à ce malheureux Monsieur Barthe que nous appartenions l'un et l'autre à une catégorie de gens qui auraient pu avoir recours à son aide. Exploiter ainsi le chagrin légitime de cette brave femme en faisant état d'une confidence qui ne m'était pas destinée n'était peut-être pas de la dernière élégance, mais, dans notre cas, ou comprendra que le souci d'efficacité primait tous les autres ! Quoiqu'il en soit, mon intervention a eu pour effet d'exalter les sentiments patriotiques de cette employée fidèle qui m'a aussitôt promis, dès notre arrivée à Besançon, de s'occuper de nous comme n'aurait pas manqué de le faire son "patron". Quand nous sommes descendus du train en gare de Besançon, deux jeunes filles attendaient justement notre compagnie de voyage pour lui annoncer ta triste nouvelle du journal, ignorant qu'elle la connaissait déjà. Après qu'elle nous eut présentés, l'une des deux jeunes filles, dont le père était un restaurateur fort connu dans la ville, nous a proposé, avant tout autre chose, d'aller nous alimenter un peu chez son père. On avisera ensuite ! Nous l'avons donc suivie jusqu'au restaurant "Chez Achille" tout proche de la Préfecture et nous avons fait la connaissance du patron, Monsieur Achille Waelterle, alsacien jovial qui avait déserté l'armée allemande au début de la première guerre mondiale pour combattre dans l'Armée Française. C'était un patriote exemplaire qui appartenait, comme je l'ai appris plus tard, à un groupe de résistants dont il était l'un des animateurs les plus actifs. Car les hasards de la guerre m'ont fait revenir dans cette région au début de septembre 1944, parachuté d'Angleterre par le B.C.R.A. pour encadrer, avec trois aspirants frais émoulus de l'Ecole militaire des Cadets de la France Libre, Vermondans et Pont de Roide.

Alors que nous venions de pénétrer, par l'entrée de service, dans le restaurant "Chez Achille". Il y avait dans la salle à manger, ce jour-là, un groupe d'officiers allemands qui festoyaient. Achille nous a installés dans les cuisines pour que leur voisinage ne compromette pas notre appétit et il s'est ingénier, tout au long d'un repas qui fut plantureux, pour que nous mangions et buvions au moins aussi bien qu'eux.

Il en faisait une question d'honneur ! Il est même allé jusqu'à prélever sur le champagne apporté par les Allemands, en desservant habilement des bouteilles inachevées, quelques coupes qui nous ont sérieusement ragaillardis. Dans l'après-midi, il a téléphoné à un de ses amis, directeur de l'hospice des vieillards de la ville, pour demander qu'il nous héberge pendant qu'il préparerait notre franchissement de la ligne de démarcation entre Arbois et Poligny. Je ne puis me rappeler sans sourire la tête des braves vieillards de cet hospice quand ils ont eu deux gars de notre âge s'installer dans un de leurs dortoirs. Il est vrai que mon plâtre pouvait, peut-être justifier une admission exceptionnelle et de courte durée. Mais mon ami polonais qui était un solide gaillard, excitait visiblement leur curiosité.

Dans l'après-midi du lendemain, on nous a conduits au départ de l'autocar à destination d'Arbois, sur la ligne de démarcation où nos places étaient retenues. Il y avait là encore une majorité de passagers allemands dont la plupart mangeaient des cerises avec une voracité surprenante. Ils rejoignaient Arbois sur la ligne de démarcation où se trouvait une importante garnison allemande et, notamment une unité de cavalerie à cheval, comme nous l'avons découvert à notre arrivée.

Dès notre descente de l'autocar, nous nous sommes rendus, comme on nous l'avait indiqué, à l'hôtel de l'Europe et, de là, nous avons été conduits chez un viticulteur qui nous a hébergés après avoir mentionné nos noms, suivis de nos signatures, sur un cahier secret qui semblait avoir déjà pas mal servi. Je crois me souvenir qu'il y avait dans cette famille deux ou trois frères qui exerçaient la dangereuse activité de passeurs. En fin de journée, l'un de ses frères nous a prévenus que nous passerions la ligne de démarcation dans la nuit. Sa jeune femme, qui devait se rendre en zone libre se joindrait à nous. Dès la nuit tombée, après une longue marche d'approche à travers champs, nous sommes arrivés à proximité d'un pont près duquel était installé un poste allemand. Nous devions franchir une petite rivière, dont je ne saurai dire le nom, en utilisant un gué connu de notre guide, et situé assez près du poste pour que nous prenions un maximum de précautions.

Nous venions à peine d'atteindre la berge et nous nous préparions à entrer dans l'eau quand un chien errant nous a rejoints, les crocs menaçants et grognant à chacun des mouvements que nous faisions. Nos tentatives d'approche amicales n'ayant aucun succès, nous sommes restés un moment paralysés par cette présence inopportunne. Mais mon ami polonais, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne manquait pas d'esprit de décision n'a pas

hésité longtemps. Prenant bien ses marques, comme on dit en langage sportif, il a décoché un formidable coup de pied de ses solides godasses dans la tête du malheureux animal qui s'est effondré en geignant.

Tout ce bruit a fini par alerter le poste allemand dont les sentinelles commençaient à donner de la voix. Il n'y avait plus de temps à perdre. Nous nous sommes littéralement jetés à l'eau, suivant très approximativement la direction générale du gué, indiquée par notre passeur, ayant parfois de l'eau jusqu'aux épaules, retardés dans notre traversée par la jeune femme qui perdait pied à plusieurs reprises et continuant à courir aussi longtemps que nos forces nous l'on permis dès que nous avons atteint l'autre rive. Dégoulinants d'eau, à bout de souffle, sans prendre le moindre repos, nous avons continué notre route en direction de Poligny où nous sommes arrivés au petit matin.

Notre dernier obstacle venait d'être franchi et nous nous trouvions, maintenant, en zone libre, heureux d'une réussite qui effaçait toutes les épreuves endurées. Cette réussite nous paraissait d'ailleurs miraculeuse et nous nous demandions, en plaisantant, si, dans d'autres circonstances que la captivité, nous aurions été capables de cette longue répétition souterraine dans des égouts aussi étroits et insalubres que ceux de notre camp. Tout le reste n'était que broutilles en comparaison et ne relevait que de la chance ! Ces réflexions échangées dans la joie de la liberté retrouvée nous faisaient oublier l'inconfort de nos vêtements humides, dans la fraîcheur matinale et l'allure peu rassurante que nous avions.

°0O0°

Chapitre 4. L'arrivée en zone non occupée

Nous avons pris le train en gare de Poligny à destination de Bourg-en-Bresse. A notre arrivée dans cette gare, nous avons connu notre première déception, mêlée en ce qui me concerne, d'un profond sentiment de honte à l'égard de mon ami polonais. La gare était pavoisée, une fanfare attendait sur le quai, un buffet était dressé près de la salle d'attente et quelques hôtesses s'affairaient. On attendait un train de prisonniers rapatriés au titre de la relève, comme on les appelait alors.

Nous pensions qu'il n'y avait, dans un tel retour, rien de particulièrement glorieux qui justifie pareil accueil. Mais enfin ! Le train est arrivé, la fanfare a joué "Maréchal nous voilà !", ce qui était tout à fait de circonstance, et tout ce monde est allé joyeusement se restaurer au buffet. J'ai pensé innocemment que notre qualité de prisonniers évadés, c'est-à-dire rapatriés par nos propres soins et n'entraînant pas, de ce fait, la contrepartie d'une "relève", pouvait peut-être nous donner droit à un casse-croûte et à un rafraîchissement; Quelle erreur ! La dame patronnesse qui avait la haute main sur le buffet, sans pitié pour notre allure misérable et pour mon bras en écharpe, insensible à notre état d'officiers que j'ai décliné très humblement pour essayer de la flétrir, nous a rabroués de telle manière en nous disant que les prisonniers évadés ne l'intéressaient nullement, et ajoutant, pour conclure, que "si tous les prisonniers s'évadaient, ce serait une belle pagaille !" Devant des arguments aussi péremptoires, il n'y avait plus rien à dire ! Nous étions visiblement des trouble-fête ! Ravalant notre amertume, nous avons continué notre voyage en train à destination de Lyon.

Dès notre arrivée dans cette ville, nous nous sommes présentés devant un bureau d'accueil pour prisonniers rapatriés. Il y avait là un sous-officier qui nous a demandés des renseignements tellement nombreux que nous avons eu l'impression de subir un véritable interrogatoire de police. Là non plus, les gens de notre espèce ne paraissaient avoir été prévus ! Nous avons rapidement pris congé en détruisant le questionnaire qu'il nous avait fallu remplir et en demandant au sous-officier de faire comme s'il ne nous avait pas vus.

Mon ami Kazik s'est rappelé qu'il y avait à Lyon, rue Morand, si mes souvenirs sont exacts, un organisme de la Croix Rouge Polonaise où nous nous sommes finalement rendus et où nous avons été reçus à bras ouverts. Cet accueil chaleureux, de la part d'étrangers, et qui plus est dans mon propre pays,

n'a fait qu'accroître le sentiment d'humiliation ressenti après ma découverte de Bourg-en-Bresse. On nous a fait d'abord manger, ce qui était la meilleure chose à faire dans l'immédiat, et, tout en mangeant, nous avons répondu aux nombreuses questions que nous posaient nos hôtes, des officiers apparemment. J'ai rapidement réalisé que ce centre d'accueil avait une mission réelle qui dépassait largement les objectifs strictement humanitaires de la Croix Rouge. J'ai d'ailleurs retrouvé à Londres, quelques mois plus tard, l'un de ces officiers.

Mais le moment allait venir de nous séparer, mon ami polonais et moi, car il me tardait de revoir ma jeune femme et mes parents qui se trouvaient en zone occupée dans la région bordelaise. J'avais une immense dette de reconnaissance à l'égard de mon camarade d'évasion, sans lequel je n'aurais pu surmonter les dures épreuves physiques de notre aventure commune. Nous nous sommes promis de rester en liaison par l'intermédiaire de nos nouveaux amis polonais de Lyon qui ont tenu à ce que j'accepte 500 francs de l'époque pour continuer mon voyage. Décidément, ma dette s'alourdissait à l'égard de nos alliés d'infortune ! Mon admiration et mon amitié pour le grand peuple polonais, qui se sont encore accrues au contact des unités polonaises stationnées en Grande-Bretagne, parachutistes et blindés surtout que j'ai le mieux connus, ne sont pas prêtes de s'éteindre !

Mon objectif était maintenant de rallier Marmande, en zone libre, où mon jeune beau-frère était pensionnaire dans un collège technique. Périodiquement, une ou deux fois par mois, il se rendait à bicyclette dans sa famille qui vivait à Podensac, entre Bordeaux et Langon, en zone occupée. Il était titulaire d'un laissez-passer allemand. Mon intention était donc de l'envoyer avertir sa sœur de ma présence en zone libre et de faire tout son possible pour la ramener auprès de moi.

Mon voyage en train de Lyon à Marmande s'est passé dans un état d'énervernement que l'on peut comprendre à l'idée de la surprise heureuse que j'allais faire aux êtres qui m'étaient chers. J'avais bien essayé, à l'occasion de la dernière lettre adressée à ma femme, de lui faire comprendre que je sentais quelque chose, en lui demandant de cesser de m'écrire jusqu'à nouvel ordre. Mais comme cette lettre, de même que celles qui l'avaient précédée depuis mon accident, était écrite de ma main gauche, j'appréhendais un peu ce qu'elle avait pu penser. La joie de mon beau-frère m'a fait chaud au cœur quand je me suis présenté à son collège. Il a vite compris, à ma tenue et à mon bras en écharpe,

que ma présence en zone libre ne pouvait être le fait que d'une aventure singulière.

Nous avons rapidement décidé, avec l'accord de son directeur, qu'il partirait immédiatement chez lui pour avertir sa sœur et qu'il ferait tout son possible pour la ramener avec lui. Je lui ai demandé également de me rapporter des vêtements et de l'argent. Il était entendu que j'attendrais leur venue dans un hôtel de La Réole que nous connaissions l'un et l'autre, afin de raccourcir le plus possible son trajet de retour. Après son départ et avant de prendre le train pour La Réole, j'ai pensé qu'il serait bon que je me présente à la gendarmerie de la ville pour régulariser ma situation. Je dois avouer tout de suite que j'ai toujours eu un préjugé favorable à l'égard des gendarmes que je crois bien connaître puisque mon père était lui-même sous-officier de gendarmerie.

Cette confiance n'a jamais été trahie, même dans les pires circonstances de l'occupation allemande, car j'ai eu de nombreuses occasions de faire appel à leur patriotisme et n'ai jamais été déçu. Mais, cette fois-là, à Marmande, et c'est bien la seule fois, j'ai été traité comme le dernier des malfaiteurs par un capitaine de gendarmerie auquel j'avais eu la naïveté de dire, alors qu'il me demandait ce que pensaient mes camarades de l'Oflag VI D, que tous souhaitaient la victoire des alliés et approuvaient l'entreprise du Général De Gaulle.

Ceci n'était pas l'exacte vérité, je le reconnaissais volontiers, mais je pensais sincèrement pouvoir exprimer devant un officier français, les mêmes convictions personnelles qui n'avaient provoqué aucune mesure de rétorsion de la part des officiers allemands auxquels je ne les avais jamais cachées. J'ai été insulté en sa présence, par un policier en civil qui m'a menacé de m'arrêter si je tenais de tels propos à l'extérieur et son attitude m'a bien laissé comprendre qu'il approuvait tout à fait cette menace. Un tel accueil, après mes déconvenues précédentes, ne me laissait guère d'illusions sur l'état d'esprit qui régnait, à cette époque-là, dans la "zone" dite "libre". Ce capitaine a fait par la suite une très brillante carrière. Il a dû, comme beaucoup d'autres, opérer un dédouanement de dernière heure dans une de ces unités de l'ultime Résistance dont les chefs n'hésitaient pas à sacrifier la qualité de leur recrutement à la satisfaction d'aligner des effectifs dont le nombre était souvent leur plus grand titre de gloire. L'un des prêtres sermonneurs de l'Oflag VI D, auxquels j'ai fait précédemment allusion, a réalisé la même habile reconversion après avoir été libéré par les Allemands et cherché longtemps sa voie. Il a terminé la guerre

comme aumônier dans un corps franc régional que la débâcle allemande a rapidement transformé en régiment et en a tiré un prestige que son attitude en captivité ne méritait pas !

Mais ce ne sont là que deux exemples de cette subtile attitude du "double jeu" élevée au rang d'une institution qui a été l'alibi de trop de Français à cette époque. Curieuse période, en vérité, et peut-être aussi curieux pays, où l'on pouvait impunément brûler le lendemain ce que l'on avait adoré la veille (ou vice-versa), trahir allègrement des serments de fidélité qu'il aurait mieux valu ne pas "prêter" (l'expression est d'ailleurs significative !) et excuser toutes les lâchetés en invoquant chaque fois un souci de réalisme et l'exemple prestigieux du "Maréchal" !

Après avoir quitté la rage au cœur le bureau de ce capitaine donneur d'étranges leçons de patriotisme, j'ai pris le train pour La Réole et me suis rendu dans cet hôtel que nous nous étions fixé comme lieu de rendez-vous avec mon beau-frère. On m'y a finalement très bien accueilli malgré ma mise peu rassurante et l'aveu de mon impécuniosité provisoire. Il est vrai que mon passé de joueur de rugby était connu du propriétaire qui était lui-même un grand amateur de ce sport. Dans la nuit, vers deux heures, j'ai entendu un remue-ménage dans le hall de l'hôtel. Ma jeune femme et mon beau-frère venaient d'arriver à bicyclette après avoir franchi, de nuit et clandestinement, la ligne de démarcation près de Langon.

Ils avaient parcouru, chargés de toutes sortes de bagages, par de mauvais chemins et dans l'obscurité la plus complète, une quarantaine de kilomètres. Je laisse à imaginer la joie de nos retrouvailles à laquelle s'est associée la direction de ce sympathique hôtel qui nous a traités avec beaucoup de compréhension tout le temps que nous y sommes restés. J'ai pu montrer avec fierté à mon épouse le portrait d'elle qu'elle m'avait envoyé au camp et que j'avais réussi à ramener sans qu'il souffre le moins du monde, malgré ses dimensions, de notre périlleux passage dans les égouts. C'était mon ami polonais qui m'avait gentiment proposé d'effectuer, pour moi, ce transport délicat. Il avait fait la même chose, par la suite, dans tous les moments difficiles de notre évasion...

Pendant quelques jours, nous avons essayé de ne pas penser à la guerre et de vivre le moment présent sans nous soucier du lendemain. La mobilisation ayant bousculé nos projets de mariage, nous avions décidé, à l'occasion de la permission exceptionnelle qui m'avait été octroyée pour ma première citation,

de nous marier pendant la prochaine période de repos de mon unité. Nous nous étions donc mariés dans la plus stricte intimité familiale, le 18 décembre 1939, à Podensac, avec l'autorisation de mon colonel et la bénédiction de mon fidèle ami, le Lieutenant Favard, un prêtre girondin, dont j'ai déjà parlé au début de ce récit, qui était l'officier de renseignement de mon régiment. Mon vieil ami podensacais, Paul Lillet, artilleur dans ma division, que j'avais eu la joie de retrouver vers le 20 octobre 1939 dans le petit village d'Epping Urbach, aux abords duquel sa batterie était installée et où j'avais été décoré en sa présence, assistait à mon mariage à la faveur providentielle d'une permission accordée au même moment pour la naissance de son fils. Notre vie commune, jusqu'à là, s'était donc bornée aux quatre jours de permission pour notre mariage et aux trois ou quatre premiers jours d'une permission de détente, obtenue au début du mois de mai 1940, au cours de laquelle j'avais été rappelé, comme tous les autres permissionnaires, au moment de l'offensive allemande du 10 mai.

Nous allions connaître notre véritable lune de miel au petit village des Eaux-Chaudes, dans les Basses-Pyrénées, où des cousins compatissants, qui étaient nos seuls parents en zone libre, nous avaient gentiment proposé de venir passer quelques jours chez eux.

Auparavant, j'avais dû me rendre à Montauban, où se trouvait un hôpital militaire, pour y faire examiner mon avant-bras droit dont la consolidation s'était si mal faite. On a envisagé un moment une intervention chirurgicale pour lui redonner une forme normale, mais, devant mes réticences bien compréhensibles à l'idée d'une nouvelle immobilisation, on a finalement décidé de remplacer le plâtre d'origine par un autre beaucoup plus léger que j'ai conservé quelque temps. J'y suis revenu un mois plus tard, à l'issue de la permission de convalescence qui m'avait été accordée, et, après un nouvel examen au cours duquel des mouvements de rééducation m'ont été prescrits, j'ai été rendu à la vie civile par le centre démobilisateur voisin et doté du complet de mauvaise qualité qui était le lot de tous les anciens prisonniers.

Le récit de mon aventure à l'hôpital militaire et au centre démobilisateur n'avait provoqué que des réactions amicales bien réconfortantes, après l'accueil décevant de Bourg-en-Bresse et mon entrevue orageuse avec le capitaine de gendarmerie de Marmande. Pourtant, à l'occasion de nos déplacements à Montauban et de notre voyage aux Eaux-Chaudes, nous avions pu, ma femme et moi, nous faire une idée du régime policier qui sévissait en zone libre. Je me rappelle, parmi tant d'autres, ce contrôle nocturne

d'identité réalisé sans ménagement dans un hôtel de Pau où nous étions descendus.

J'ai vite réalisé l'avantage, pour notre tranquillité, d'arborer à la boutonnière le ruban aux nouvelles couleurs de la Croix de guerre comme me l'avait aimablement conseillé l'officier du centre démobilisateur de Montauban qui m'avait appris l'homologation, pas le nouveau régime, des deux citations obtenues pendant la malheureuse campagne 1939-1940. Car dans ce pays qui venait d'être vaincu, et de quelle manière ! on n'avait jamais vu autant de rubans aux revers des vestons et de manifestations patriotiques avec bérets basques et décos pendantes, parmi lesquelles, il faut tout de même le préciser, toutes sortes de médailles commémoratives tenaient souvent les premières places. C'était à se demander comment un peuple si cocardier et si riche en anciens combattants aussi prestigieux avait pu s'accommoder d'une défaite aussi humiliante et supporter une collaboration, qui n'était d'ailleurs qu'une plate soumission, avec une telle inconscience...

°0O0°

Chapitre 5 Le séjour en zone NON occupée

Ce n'est pas de gaieté de cœur que je vais évoquer, maintenant, une période de ma vie qui avait commencé pourtant dans la joie de retrouvailles familiales, tout à fait inespérées au moment où elles s'étaient réalisées, mais qui a fini tragiquement par la mort de ma femme à la naissance de mon fils, aux premiers jours de janvier 1943. Elle venait d'avoir vingt et un ans ! Les privations alimentaires et la médiocrité des soins médicaux à l'époque ont eu sans doute une large part de responsabilités dans cette mort qui a marqué ma vie puisqu'elle m'a poussé aussitôt à passer de l'état de résistant intérieur à celui de combattant parachutiste au sein des Forces Français Libres, puis, dès la paix revenue en Europe, à continuer de servir mon pays par les armes en Indochine plutôt que de reprendre une activité sédentaire qui m'aurait peu convenu. Mes parents, dont le dévouement a été admirable dans ces épreuves, se sont chargés d'élever mon fils pendant ces longues années d'absence. On comprendra sans doute que je ne m'étende pas davantage sur ce drame familial pour me consacrer uniquement aux impressions que j'ai gardées de mon séjour dans la zone libre.

La vie n'y était pas facile ainsi coupées de nos familles et ne disposant que de maigres ressources. Il m'a fallu, dès la rentrée d'octobre 1941, demander un poste d'enseignant. J'ai d'abord été nommé dans un tout petit village de la partie du département de la Gironde située en zone libre et rattachée, de ce fait, au département du Lot-et-Garonne. Ce village du canton de Monségur s'appelait Coutures-sur-Dropt. Par la suite, et sans que j'en fasse la demande, j'ai été chargé de la direction du cours complémentaire de Grignols, toujours dans la même partie du département girondin. Les services de l'Académie d'Agen, dont certains personnels me connaissaient sans doute et dont les responsables n'étaient pas entièrement inféodés à l'ordre nouveau, se sont montrés d'une discrétion extrêmement bienveillante à mon égard. Pas la moindre inspection !

On m'a laissé une paix royale malgré des libertés de langage qui ne plaisaient pas à tout le monde et mon refus catégorique d'adopter l'iconographie officielle et toutes les simagrées qui s'y rattachaient : ni portrait du Maréchal dans la classe, ni lever matinal de couleurs qu'il convenait mieux

de laisser "en berne", ni chant du "cantique" officiel -Maréchal nous voilà- ! qui était bien de la même veine que toutes les autres niaiseries qui se chantaient à l'époque. Cette attitude, qui ne plaisait certainement pas à tous mes collègues, plus timorés sans doute qu'en désaccord sur le fond, m'a gagné tout de même quelques solides complicités dans le milieu scolaire et parmi les parents d'élèves.

C'est paradoxalement à Coutures-sur-Dropt, où nous nous trouvions pendant le rude hiver 1941 - 1942, que nous avons connu les plus grandes difficultés alimentaires. Cette région de polyculture ne manquait pourtant pas de ressources, mais les paysans issus de l'endroit, dont certains n'ont jamais aussi bien vécu que durant cette période de disette, préféraient livrer au marché noir les produits de leur ferme plutôt que de les vendre aux prix officiels qu'ils jugeaient dérisoires. Certains, qui faisaient eux-mêmes leur pain, et quel pain !, n'en percevaient pas moins celui du ravitaillement qu'ils ajoutaient à la pâtée de leurs porcs. Le lait, le beurre et les œufs ne leur manquaient pas.

Quant à l'abattage clandestin, il se pratiquait en toute impunité et souvent sur une grande échelle. Dans cette économie du troc, celui qui n'avait à offrir que son modeste enseignement n'avait évidemment aucune chance de trouver de la demande. Et pourtant, je me souviens avoir donné quelques cours du soir à un ouvrier agricole italien qui m'apportait en échange, soit une bûche pour notre cheminée sans feu, soit une botte de poireaux, soit une salade. Nous avons souvent souffert de la faim, presque autant, en ce qui me concerne, que pendant ma captivité en Allemagne.

Le sens aigu de la propriété, tout à fait estimable quand il n'excède pas des limites raisonnables, avait fait place chez les paysans nantis à un égoïsme forcément conforté par la propagande officielle. Le nouveau pouvoir, dans son exposé des causes de notre défaite, ne manquait pas d'incriminer la démagogie (?) dont avaient fait preuve les gouvernements d'avant-guerre à l'égard des seuls ouvriers et fonctionnaires et présentait, comme un juste retour des choses, le bien-être actuel des paysans grâce à "la terre qui, elle, ne ment pas". Cette expression était d'ailleurs un des grands slogans de l'époque, Quelques gestes d'une générosité tout à fait désintéressée nous ont tout de même permis, de-ci delà, de faire quelques repas dignes de ce nom. Ils étaient le fait, faut-il le souligner, de deux ou trois fermiers très modestes et d'un ménage de métayers italiens pourtant bien pauvres qui nous voyaient encore plus démunis qu'eux.

A cet égoïsme des notables de la commune s'ajoutait certainement à mon égard une méfiance, sinon une hostilité, suscitée par mon attitude anticonformiste et les visites que je recevais. Mon beau-frère et quelques amis de son âge, profondément humiliés par l'occupation de leur village et écœurés par la conduite de certains de leurs concitoyens, hommes ou femmes, franchissaient périodiquement la ligne de démarcation pour me faire part de leur colère et me demander conseil. Ils brûlaient du désir de faire quelque chose pour leur pays et m'avaient choisi tout naturellement pour leur chef. Mon jeune frère, lycéen à Bordeaux, n'avait pas tardé à se joindre à eux. Il savait que nous avions envisagé, ma femme et moi, de quitter un pays que nous ne reconnaissions plus pour essayer de joindre cette France Libre dont notre poste de radio nous entretenait tous les soirs.

Mon ami polonais Rzepka, fidèle à notre promesse, m'avait écrit à deux reprises à ce sujet : une première fois de Perpignan, où il avait eu des ennuis avec la police française, et une deuxième fois de Lisbonne où il se trouvait après son évasion du fameux camp espagnol de Miranda de Ebro, dans l'attente de son départ pour la Grande-Bretagne. Mais, ma femme s'était trouvée enceinte dès les premiers mois de 1942 et il nous avait fallu différer notre projet. Nos jeunes patriotes podensacais trouveront à s'employer utilement après mon départ de France, grâce à mon père qui hébergeait épisodiquement une jeune femme, Mademoiselle Thorens, qui œuvrait au sein d'un réseau de renseignements. Comme mon père, ils seront tous intégrés au groupe "Brutus", et, avec des fortunes diverses mais un même enthousiasme, ils rempliront toutes les missions qui leur seront confiées. Mon jeune frère sera d'ailleurs décoré de la Croix de guerre à la Libération alors qu'il n'avait que dix-sept ans.

°0O0°

Titre 2 – La deuxième évasion de la France vers l'ANGLETERRE

Chapitre 1. Le départ de FRANCE

J'ai quitté Grignols, ma dernière résidence girondine, au petit matin d'une froide journée de février 1943. Il avait neigé dans la nuit et mon voyage jusqu'à Marmande, dans un vieil autocar à gazogène, a été une véritable expédition coupée de nombreux arrêts. Je n'avais emporté qu'un maigre bagage et le vêtement imperméable dont je m'étais muni dans un souci d'allègement ne convenait guère à la température qu'il faisait ce jour-là. Ce nouveau départ dans la nuit et le froid de l'hiver ne ressemblait en rien à mes premiers moments de liberté dans les faubourgs de Munster à l'aube naissante d'une lumineuse journée d'été. A ce moment-là, je portais en moi une grande espérance qui me faisait oublier mon mauvais état physique. Cette fois, après les douloureux moments que je venais de traverser, j'étais bien près du désespoir. Quelques jours plus tôt, inconscient des risques encourus et me fiant aveuglément à mon beau-père et mon beau-frère qui l'avaient déjà fait plusieurs fois, j'avais franchi clandestinement à bicyclette la ligne de démarcation près de Bazas pour assister aux obsèques de mon épouse dans son village natal. Elle nous avait demandé, avant de mourir, de reposer auprès de sa mère qu'elle avait perdue toute jeune. Car la ligne de démarcation subsistait encore, et dans toute sa rigueur, malgré l'irruption récente de l'Armée allemande dans l'ancienne zone occupée. Il avait d'ailleurs fallu à mon père, qui s'était chargé de cette triste mission, quelques complicités administratives sûres, et aussi pas mal de courage, pour simuler au poste de contrôle allemand de Langon le convoyage d'une malade qui était en réalité une morte. Un ami podensacais, extrêmement dévoué, Monsieur Ducasse, ainsi que le maire de notre commune que j'ai déjà cité, Monsieur Moreau, avaient joué un rôle déterminant dans cette macabre expédition. Je n'étais resté que deux ou trois jours à Podensac, où il n'y avait plus de garnison occupante comme les années précédentes, mais où l'on pouvait toujours craindre quelque dénonciation car notre village "à l'heure allemande" avait compté, lui aussi, son lot d'hommes et de femmes qui avaient fraternisé avec l'ennemi. Cela ne s'est pas produit, je tiens à le dire, malgré la foule d'amis venus nous témoigner leur sympathie et la publicité aussi faite à ma présence...

C'est à toutes ces choses que je pensais dans cet autocar inconfortable et bruyant, maudissant le sort qui m'accablait alors que beaucoup de mes compatriotes, et certains de mes anciens amis, s'étaient accommodés aussi confortablement que possible de la défaite et d'une honteuse collaboration avec l'ennemi qui occupait notre pays. J'avoue que je n'aimais pas beaucoup la France et les Français ce jour-là, mais je sais que d'autres, dans des circonstances analogues, ont connu le même découragement que moi...

A Marmande j'ai pris le train pour Toulouse où je savais devoir trouver cette jeune femme, amie de mes parents, qui animait le Groupe "Brutus". Elle s'est occupée de mon hébergement dans une maison discrète de la ville qui servait de relais à des résistants de passage. De Toulouse, je me suis dirigé sur Carcassonne afin d'y rencontrer mon chef de bataillon, le Commandant Picard, dont j'avais appris l'évasion quelques mois après la mienne. J'avais eu en effet des nouvelles de l' Oflag VI D, après mon évason, par mon fidèle ami Dufour d'abord, qui m'avait consacré une de ses cartes périodiques de correspondance, puis par un de mes anciens camarades de chambre, de la région nantaise, qui avait été libéré comme ancien combattant de la première guerre mondiale et qui avait entrepris un long et difficile voyage depuis Nantes pour me faire une touchante visite d'amitié à Coutures-sur-Dropt. Nous nous sommes retrouvés avec beaucoup d'émotion, mon commandant et moi. Toujours soucieux de ses responsabilités de chef, il a tenu absolument à rédiger et à me remettre une attestation de mes services passés et de mes citations à l'intention de mes futurs "employeurs".

Je l'ai quitté pour me rendre à Béziers, afin d'y contacter un patron de café dont un ami girondin, qui le connaissait bien, m'avait dit qu'il pourrait me donner des renseignements utiles pour la suite de mon voyage. Il m'a indiqué, en effet, le nom d'un entrepreneur de travaux publics de Perpignan connaissant parfaitement la frontière espagnole et l'adresse d'un hôtel de cette ville où j'ai pu passer deux nuits dans une relative sécurité. Cet entrepreneur de travaux publics devait aux travaux qu'il effectuait pour l'Armée allemande sur la frontière une connaissance assez précise de la façon dont elle était gardée. Ces travaux, dont il se serait peut-être dispensé, s'il en avait eu le choix, lui ont d'ailleurs valu d'être emprisonné après la Libération. Aussi, à la demande de sa famille, je me suis rendu à son procès qu'il a eu bien après mon retour en France pour témoigner de l'aide qu'il m'avait apportée. Cette aide avait consisté essentiellement en renseignements et en conseils. C'est ainsi qu'il m'avait fortement dissuadé, en cette période hivernale, d'entreprendre le passage

difficile à travers la montagne enneigée. A son avis, l'endroit le plus favorable, malgré une importante présence allemande se situait à Osséja, près de Puigcerda. Le train qui y menait, via Prades et Montlouis, était plus souvent contrôlé par les gendarmes français que par la police allemande. A Osséja, la frontière était bien surveillée, mais la distance entre la gare française et le territoire espagnol n'était pas très grande et la portion de terrain, favorable au franchissement, était assez large pour permettre le choix, en fonction des circonstances, de l'itinéraire le meilleur. Une bonne observation préalable et une exécution rapide constitueraient la meilleure formule.

Fidèle aux principes qui avaient guidé notre évasion d'Allemagne avec mon ami polonais, évasion au cours de laquelle nous avions toujours privilégié les solutions directes et rapides, c'est la formule que j'ai finalement adoptée. Il me fallait d'abord affronter le trajet en chemin de fer car je n'avais sur moi aucune pièce d'identité réglementaire. Je détenais seulement un certificat médical de complaisance me recommandant une cure de repos dans la région de Font-Romeu pour une vague dépression nerveuse. Je n'avais d'ailleurs aucune confiance dans ce document que des amis, bien intentionnés sans doute, m'avaient procuré. J'ai donc pris le train pour Osséja et tout s'est bien passé jusqu'à Montlouis où la plupart des voyageurs sont descendus. Après Montlouis, un gendarme français a fait son apparition dans mon wagon et a commencé à vérifier l'identité des quelques voyageurs qui s'y trouvaient encore. Lorsqu'il s'est présenté devant moi, je lui ai avoué tout de suite que je n'avais aucune pièce d'identité pour la bonne raison que je me proposais de passer clandestinement en Espagne où elle ne me serait d'aucune utilité. Il n'a rien répondu sur le coup, a continué son contrôle dans les autres compartiments, puis il est revenu s'asseoir en face de moi en s'exclamant à voix basse : « Vous alors, vous êtes gonflé ! ». Comme il avait une mine sympathique, je lui ai dit que je m'étais auparavant évadé d'Allemagne et que j'allais essayer de rejoindre les troupes du Général De Gaulle. Il m'a alors confié qu'il approuvait tout à fait mon attitude et il m'a conseillé, à mon arrivée à Osséja, de prendre garde au contrôle des voyageurs par la police allemande à la sortie de la gare et de me rendre le plus vite possible à la brigade de gendarmerie en me recommandant de lui. Il appartenait, pour sa part, à la brigade de Saillagousse. Dès ma descente du train en gare d'Osséja, j'ai quitté sur le quai la file des voyageurs qui se dirigeaient vers la sortie et je suis resté à l'intérieur de la gare, camouflant ma valise dans un endroit discret et prenant l'attitude d'un agent des chemins de fer vaquant à ses occupations. Au bout d'un moment, quand j'ai constaté que les uniformes allemands avaient disparu à

l'entrée de la gare, je me suis rendu aussi rapidement que possible à la brigade de gendarmerie que j'ai trouvée assez facilement.

Le Chef de brigade m'a accueilli d'une façon que je n'oublierai jamais. Il m'a d'abord fait partager le repas qu'il était en train de prendre avec sa famille, m'a interrogé longuement, pendant que nous mangions, sur ma captivité en Allemagne, mon évasion, mon séjour en France et mes projets, puis, lorsque le repas a été terminé, il a fait venir un de ses jeunes gendarmes qui était originaire de la région. Il s'agissait du gendarme Salies. Tous les trois, autour de la table qui avait servi à notre repas, nous avons tenu un véritable petit conseil de guerre. Nous avons arrêté ensemble le plan suivant : d'abord, il faudrait que je me sépare de ma valise trop compromettante, en cas de rencontre d'une patrouille allemande, et trop gênante pour le genre de franchissement que j'allais tenter ; le Chef de brigade la garderait chez lui ; Je transfèrerais son contenu dans le sac tyrolien que le gendarme Salies porterait sur son dos et j'accompagnerais ce dernier dans un semblant de tournée près de la frontière espagnole comme si j'avais été interpellé par lui ; là, dans un endroit aussi favorable que possible, en fonction du poste de surveillance allemande, il m'indiquerait en territoire espagnol l'itinéraire à suivre pour atteindre le village de Caixans où se trouvaient une gare sur la ligne de Barcelone et une auberge accueillante pour y passer la nuit ; au moment de nous séparer, il me passerait son sac tyrolien qui deviendrait désormais le mien. Par une chance extraordinaire, les choses se sont passées comme nous les avions programmées et, le soir même, je me trouvais en Espagne dans le village de Caixans.

Quarante ans plus tard, je suis encore plein d'admiration pour le civisme et le courage tranquille de ces braves gendarmes d'Osséja auxquels j'ai tout de même pu exprimer ma reconnaissance et ma profonde estime dès que la guerre a été terminée en Europe. Le hasard, qui fait parfois bien les choses, m'en a fourni assez rapidement l'occasion. Au moment du retour en France des deux bataillons de parachutistes français qui avaient combattu pendant la guerre au sein de la Brigade parachutiste "S.A.S." britannique, la première garnison qui nous a été proposée a été Tarbes où seront effectuées les démobilisations, et la deuxième a été Montlouis où se sont regroupés les militaires de carrière et les volontaires des deux bataillons avant leur départ pour l'Indochine.

La première chose que j'ai faite, dès mon arrivée à Montlouis, a été naturellement de faire un saut en "jeep" jusqu'à la brigade de gendarmerie

d'Osséja. On devine l'ébahissement et la joie de ces braves gendarmes, quand ils ont reconnu, dans le capitaine parachutiste qui venait leur faire une visite, le "fugitif" qu'ils avaient aidé à franchir la frontière un peu plus de deux ans auparavant. Le Chef de brigade m'a remis avec beaucoup d'émotion la valise qu'il avait précieusement gardée et qui contenait ce portrait de ma jeune femme qui avait accompagné mon évasion d'Allemagne, mais que j'avais dû laisser là en raison des conditions particulières de mon passage de la frontière. Il y avait aussi une petite somme d'argent que je leur avais pourtant donnée, mais qu'ils ont absolument tenu à me remettre pour ne pas ternir, m'ont-ils dit, l'éclat de ce que je voulais bien considérer comme une bonne action de leur part. Les braves gens ! Une année plus tard, à Saïgon, j'ai eu l'occasion de rencontrer une nouvelle fois le gendarme Salies qui était en poste en Cochinchine...

°0O0°

Chapitre 2. La traversée de l'ESPAGNE

Parti en début de matinée de Perpignan, arrivé aux alentours de midi à Osséja et franchissant la frontière au milieu de l'après-midi, je me trouvais donc dans le village de Caixans en fin de journée. La partie la plus difficile et la plus risquée de mon itinéraire s'était située dans les premiers centaines de mètres où il m'avait fallu ramper dans la neige épaisse derrière une murette, afin d'échapper aux vues du poste de surveillance allemand qui était installé sur un promontoire non loin de là. Puis, par les hameaux de Las Pradères et Villa Lovent, bien visibles dans le paysage enneigé, j'étais arrivé à Caixans où je m'étais présenté à l'auberge Marty en me recommandant du gendarme Salies qui connaissait bien le patronne. J'ai passé la nuit dans une sorte de dortoir, situé sous le toit de l'auberge, en compagnie de quelques Espagnols que j'ai pris pour des ouvriers travaillant dans le village, mais qui étaient peut-être tout simplement des contrebandiers. Le lendemain matin l'aubergiste m'a accompagné à la gare, a pris mon billet pour Barcelone avec l'argent espagnol que je m'étais procuré et m'a mis dans le train en me souhaitant bonne chance.

Le voyage en train par Ribas, Ripoll et Vich s'est très bien passé, malgré un contrôle d'identité assez débonnaire que j'ai pu esquiver. Mais, j'ai eu tout de même un petit moment d'émotion à la descente du train, quand j'ai vu des personnels en uniforme contrôler tous les voyageurs avant qu'ils gagnent la sortie de la gare. Il s'agissait tout simplement d'un poste d'octroi qui imposait une redevance pour tous les produits de la campagne introduits dans la ville. Dès que j'ai compris que je ne risquais rien de ce contrôle, je suis sorti de la gare et j'ai demandé, tant bien que mal, à un chauffeur de taxi, que j'ai payé largement avec toutes les "pesetas" qui me restaient, de me conduire au Consulat britannique. Il m'a amené devant le Consulat américain ! J'ai pensé qu'on pourrait m'y donner l'adresse du Consulat britannique, et, peut-être, m'y conduire. On m'a adressé à un officier français dont j'ai vite compris qu'il était là pour recruter exclusivement au profit des unités françaises d'Afrique du Nord sous la bannière du Général Giraud et le parrainage des Américains. Quand je lui ai dit que je tenais absolument à rejoindre les Forces Françaises Libres, car ma vocation ne devait rien à la volte-face récente des Unités françaises d'Afrique du Nord qui avaient d'abord combattu les Alliés avant de se ranger à leurs côtés, il a paru se désintéresser complètement de moi. Il a tout de même consenti à me donner l'adresse du Consulat britannique, 35 Paseo de Gracia, mais a prétendu n'avoir pas les moyens de m'y faire conduire.

Je suis arrivé tout de même à trouver le Consulat de Grande-Bretagne devant lequel un militaire espagnol était en faction. Ne sachant pas très bien ce qu'il faisait là, j'ai profité d'un moment d'inattention de sa part pour m'engouffrer dans l'immeuble. J'ai été très bien accueilli par le Consul, Monsieur Whitfield, qui a tenu tout de suite à m'assurer qu'il ferait tout son possible pour que je ne connaisse pas, en Espagne, un nouveau camp de prisonniers. A partir de là, tout a été extrêmement facile pour moi ! J'ai été hébergé pendant quelques jours dans une maison espagnole complice, dont l'hôtesse devait être la veuve ou la mère d'un combattant républicain tué pendant la guerre civile, et, doté de papiers d'identité canadiens dont je n'ai jamais eu, d'ailleurs, à faire usage. Je m'appelais Miller, curieuse réplique anglaise de mon nom qui signifie "meunier" en occitan, et j'étais né à Halifax dans la Nouvelle Ecosse. J'ai été amené à Madrid par le Consul, lui-même, qui s'y rendait pour une réunion, dans sa voiture officielle marquée de l'emblème britannique qui nous valait de grands égards de la part des policiers espagnols.

J'ai gardé le souvenir du pique-nique que nous avons fait en cours de route, entre Saragosse et Madrid, dans un site magnifique de la montagne, avec les vivres que notre chauffeur espagnol avait embarqués avant le départ dans le coffre du véhicule. A Madrid comme à Barcelone, j'ai été hébergé par les soins de l'Ambassade de Grande-Bretagne, dans un appartement habité par une veuve et ses deux filles, en même temps qu'un citoyen belge dont je n'ai pas retenu le nom à consonance flamande. Cet appartement faisait partie d'un grand immeuble de construction récente situé à peu de distance du fameux parc public du Retiro dont nous apercevions les frondaisons depuis nos fenêtres. Notre logeuse et ses deux filles se sont employées à rendre notre séjour aussi agréable que possible, apportant un soin particulier à la confection des repas et mettant de l'ordre dans nos vêtements qui en avaient grand besoin, surtout les miens. Un membre de l'antenne française auprès de l'Ambassade de Grande-Bretagne venait souvent nous visiter pour nous apporter les menus objets dont nous avions besoin. Je crois me rappeler que l'Ambassadeur de Grande-Bretagne était à l'époque Sir Samuel Hoare.

De Madrid, j'ai gagné Séville dans la voiture du Consul britannique, venu en liaison à son ambassade, en même temps que son collègue de Barcelone. J'avais, cette fois, un compagnon de voyage extrêmement pittoresque avec ses impressionnantes moustaches, le pilote yougoslave, Steva

Zizkovic, dont le nom, pourtant difficile à retenir, est resté tout de même dans ma mémoire. Nous allions faire plus amplement connaissance dans la nouvelle maison espagnole amie où nous avons été logés. C'était une villa d'apparence coquette, avec un patio fleuri qui lui ménageait un peu de recul par rapport à une petite rue débouchant sur le "Paseo de Cristobal Colon", maison où j'ai connu pour la première fois de ma vie le désagrément nocturne des punaises. A la faveur de nos longues nuits sans sommeil, j'ai appris l'histoire de mon compagnon de chambre et j'ai vite réalisé que l'unité nationale était aussi compromise dans son malheureux pays qu'elle l'était dans le nôtre. Il était un partisan du Général Mihajlovic, chef de la résistance nationaliste, qui se battait apparemment avec plus de hargne contre les maquisards communistes de Tito que contre l'occupant allemand qui ne manquait pas, quant à lui, de "collaborateurs" tout dévoués parmi les oustachis croates.

C'était donc une attitude générale, chez tous les adeptes des idéologies totalitaires de droite, de prendre prétexte d'un danger communiste potentiel pour accepter sans vergogne la loi nazie et sacrifier, ainsi, l'indépendance de leur peuple ! Mon ami polonais, Rzepka, avec lequel nous avions souvent évoqué ce problème au sujet de son pays traditionnellement exposé aux appétits de ses puissants voisins, me paraissait avoir une notion très saine du patriotisme quand il définissait ainsi les objectifs de son engagement "Maintenant, Hitler Kaput ; demain, s'il le faut, à bas Staline" ! Lui, au moins ne mélangeait pas les problèmes dont l'essentiel était très justement de réaliser d'abord l'indépendance nationale en luttant contre l'ennemi qui occupait son pays. Celui du choix d'un mode de société était un problème interne, qui ne venait qu'après, et qui devait être résolu démocratiquement par l'ensemble des citoyens. Mon compagnon yougoslave ne me paraissait pas, du moins pour le moment, être préoccupé par ce genre de questions. Ne tenant pas en place et se souciant fort peu des consignes de prudence données par le consulat, il n'hésitait pas à entreprendre de longues randonnées en voiture hippomobile de louage dans les rues les plus animées de la ville. "*Coche de caballo*" était son slogan ! Il y consacrait presque tout son argent de poche ! Dès les tout premiers jours, il avait commis une autre imprudence : croisant, dans la rue en face de notre maison, un musicien ambulant, porteur d'un orgue de Barbarie, il lui avait lancé quelques pièces de monnaie ; aussi, pendant tout notre séjour à Séville, nous avons eu droit à un concert quotidien qui ne prenait fin qu'après la réception de l'obole attendue. Je n'ai été vraiment tranquille que lorsqu'une voiture du consulat est venue nous prendre pour nous amener à Huelva où

malgré un contrôle de douaniers espagnols auxquels nous avons été présentés comme des ingénieurs des fameuses mines du Rio Tinto, nous avons été embarqués clandestinement sur un bateau marchand britannique qui venait de faire son plein de minerai. J'ai pu me rendre compte, à cette occasion, des excellents rapports qui s'étaient créés entre marins britanniques et douaniers et policiers espagnols qui se livraient à des échanges aussi intéressants pour les uns que pour les autres : bas de femmes en nylon, par exemple, contre fruits, vins ou alcools.

Cachés dans la cabine du capitaine, inviolable par les douaniers espagnols chargés d'effectuer le contrôle de la cargaison, nous avons attendu patiemment que notre bateau lève l'ancre pour Gibraltar où nous sommes arrivés deux ou trois jours plus tard après un voyage en mer assez mouvementé en raison des alertes fréquentes et du mauvais temps. Ce navire, dont le capitaine gallois tirait une fierté légitime de sa ressemblance physique étonnante avec son prestigieux Premier Ministre Sir Winston Churchill, avait un équipage en grande partie asiatique, chinois pour la plupart, mais comportait aussi un petit détachement militaire britannique pour le service des armes du bord, un canon de petit calibre et quelques mitrailleuses lourdes. Après un court séjour dans le port de Gibraltar, au milieu d'une armada de navires de tous tonnages et de toutes nationalités, secoués tous les quarts d'heure par les explosions de grenades sous-marines destinées à dissuader les nageurs de combat ennemis dont on disait qu'il y en avait dans un port espagnol voisin, nous avons pu pénétrer, enfin, dans cette citadelle apparemment imprenable qu'était le Rocher de Gibraltar à l'époque....

Je me suis souvent demandé, par la suite, ce qui avait bien pu me valoir ce traitement de grande faveur, comparé à d'autres, des autorités britanniques à mon égard au cours de ma traversée de l'Espagne. Car, en dehors des conditions tout à fait exceptionnelles de confort et de sécurité de mes déplacements, il y avait aussi la qualité de l'hospitalité dans les maisons espagnoles amies où j'avais séjourné successivement. Ces maisons étaient pourtant bien modestes et nos hôtes, qui avaient toutes souffert, à des titres divers, de la guerre civile et qui n'avaient apparemment que la seule ressource des subsides britanniques, s'appliquaient de leur mieux à faire oublier à leurs pensionnaires de passage les dures restrictions alimentaires qu'ils avaient endurées. Sans parler des journaux, revues, cigarettes ou accessoires de toilette qui arrivaient chaque jour du consulat ou de l'ambassade et de la promenade nocturne accompagnée qui était organisée de temps à autres avec les

précautions que l'on devine ! Peut-être n'y a-t-il eu dans ce traitement qu'un concours de circonstances extrêmement favorables !

Mais je pense tout de même que ma qualité d'officier évadé d'Allemagne et de résistant, immédiatement récupérable pour le combat n'y était pas totalement étrangère. Peut-être s'y mêlait-il aussi, comme je l'ai bien senti quelque fois, un peu de compassion pour le drame familial que je venais de connaître ! Quoiqu'il en soit, je ne puis qu'éprouver un sentiment d'infinie reconnaissance pour nos alliés britanniques dans cette aventure. Quant à mon impression sur le malheureux pays que je venais de traverser, je ne saurais mieux le résumer qu'en empruntant à mon compagnon yougoslave l'expression qui revenait sans cesse dans ses propos : "*pobre España !*" Mais nos deux pays ne valaient guère mieux à ce moment-là .

°0O0°

Chapitre 3. Le passage à GIBRALTAR*

Quand j'essaie de me remémorer, de longues années après, mon arrivée dans cette fourmilière humaine qu'était la forteresse de Gibraltar en ce début d'avril 1943, la première image qui s'impose à mon esprit est celle d'une compagnie d'infanterie écossaise du fameux Black Watch s'entraînant au maniement des armes et aux évolutions en ordre serré aux abords du terrain d'aviation. C'était fantastique ! Je n'avais encore rien vu de comparable ! Jamais, en tous cas, dans l'Armée française d'avant 1939 où l'on considérait, certainement à tort, qu'une telle recherche des automatismes convenait mal à des tempéraments latins qui, disait-on, se rattrapaient largement dans d'autres domaines des activités militaires, ce qui restait d'ailleurs à démontrer ! Pourtant, pendant ma captivité, il m'était arrivé à plusieurs reprises d'assister à des prises d'armes ou à des défilés scandés de chants martiaux, d'unités allemandes qui avaient fort belle allure. J'avoue que j'avais été assez impressionné par la tenue, l'esprit de discipline et la qualité des mouvements d'ensemble de nos vainqueurs. J'avais même vu, là, une des raisons principales de notre défaite et je m'étais dit que, pour vaincre une telle armée, il ne serait peut-être pas mauvais de s'inspirer de ses méthodes de formation militaire. Le spectacle de cette unité britannique effectuant son "*drill*" journalier venait à point pour me rassurer. Il aurait désormais pour moi valeur de symbole ! La fière Armée allemande, qui avait déjà de sérieux problèmes à l'Est avec nos vaillants alliés soviétiques, trouverait à qui parler lorsque le moment des affrontements décisifs à l'Ouest arriverait.

J'ai été tout de suite pris en charge par une antenne des Forces Françaises Libres qui s'occupait du transit des Français qui avaient pu arriver jusque-là. Parmi ceux que j'ai rejoints, il y avait un groupe de jeunes gens, des étudiants en rupture d'études pour la plupart, que j'ai retrouvés quelques semaines plus tard à l'École des Cadets de la France Libre, à Ribbesford, dans la compagnie d'élèves aspirants dont on m'avait donné le commandement. L'un deux, d'apparence timide et effacée, mais fermement résolu dans son dessein de combattre pour la libération de notre pays, a tout de suite attiré ma sympathie. Il s'agissait du futur aspirant Antoine Mayer, fils du Ministre René Mayer, qui sera l'un de mes co-équipiers, dans une mission parachutée d'encadrement d'un maquis du Doubs, au début de septembre 1944. Il sera tué au cours d'une action courageuse à la tête d'un groupe de partisans près du village de Vermondans et je serai blessé un peu plus tard dans ma tentative de récupérer son corps.

Mais il y avait aussi à Gibraltar, depuis le débarquement américain en Afrique du Nord, une officine Giraudiste qui essayait de débaucher tous ceux qui étaient venus là sans conviction profonde, d'anciens "Vichystes" non repentis pour la plupart, et aussi quelques officiers de carrière qui avaient réalisé un peu tardivement les obligations de leur condition militaire. Tous, naturellement, avaient les meilleures raisons pour excuser leur attitude passée et justifier leur refus de rejoindre les F.F.L. et nos alliés britanniques. Si l'argument le plus souvent avancé était le rappel du drame navrant de Mers-el-Kébir, amplement exploité par la propagande allemande et la presse "collaborationniste", d'autres griefs étaient à peu près du même tonneau que celui qui a inspiré au boxeur français, Halimi, la fameuse déclaration qu'il a faite, après sa victoire sur un boxeur britannique : "Je suis content d'avoir vengé Jeanne d'Arc" avait-il confié à un journaliste venu l'interviewer !

Le plus amusant, dans cette histoire, c'est que l'adversaire était d'origine irlandaise et de religion catholique, ce qui n'était peut-être pas le cas du brave Halimi ! Si je rapporte cette anecdote, c'est pour montrer le peu de sérieux des raisons invoquées par les uns et par les autres. Certains, faisant fi d'arguments aussi dérisoires, prétendaient de leur côté ne pouvoir combattre dans une tenue étrangère et nous reprochaient visiblement le "*battle-dress*" britannique dont nous venions d'être dotés malgré l'inscription "France" brodée sur l'épaule. D'autres enfin, et il s'agissait là de militaires de carrière, pensaient que leurs chances de promotion seraient mieux préservées dans l'Armée d'Afrique que dans les forces Françaises Libres, une entreprise qui leur avait paru aventureuse dès le départ. Nos rapports, est-il besoin de le dire, n'étaient pas très chaleureux avec ces gens-là. Et pourtant, il faut le reconnaître en toute justice, beaucoup d'entre eux se sont ensuite rachetés, sous la tenue américaine de la 1^{ère} Armée française, de ce que nous considérions alors comme leurs erreurs passées.

Si je devais récapituler les principaux souvenirs qui me restent de ce court séjour à Gibraltar, je penserais d'abord à la rue principale de la ville "*Main Street*" naturellement, grouillante d'une foule de militaires de races et de nationalités les plus diverses, avec ses magasins aux riches devantures regorgeant des articles les plus modernes qui excitaient la curiosité et l'envie de tous ceux qui, comme moi, avaient connu l'extrême dénuement, et ses bars à soldats animés par des orchestres féminins qui, pour des raisons de sécurité, de bon ordre et de bonnes mœurs, étaient reconduits chaque soir à la frontière

espagnole comme l'importante cohorte des ouvriers étrangers qui venaient travailler chaque jour dans la place. Je penserais aussi à l'activité bruyante du vaste aérodrome et à l'animation ininterrompue du port, sous la présence rassurante de quelques puissantes unités de la Royal Navy et la surveillance vigilante d'équipes d'hommes-grenouilles plongeant et replongeant sans cesse sous la coque des navires pour déjouer la pose de mines magnétiques. Car on parlait beaucoup, à ce moment-là, de la présence de nageurs de combat italiens dans un port espagnol voisin ! J'évoquerais aussi le spectacle assez étonnant de la ligne de partage des eaux de l'Océan Atlantique et de la Mer Méditerranée, vertes du côté de l'Atlantique, bleues du côté de la Méditerranée.

Mais, je me remémorerais surtout l'extraordinaire impression de force tranquille, sereine et sûre, qui se dégageait de toutes les manifestations de la présence militaire britannique sur ce minuscule bout de terre pouvant encore marquer les trois dictatures qui dominaient l'Europe. Je pense, en particulier, aux formidables travaux de défense dont les parties visibles laissaient facilement imaginer les parties cachées, aux activités journalières de la garnison comme l'impressionnant cérémonial militaire devant le Palais du Gouverneur ou le "*drill*" traditionnel, et aux gabarits exceptionnellement athlétiques de la police militaire de la Navy qui faisait régner un ordre rarement troublé, parmi la multitude de marins qui faisaient escale dans le port. Et je n'oublierais pas, bien entendu, les fameux singes arrivés là, on ne sait trop comment, mais protégés avec soin, car leur survie sur le "Rocher" est le symbole, pour les Britanniques amoureux des bêtes, de la pérennité de leur présence à Gibraltar.

°0O0°

Chapitre 4. La traversée maritime de GIBRALTAR à LIVERPOOL

Après avoir satisfait à un contrôle d'identité des services de sécurité britanniques, contrôle tellement détaillé qu'il m'a fallu évoquer jusqu'aux souvenirs lointains de mes jeunes années, j'ai été avisé, peu de temps après, de mon prochain départ pour la Grande-Bretagne. Aucune indication préalable ne m'avait été donnée sur le moyen de transport envisagé, l'itinéraire choisi et le lieu de destination prévu. Le souci de la conservation du secret est une des plus solides traditions militaires de nos alliés britanniques. J'ai pu le constater en de nombreuses circonstances par la suite, que ce soit au cours de l'entraînement "spécial" très sévère que j'ai suivi avant d'être parachuté en France en 1944, dans la préparation des différentes missions aéroportées auxquelles j'ai participé ou, plus tard, à l'occasion de l'opération aéroportée franco-britannique "Musketier" sur Port-Saïd, le 5 novembre 1956, à la préparation et à l'exécution de laquelle j'ai pris une part active en qualité d'officier de liaison de la "*16 Indépendant. Para Brigade*". Est-il besoin d'ajouter que j'ai souvent regretté, dans les mêmes circonstances, que nous ne soyons pas capables, nous Français, de la même rigueur dans ce domaine ! Les renseignements que je pourrai donner sur cette traversée maritime de près d'une semaine qui m'a mené de Gibraltar à Liverpool, n'auront donc aucun caractère officiel et seront parfois teintés d'une certaine approximation. Ils sont le résultat d'observations personnelles réalisées au fil des événements et des bavardages de quelques compatriotes fouineurs acharnés à tout savoir. Quoi qu'il en soit, je suis certain d'avoir embarqué sur le "*Stirling-Castle*", un magnifique paquebot converti en transport de troupes pour les nécessités de la guerre. J'y ai partagé une cabine avec trois autres officiers français dont un aviateur, le Lieutenant Jeannel, avec lequel j'ai tout de suite sympathisé pour la bonne raison qu'il était le fils de mon premier colonel au 18^{ème} Régiment d'Infanterie. de Pau où j'ai débuté mon service militaire en octobre 1933. Cet officier, qui servira par la suite en Russie, au groupe "*Normandie-Niemen*", trouvera la mort dans un attentat au Moyen-Orient, quelques années après la guerre, alors qu'il œuvrait dans une "mission de bons offices" de l'O.N.U., la fameuse mission Bernadotte.

Le "*Stirling-Castle*" transportait essentiellement deux unités britanniques d'infanterie, un bataillon écossais du Black Watch qui m'avait tellement impressionné à mon arrivée à Gibraltar, et un bataillon anglais du Devon. Il y avait aussi à bord des détachements plus ou moins importants des

différentes armes, conséquence normale du jeu des permissions et des relèves, une troupe théâtrale militaire en provenance de l'Île de Malte, où elle venait de se produire au bénéfice des unités d'une garnison particulièrement éprouvée, et quelques civils, des femmes et des enfants pour la plupart, évacués de cette île en raison des violents bombardements aériens auxquels elle était soumise. Il y avait, enfin, le groupe des Français, une trentaine environ, parmi lesquels se trouvaient les jeunes gens dont j'ai déjà parlé. Un personnage assez mystérieux, accompagné d'une jeune femme blonde, m'a particulièrement intrigué parmi mes compatriotes. Il nous a raconté qu'il avait fait partie du fameux commando du Capitaine Bergé lors du raid amphibie réalisé quelques mois plus tôt dans l'Île de Crète, qu'il avait été capturé comme la quasi-totalité de ses camarades et qu'il venait de s'évader d'Allemagne. J'ai été extrêmement surpris, par la suite, de ne pas le retrouver dans les rangs de la Brigade "S.A.S.", au sein du 2^{ème} R.C.P. que j'ai rejoint après une première mission parachutée pour le compte du B.C.R.A.

Ma traversée sur le "*Stirling-Castle*" s'est passée dans les meilleures conditions possibles, compte tenu des circonstances. Il n'y avait aucune ségrégation à bord entre nous, Français, et nos hôtes britanniques. J'étais traité personnellement comme un officier britannique de mon grade. Certes, nous étions peut-être un peu à l'étroit, mes camarades et moi, dans la petite cabine que nous occupions, mais les conditions de confort et d'hygiène y étaient très satisfaisantes. Nous prenions nos repas par petites tables dans une immense salle à manger qui avait, peut-être, un peu perdu de son lustre du temps de paix, mais cela n'empêchait nullement nos amis britanniques, militaires et civils, de respecter, à chaque repas du soir, leur tradition vestimentaire du "*dinner*". C'était un spectacle assez impressionnant, en plein océan et sous la menace toujours latente d'une attaque ennemie, que de voir tous ces officiers, en grande tenue, et ces femmes élégantes, en robe du soir, dîner paisiblement sur un fond de musique douce, le gilet de sauvetage posé sur le dossier de leur siège. Cela me faisait penser irrésistiblement à une lecture de jeunesse, le récit du naufrage du *Titanic*, qui m'avait tellement impressionné à l'époque. Et, je me suis dit qu'il y avait sûrement dans cette assemblée brillante, dont les dorures et les bijoux scintillaient sous les lumières, des hommes et des femmes tout à fait capables des mêmes actes d'héroïsme que les malheureux naufragés du *Titanic*.

J'ai retrouvé, un peu plus tard, cette attitude tout à fait caractéristique des Britanniques de sembler ignorer le danger et d'exercer leur humour précisément dans les moments les plus critiques. C'était à Londres où je me

trouvais, au début de l'été 1944, dans l'attente d'une mission parachutée en France. Les Allemands envoyait à ce moment-là leurs V1 et V2 sur la capitale anglaise et y causaient de sérieux dommages lorsqu'ils parvenaient à l'atteindre. Je logeais dans un hôtel où la recommandation la plus importante était de laisser les fenêtres ouvertes pendant la nuit, afin que les vitres ne risquent pas de se briser au souffle des explosions. Au cinéma, le début et la fin des alertes étaient simplement signalés en surimpression sur l'écran et je n'ai jamais vu personne quitter sa place pour gagner l'abri souterrain pourtant facilement accessible. Dans les rues de la ville, aucun mouvement de foule ne répondait au hurlement des sirènes annonçant le début d'une alerte. Et l'on se racontait, à ce moment-là, dans les "pubs", l'histoire d'un bonhomme qui, retrouvé vivant sous les décombres de sa maison après l'explosion d'une bombe, riait aux éclats en expliquant à ses sauveteurs qu'il ne se serait jamais cru capable de faire effondrer sa maison en tirant trop violemment sur la chasse d'eau des toilettes....

Le "*Stirling-Castle*" faisait partie d'un important convoi de bâtiments de commerce protégés par une puissante escorte de navires de guerre de la Royal Navy. Je me rappelle avoir entendu parler de quatorze bâtiments de commerce, tous pourvus d'ailleurs d'un solide armement D.C.A., et de la présence du cuirassé Rodney dans l'escorte. La dispersion du convoi était telle que je n'ai pu apercevoir, durant tout le voyage, que de lointaines silhouettes dans la brume, sans jamais pouvoir les identifier. Un seul navire s'est trouvé pendant quelques heures pas très loin de nous à l'occasion d'une alerte aérienne ; il s'agissait d'un autre transport de troupes et l'on a dit que c'était l'*"Argentina"*. Une autre fois, au moment d'une alerte sous-marine qui nous avait tous rassemblés auprès de nos canots de sauvetage, nous avions pu suivre les manœuvres zigzagantes de deux contre-torpilleurs et apercevoir dans le lointain une masse imposante qui était, paraît-il, le fameux Rodney. Des alertes, nous n'en avons pas manqué ! Il y a eu, bien sûr, les fausses alertes du début destinées à créer, chez les passagers, les automatismes nécessaires à une évacuation ordonnée du bord en cas de nécessité. Mais les alertes réelles ont rapidement suffi à notre entraînement ! Les alertes aériennes ont été les moins nombreuses car notre convoi, dès la sortie du détroit de Gibraltar, s'était d'abord dirigé vers le sud, le long des côtes du Maroc, pour décrire ensuite un large arc de cercle dans l'Atlantique, afin de se trouver le moins longtemps possible dans la zone d'action des bombardiers quadrimoteurs allemands basés sur l'aérodrome de Bordeaux - Mérignac. La première de ces alertes, qui a déclenché le tonnerre assourdissant des armes D.C.A. du *"Stirling – Castle"* et

de l' "*Argentina*", m'a fait découvrir l'emploi de ballons captifs comme moyens passifs de défense. C'était un spectacle tout à fait inattendu pour moi que celui de ces énormes paquebots se déplaçant sous la protection des ballons qu'ils avaient hissés au-dessus d'eux. A Londres, quelques jours plus tard, j'allais en voir bien davantage ! Les alertes sous-marines, par contre, ont été nombreuses. Elles étaient marquées, chaque fois, par un concert de canonnades et de grenadages plus ou moins rapproché de nous.

L'attente était crispante au cours de ces alertes, surtout la nuit, et les femmes et les enfants, la supportaient mal. Aussi, chacun de nous s'efforçait-il de leur venir en aide, dans l'exécution des mesures de sécurité prescrites. J'ai le souvenir d'une scène assez émouvante qui s'est déroulée dans un groupe voisin du nôtre au cours d'une alerte particulièrement chaude : alors qu'une maman effrayée par la canonnade pleurait en essayant de rassurer son enfant apeuré, un jeune officier de marine britannique est venu spontanément la secourir, a pris l'enfant dans ses bras et a joué avec lui dans un concert de rires au milieu de l'anxiété générale.

En dehors des alertes, la vie à bord était organisée pour distraire le plus possible les esprits des préoccupations inhérentes aux dangers qui nous menaçaient. Les séances de cinéma et les spectacles de variétés se succédaient dans les salons transformés en salles de spectacles. Les militaires britanniques entretenaient leur condition physique en se livrant à toutes sortes de jeux qui excitaient notre curiosité. L'un deux, notamment, qui consistait à déloger son adversaire d'un cercle tracé à la craie sur le pont en le poussant uniquement de l'une et de l'autre épaule. Un solide "major" écossais en kilt, qui avait réussi à contenir les assauts successifs d'un nombre important de ses subordonnés acharnés à le vaincre, nous avait particulièrement impressionnés.

Un matin, alors que nous avions déjà réalisé à peu près les deux tiers de notre parcours maritime et que nous nous trouvions à deux ou trois journées de navigation de notre port de destination, nous avons vu apparaître dans le ciel un grand oiseau blanc qui nous a survolés pendant plusieurs heures. Il s'agissait d'un hydravion, un "*Catalina*" vraisemblablement, qui venait nous prendre sous son aile protectrice. Inutile de préciser que son apparition a été saluée par les ovations enthousiastes de tous les passagers ! On chuchotait à bord, depuis quelques jours, que les sous-marins allemands avaient fait des parages des côtes d'Irlande, et tout particulièrement de l'entrée du Canal de Saint-Georges, un de leurs lieux de chasse favoris. Certains ajoutaient même,

qu'ils trouvaient des refuges et des possibilités de ravitaillement dans des criques de la côte irlandaise. Les affrontements sanglants de ces dernières années entre catholiques et protestants de l'Ulster, c'est-à-dire entre partisans du rattachement à la République d'Irlande et fidèles à l'appartenance du Royaume-Uni, permettent d'accorder a posteriori une certaine crédibilité à ces rumeurs. Mais tout s'est bien passé, en définitive, malgré le bruit qui a couru que deux navires du convoi avaient été touchés ou coulés. Et c'est après avoir contourné l'Irlande par l'ouest et le nord que nous sommes entrés dans le Canal du Nord pour accoster dans le port de Liverpool noyé dans la brume matinale d'une journée d'avril 1943.

°0O0°

Chapitre 5. L'arrivée à LONDRES

De Liverpool, je n'ai guère vu que le port, où je me rappelle avoir observé des traces de bombardements aériens, et la gare où nous avons embarqué dans un train à destination de Londres. J'avais noté à cette occasion l'aspect un peu vieillot des wagons de voyageurs britanniques, dont le confort était pourtant remarquable et le roulement extrêmement doux, feutré pourrait-on dire, du train sur la voie ferrée.

Dès notre arrivée à Londres, nous avons été dirigés sur un centre de transit de la banlieue, sorte d'entrepôt entouré de murs élevés et d'aspect sévère, que l'on appelait Cumberwell, parce que c'était, sans doute, le nom du quartier où il se trouvait. Sur les murs étaient placardés des avertissements signés du Général de Gaulle nous recommandant la compréhension et la patience à l'égard des interrogatoires de sécurité des autorités britanniques. Je n'ai pas oublié la phrase suivante imprimée en gros caractères : "L'Angleterre est une forteresse qui se défend à son entrée". Pendant mon court séjour à Cumberwell, j'ai fait la connaissance de trois compatriotes qui sont devenus ministres par la suite : un civil, Monsieur Jacquinot, et deux militaires, le Lieutenant d'Artillerie- si je ne me trompe- Bourges-Maunoury et le capitaine aviateur Soufflet. Je me rappelle aussi avoir assisté à une soirée récréative au cours de laquelle s'étaient produits une chanteuse française bien connue, Germaine Sablon, et un pianiste polonais qui nous a joué du Chopin comme c'était un peu prévisible puisque l'assistance était essentiellement composée de Polonais et de Français.

Peu de temps après, j'ai été transféré à "*Patriotic School*" pour les derniers interrogatoires de sécurité. Cette école, dont le nom n'avait aucun rapport avec la nature de ceux qui y séjournaient à ce moment-là, était, en temps normal, un collège destiné aux pupilles de l'Armée britannique, des enfants de troupe en quelque sorte. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre ! On peut penser que ses hôtes habituels, comme ceux des autres établissements scolaires de la capitale anglaise, avaient été déplacés dans quelque manoir de la campagne environnante au moment de la terrible offensive aérienne de l'été 1940. C'était, en tous cas, un endroit autrement sympathique que l'austère Cumberwell. Les bâtiments de l'école, d'un aspect très agréable, étaient entourés d'un vaste parc comportant une piscine et des terrains de sport. Les conditions d'hébergement étaient très bonnes et l'on sentait chez les personnels qui en avaient la charge le souci de tout faire pour

rendre notre attente aussi supportable que possible. C'était le cas, en particulier, du brave homme qui nous réveillait chaque matin. Il pénétrait dans notre dortoir en agitant une clochette peu bruyante et nous interpellait, moitié en français, moitié en anglais : *"Debout messieurs, c'est l'heure ! Good morning ! Petite promenade dans le parc et après le breakfast il est servi !"* Et quelque fois, lorsqu'il n'y avait que des Français dans le dortoir, il ajoutait un retentissant *"Vive la France !"* Les distractions, séances de cinéma, spectacles de variétés ou rencontres sportives ne manquaient pas. Tout aurait donc été pour le mieux, dans le meilleur des mondes, s'il n'y avait eu, à l'orée du parc, cette maudite enceinte barbelée et ces soldats en armes qui, malgré leur discrétion, gâchaient un paysage aussi charmant. Leur vue, qui me rappelait de fâcheux souvenirs, faisait sur moi le même effet que fit sur le chien errant de la fable la découverte de la trace d'un collier sur le poil soyeux de son compère domestique. En dépit de tous les agréments de notre séjour, nous étions bel et bien des prisonniers !

Et nous étions aussi des suspects, comme m'en ont rapidement convaincu les interrogatoires tatillons et inlassablement renouvelés auxquels nous ont soumis des personnels, que nous avons catalogués d'emblée comme appartenant à l' "Intelligence Service". Je ne sais plus combien de fois j'ai dû "raconter ma vie", m'étendre sur des faits apparemment sans importance, et préciser des noms n'ayant rien à voir avec les évènements que je venais de traverser. Comme ces évènements-là les intéressaient aussi au premier chef, on peut imaginer que la matière ne manquait pas à chacun de mes interrogatoires ! Je dois avouer que l'impatience m'a souvent gagné et que j'ai fait, parfois, des réponses qui frisaient l'insolence. Mais le capitaine qui m'interrogeait, toujours le même d'ailleurs, semblait aussi inaccessible à mon agressivité qu'il paraissait insensible à l'évocation des épisodes les plus risqués de ma longue aventure ! C'était pourtant un homme plutôt sympathique, mais d'apparence réservée et d'un comportement peu expansif, bien peu impressionnant, en tous cas, dans son rôle d'inquisiteur, car il dissimulait mal un regard plein de compréhension et de bienveillance derrière de fines lunettes qui lui donnaient l'air de quelque professeur d'université mobilisé dans cet emploi "pour les besoins de la cause". Les questions insidieuses qu'il me posait parfois, sans grande conviction apparente, j'en conviens !, avaient tout de même le don de me faire bouillir de colère. J'avais beau me remémorer les exhortations officielles à la patience et me dire, qu'après tout, la réussite exceptionnelle avec laquelle j'avais surmonté les nombreux obstacles rencontrés sur ma longue route pouvait paraître quelque peu suspecte, j'admettais mal cette façon de faire que j'aurais peut-être

très bien admise pour tout autre que pour moi. Cela a duré près d'un mois, le temps sans doute de vérifier les renseignements les plus importants qui m'avaient été demandés.

Nb : j'ai récupéré dans les archives militaires britanniques le compte-rendu exhaustif des interrogatoires de mon père à Patriotic School (fils de Robert MOULIÉ).

Si les Français et les Polonais étaient les plus nombreux à "Patriotic School", au moment où je m'y trouvais, il y avait, tout de même, un échantillonnage assez complet des peuples européens occupés par les puissances de l' "Axe". Il y avait aussi quelques Antillais et quelques Sud-Américains d'ascendance française, des Argentins pour la plupart, qui s'étaient montrés plus réceptifs à l' "Appel" du Général de Gaulle que beaucoup de Français de Métropole. Mais les rencontres les plus étonnantes que j'y ai faites sont, à coup sûr, celle de cet officier de la Marine marchande soviétique, qui ne semblait pas apprécier de se voir traiter de la sorte par des alliés et qui vivait en solitaire, et celle de ces pêcheurs espagnols dont les uns se félicitaient d'être en Angleterre et dont les autres étaient furieux d'avoir quitté leur pays contre leur gré et sans avoir pu en avertir leurs familles. Leur patron de pêche, avec lequel j'ai sympathisé quand il m'a dit son intention de s'engager dans la Légion Etrangère, m'a raconté leur histoire. Ancien combattant républicain de la guerre civile, objet de tracasseries incessantes du régime franquiste et s'attendant à être arrêté un jour ou l'autre, il avait décidé de s'expatrier à la faveur d'une campagne de pêche. Patron de deux bateaux qui pêchaient ensemble au moyen du filet qui les reliait, il avait mis le cap sur l'Angleterre pour se faire arraisionner par la Marine britannique et demander l'asile dans un port. Si les pêcheurs, qui étaient avec lui dans son bateau, étaient au courant de ses intentions et étaient prêts à partager son sort, il n'en était pas de même de ceux de l'autre bateau qui avaient fini par s'inquiéter d'un itinéraire de pêche tout à fait inhabituel, mais qui ne pouvaient tout de même rompre le contact sans dommages pour le filet. Depuis leur arraisionnement et leur internement, ce n'étaient qu'invectives et menaces d'un groupe à l'autre et il avait fallu plusieurs fois les empêcher d'en venir aux mains.

Par la force des choses, un nom revenait chaque fois que mon inquisiteur me demandait de refaire le récit de mon aventure. C'était celui de mon fidèle compagnon d'évasion d'Allemagne, le Lieutenant polonais Rzepka Kazmiertz, qui m'avait précédé en Grande-Bretagne, après une nouvelle

évasion du fameux camp espagnol de Miranda, dont certains prétendaient pourtant, là encore, qu'il était impossible de s'évader. Il allait m'apporter, mais bien involontairement cette fois, une aide aussi décisive que pendant notre progression souterraine dans les égouts de l' Oflag VI D. Voici comment les choses se sont passées : un jour, alors que nous nous trouvions dans son bureau pour une de nos confrontations habituelles, lui installé à sa table de travail encombrée de dossiers et moi assis sur une chaise lui faisant face, le capitaine, qui avait adopté cette fois-là une désinvolture à laquelle il ne m'avait pas accoutumé, à très vite reçu un appel téléphonique. Il s'est levé aussitôt, m'a prié d'excuser les quelques minutes d'absence auxquelles il était contraint et a quitté la pièce. Resté seul et n'ayant rien d'autre à faire, j'ai laissé machinalement errer mon regard sur les objets qui se trouvaient devant moi. Très vite, j'ai remarqué, parmi des feuillets épars, une photographie pour carte d'identité qui se trouvait là comme par hasard mais qui était bien visible de l'endroit où je me trouvais.

Je n'ai pas mis longtemps à reconnaître le visage sympathique de mon ami polonais et à comprendre le test qui m'avait été proposé. Lorsque le capitaine est revenu dans la pièce, il a tout de suite réalisé, à mon sourire, que tout avait bien fonctionné. Dès lors, son attitude à mon égard n'a plus été la même. Après une solide poignée de main il m'a avoué combien il lui était pénible de faire un métier pareil avec ces gens comme nous mais que je devais comprendre que c'était absolument nécessaire car les Allemands avaient essayé, à deux ou trois reprises, d'utiliser la filière espagnole pour introduire des agents dans la place. Il m'a assuré, ensuite, que j'étais désormais un homme libre, au plein sens du terme, dans un pays de liberté, qu'il me serait possible, dès le lendemain, d'exprimer publiquement ma rancœur pour le traitement injuste qui m'avait été infligé, de dire tout le mal que je pensais de telles méthodes et mes doutes quant à la capacité des Britanniques de gagner la guerre. Effectivement, quelques jours plus tard, j'ai pu vérifier à *Hyde-Park Corner*, qui est l'abcès de fixation londonien de tous les mécontentements, que quiconque pouvait exprimer dans ce pays les idées les plus subversives ou les plus farfelues sans troubler l'ordre public. Mais il avait tout de même ajouté ce petit conseil : "Il vaut mieux toutefois que vous ne mêliez pas la famille royale à vos invectives : ça ne se fait pas dans ce pays et ce serait mal vu !".

Cela aussi, j'ai pu le vérifier quelques mois plus tard dans les circonstances suivantes : C'était à l'École des Cadets où je commandais la compagnie d'élèves - aspirants. Comme nous étions la seule unité des Forces Terrestres des F.F.L. en Angleterre, on nous demandait très souvent de fournir des détachements pour des prises d'armes.

Les cadets, très sollicités, par ailleurs, par un programme d'activités militaires qui leur laissait peu de loisirs, n'étaient pas tellement emballés par ces manifestations qui les dérouaient toujours par le rythme très spécial des musiques militaires britanniques et par l'inclusion fréquente de pratiques religieuses dans le cérémonial militaire. C'est ainsi, par exemple, que des cantiques étaient chantés au cours de certaines prises d'armes. Un jour que nous avions à constituer un détachement pour une prise d'armes au Château de Windsor, en présence de la Famille royale, j'ai eu la surprise d'enregistrer le volontariat de deux cadets jumeaux originaires de Madagascar qui ne s'étaient jamais fait remarquer auparavant par leur zèle pour l'ordre serré et le maniement des armes. Lorsque j'ai exprimé mon étonnement à l'adjudant de compagnie chargé de dresser les listes, il m'a rapporté en riant l'argument qu'ils lui avaient donné : "Nous avons des visées sur les princesses !" lui avaient-ils dit ! J'avais trouvé cette boutade, qui n'avait rien d'irrespectueux, pleine de cet humour dont les Anglais sont si friands et nous en avions bien ri au mess avec mes camarades. Mais, lorsque j'ai raconté l'histoire à notre aumônier catholique, le Père O'Hara, très anglais malgré son ascendance irlandaise et toujours prêt à accueillir par de grands éclats de rire la moindre plaisanterie, je n'ai provoqué qu'un sourire poli qui m'a bien laissé comprendre que ce n'était pas le genre d'humour qu'il appréciait le plus.

Après avoir quitté "*Patriotic School*", j'ai été pris en charge par un centre d'accueil français qui m'a hébergé pendant tout le temps qu'ont duré mes démarches auprès des différents bureaux et services de l'Etat-Major des F.F.L. et l'attente d'une affectation militaire. J'ai pu apprécier, à cette occasion, le dévouement inlassable des membres d'une association britannique soucieuse d'apporter une aide matérielle et morale aux volontaires français en Grande-Bretagne. Cette association, les "A.V.F." (Amis des Volontaires Français), qui distribuait généreusement toutes sortes de vêtements et d'objets de première nécessité, s'occupait, encore, d'organiser des loisirs et des permissions dans des familles britanniques désireuses de nous recevoir. Je me rappelle avec un profond sentiment de reconnaissance un premier week-end passé à Winchester et plus tard, une permission à Credition, près d'Exeter. Il faut avoir vécu ces évènements pour être en mesure de réaliser le réconfort que pouvaient apporter de telles initiatives aux proscrits que nous étions ! Deux ou trois jours après mon arrivée au centre d'accueil, un visiteur s'est présenté à la réception et a demandé à me voir. Quelle n'a pas été ma surprise quand j'ai reconnu, sous ses vêtements civils, le capitaine anglais auquel j'avais eu à faire à "*Patriotic School*" ! Il venait tout simplement m'inviter à dîner chez lui pour me faire

connaître son épouse et, avait-il ajouté en souriant, essayer de se faire pardonner le rôle désagréable qu'il avait joué pendant mon internement. J'ai passé une soirée très agréable dans son appartement londonien. Un officier belge, dont j'ai compris qu'il appartenait au même service que mon hôte, était également invité à ce dîner et nous avons évoqué ensemble ma traversée de son pays au cours de mon évasion d'Allemagne.

A la fin du repas, comme je n'avais pas caché à mes interlocuteurs mon intention de solliciter une affectation au B.C.R.A. (Bureau Central de Renseignement et d'Action) pour des missions parachutées en France, ils m'ont suggéré, puisque j'avais pris des contacts aussi intéressants en Belgique, d'entrer carrément dans leur service pour des missions dans une région où je pouvais être très utile. Il n'y aurait, m'ont-ils dit, aucune opposition de la part du commandement français car les services secrets alliés opéraient "la main dans la main" sous la tutelle de l'Intelligence Service". Ne sachant pas encore quel serait mon sort dans les F.F.L. et espérant bien obtenir l'affectation à laquelle j'aspirais, je leur ai répondu que j'étais très flatté de leur proposition mais qu'ils devaient comprendre que je préférerais "travailler" en France. Ils l'ont très bien compris, en effet, mais quelques jours plus tard, j'allais amèrement regretter d'avoir laissé passer cette chance d'exercer d'emblée l'activité qui m'attirait.

Au fil des jours et à la faveur de mes fréquentes allées et venues entre le centre d'accueil et l'état-major, que j'effectuais en utilisant le "tube" (métro) ou les fameux autobus à impériale, j'ai pu faire plus amplement connaissance avec une ville et une population que je n'avais fait qu'entrevoir, lorsque j'étais à Cumberwell et à "*Patriotic School*", mais qui représentaient pour moi, comme pour tous les patriotes des pays occupés d'Europe, beaucoup plus qu'une capitale amie et un peuple allié.

Depuis le dramatique été 1940 où la Grande-Bretagne, seule dans la tourmente, avait vaillamment tenu tête aux dictatures qui dominaient l'Europe grâce à un chef de guerre incomparable, Sir Winston Churchill, au courage indomptable des jeunes pilotes de la Royal Air Force et à la détermination d'un peuple au civisme exemplaire, Londres était devenue, pour toutes les résistances à l'oppression nazie, la capitale du Monde libre. On rencontrait dans ses rues et ses établissements publics les nationalités les plus diverses et les tenues

militaires les plus variées. L'Empire britannique apportait, déjà, l'extrême variété de ses ressortissants et de ses soldats aux uniformes traditionnels si diversifiés, mais sous le "*battle-dress*' britannique qui était devenu, par la force des choses, la tenue de guerre standard de tous les expatriés, on pouvait reconnaître encore, à l'inscription portée sur l'épaule, des Norvégiens, des Hollandais, des Belges, des Polonais, des Tchèques et des Français. J'ai même rencontré, dans le bataillon de parachutistes français qui m'a accueilli après ma mission en France, un Chilien qui portait fièrement sur l'épaule l'inscription "Chile" ! Le caractère cosmopolite de cette présence militaire en Grande-Bretagne s'est encore accru lors de l'arrivée des troupes américaines destinées au débarquement en France. Et, je ne parle pas, bien entendu, de ces militaires d'une tout autre nature que l'on rencontrait souvent dans la campagne anglaise, les prisonniers italiens, identifiables de loin grâce à leurs "*battle-dress*" agrémentés de pièces de tissus de couleurs vives, rouges, jaunes, vertes ou bleues ; ils étaient employés aux travaux des champs et semblaient fort bien s'en accommoder. Quant aux prisonniers allemands, moins dociles sans doute, ils étaient envoyés au Canada !

Dans cette "Tour de Babel" moderne qu'était devenue la capitale anglaise, on aurait pu craindre qu'une telle concentration et qu'un tel brassage de races, de nationalités, de religions et de cultures aussi diverses n'engendrent de fréquents incidents. Il n'en a rien été, si l'on excepte les quelques inévitables querelles après boire qui devaient beaucoup plus à l'alcool qu'aux antagonismes raciaux. Pour moi, cette formidable solidarité militaire qui se manifestait par toutes sortes d'attitudes amicales tenait essentiellement à deux raisons. La première résidait sans doute dans le fait que les patriotismes particuliers, sans disparaître pour autant, s'étaient fondus dans un idéal commun qui était la liberté et l'indépendance de tous les peuples, ce qui entraînait, bien évidemment, le rejet du racisme. Le slogan officiel que l'on entendait souvent à ce moment-là, "*We are fighting for freedom*" (nous combattons pour la liberté), disait bien que l'objectif de la lutte commune dépassait largement les frontières nationales des uns et des autres. L'attitude de la population civile, car il en restait tout de même dans la ville en dépit de l'importante mobilisation des hommes et des femmes de tous âges et du repli sur la campagne de bon nombre de citadins dont la présence n'était pas indispensable à la vie de la cité, les enfants en particulier, m'a semblé constituer la deuxième raison. La gentillesse, la serviabilité et l'indulgence de ces hommes et de ces femmes, à l'égard de tous ces étrangers qui avaient investi

leur cité, étaient extraordinaires. Combien de fois ai-je entendu dans la rue des encouragements du genre "Vive la France" ou "Vive le Général de Gaulle" !

Combien de fois, ai-je été abordé par des hommes ou des femmes voulant engager une conversation avec les quelques rudiments de notre langue qu'il connaissaient et qui finissaient toujours par évoquer le premier fragment de phrase de leur manuel scolaire "*La plume de ma tante...*" ! Sans parler des fois où, voulant régler un rafraîchissement dans un bar, je me suis entendu répondre par le barman qu'un consommateur anonyme, qui avait d'ailleurs déjà quitté l'établissement, avait tenu absolument à m'offrir à boire...

Mais ces hommes et ces femmes nous donnaient aussi jurement des exemples de courage et de dignité dans l'adversité qui provoquaient notre respect et notre admiration. Car la ville, malgré une animation civile trompeuse, était bel et bien en état de guerre ! Les alertes aériennes, les ballons captifs au-dessus des toits, le "black-out" nocturne, les faisceaux lumineux des projecteurs, les tirs de la D.C.A. amie et les explosions des bombes ennemis étaient là pour nous le rappeler. Et aussi, bien qu'elles fussent beaucoup moins importantes que la propagande allemande le laissait entendre, les destructions provoquées par les bombardements aériens, malgré la célérité des services de la Défense passive pour déblayer les décombres et remplacer les immeubles détruits par des espaces verts.

Ce respect et cette admiration que nous portions à une population si éprouvée nous incitaient, tout naturellement, à nous conduire aussi discrètement que possible en respectant son mode de vie et ses habitudes que nous avons finalement adoptés comme des invités soucieux des convenances. Je crois bien que c'est cette réaction identique des uns et des autres, face à une population civile qui nous étonnait tous les jours, qui a été à la base de la compréhension mutuelle et du bon voisinage de tous ces étrangers dans une ville qui n'a perdu à aucun moment son caractère spécifiquement britannique. Et je commettrais un grave oubli, si j'omettais de mentionner, dans cette bonne entente générale, le rôle discret, souriant et courtois de ces braves "bobbies" (agents de police) toujours prêts à vous venir en aide.....

°0O0°

Chapitre 6. De l' Ecole des Cadets de la France Libre au B.C.R.A. et aux missions aéroportées d'encadrement des maquis en France, puis des parachutistes S.A.S.

Mes premiers contacts avec l'Etat-Major des F.F.L., qui m'ont permis d'approcher des compatriotes absolument remarquables, m'ont fait découvrir aussi quelques Français libres "géographiques", totalement ignorants des réalités continentales et qui avaient tendance à regarder les nouveaux venus du haut d'une ancienneté qui ne leur avait pas coûté beaucoup de sacrifices. Leur attitude suffisante, leur tenue militaire agrémentée de "gadgets" britanniques qui n'avaient pas cours dans l'Armée française et leur conversation truffée de termes anglais dont nous ignorions le sens, m'étaient particulièrement désagréables.

Mais je me suis dit qu'ils avaient tout de même le mérite d'avoir fait le bon choix à un moment où beaucoup d'autres, qui auraient pu le faire, ne l'avaient pas fait, et que leur séjour à Londres, au moment des grandes offensives aériennes allemandes, devait être aussi inconfortable pour eux que pour la malheureuse population civile de la ville. C'est incontestablement dans les "F.A.F.L." (Forces Aériennes Françaises Libres) ou au "B.C.R.A." (Bureau Central de Renseignement et d'Action), parmi les aviateurs de la Chasse et du Bombardement ou les agents des missions en France, que j'ai rencontré les camarades les plus dignes d'admiration. J'ai donc décidé de tout faire pour me joindre à eux et, si j'y ai finalement réussi, ça n'a pas été sans mal.

J'ai été présenté d'abord au Général Legenthilhomme qui était la plus haute autorité militaire française à Londres au moment où le Général de Gaulle se trouvait à Alger. A l'issue de l'entretien que j'ai eu avec lui, j'ai bien pensé que je risquais de me retrouver très vite aux U.S.A., plus précisément en Floride, pour l'encadrement et l'instruction d'un bataillon antillais qui s'y constituait. J'avais bien une vague expérience des Guadeloupéens dont un détachement de renfort avait été affecté à ma compagnie en avril 1940, mais je n'étais pas venu en Grande-Bretagne pour repartir aussi loin du théâtre d'opérations européen. Je l'ait dit au Général qui a réservé sa décision. Ensuite, en ma qualité d'enseignant, j'ai été présenté au professeur René Cassin. Celui-ci n'a rien trouvé de mieux, en raison de ma formation pédagogique et de mon passé sportif, que d'envisager ma désignation pour une tâche d'organisation de

l'éducation physique et des sports à Madagascar qu'une opération militaire britannique venait de rallier, bon gré mal gré, aux Forces Françaises Libres.

Alors que mon moral n'était pas très bon après ces deux entrevues décevantes, j'ai eu la chance de rencontrer un militaire, très pittoresque sans aucun doute, mais qui m'a fait une profonde impression. Il s'agissait d'un général issu de la Légion Etrangère dont le nom était Magrin-Verneret, mais qui se faisait appeler Monclar. Il commandait les Forces Terrestres des F.F.L. en Grande-Bretagne, après une brillante campagne en Erythrée. Après m'avoir longuement interrogé sur mon expérience du combat d'infanterie dont il était un spécialiste, me faisant subir un véritable examen, il a décidé que ma place était à l'École Militaire des Cadets de la France Libre où se formaient les futurs aspirants. Sentant qu'il m'avait pris en sympathie, j'ai pensé pouvoir lui dire que mon souhait aurait été de servir plutôt comme parachutiste au "B.C.R.A." ou dans un bataillon du type britannique "S.A.S." ("Spécial Air Service"), qui est l'équivalent de commandos aéroportés. Il a très bien compris ma préférence qu'il s'est engagé à satisfaire le moment venu mais, dans l'immédiat, il pensait que je serais plus utile comme instructeur des élèves – aspirants. Pour me convaincre de ses bonnes intentions à mon égard et pour me faire patienter un peu, il m'a annoncé qu'il me convoquerait, ultérieurement, pour participer avec quelques officiers du "B.C.R.A." et en sa présence à un stage d'instruction "commando" en Ecosse. Il a, d'ailleurs tenu sa promesse quelques semaines plus tard !

C'est ainsi qu'après un court passage au camp de Camberley où se trouvait le dépôt des Forces Terrestres des F.F.L. en Grande-Bretagne, j'ai été dirigé sur Ribbesford, près de Bewdley, en emportant dans mes bagages le "Catéchisme du Combattant", œuvre du Général Monclar qu'il m'avait remise à mon départ.

Je garde le meilleur souvenir de l'année que j'ai passé à la tête de la 1^{ère} Compagnie d'élèves – aspirants devenue, par la suite, la "Promotion du 18 juin". A leur sortie de l'école, 90 aspirants sur les 120 reçus ont demandé comme moi leur affectation au "B.C.R.A." pour des missions aéroportées d'encadrement des "maquis". Presque tous ont été parachutés en France après quatre sauts rapides d'initiation à l'école parachutiste britannique de Ringway, près de Manchester, et des stages d'entraînement intensif à la guérilla et au sabotage dans les écoles spéciales en Angleterre et en Ecosse. Plusieurs ont trouvé la mort, comme mon équipier, dans le maquis du Doubs, l'Aspirant

Antoine Mayer, dont j'ai déjà parlé. Nous avions décollé tous les deux d'un aérodrome militaire du Sud de l'Angleterre le 8 septembre 1944, vers 22.00 heures, dans le même avion Halifax chargé de containers transportant des armes, des munitions et des vivres. Après un vol zigzagant au-dessus de la zone occupée, afin d'éviter autant que possible les tirs de la D.C.A. ennemie, nous nous étions retrouvés le lendemain matin, un peu après 02.00 heures, dans une clairière des environs de Pontarlier que les maquisards avaient sommairement balisée. Après avoir erré un moment dans l'obscurité, afin d'identifier les signaux lumineux et les appels qui nous étaient adressés, nous avons été rapidement entourés, congratulés et pris en charge par un "comité de réception", extrêmement sympathique. Dès que les Aspirants Edme et Cassel, qui avaient été parachutés d'un autre avion, tout aussi chargé que le nôtre, nous ont rejoints, nous avons très vite évacué les lieux, car je n'ignorais pas, pour l'avoir appris tout à fait incidemment avant notre départ de Londres, qu'une mission précédente dans la même région était tombée dans une embuscade ennemie deux jours plus tôt. Je connaissais personnellement l'un des membres de cette équipe qui avait suivi avec moi ce fameux stage d'instruction "commando" en Ecosse, près de Fort-Williams, sous la conduite du Général Monclar. Par la suite, nous avons été incorporés dans un bataillon régional des F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur) dont nous avons animé et conduit toutes les actions au profit des unités avancées de la 1^{ère} Armée française, le 4^{ème} R.T.T. (Régiment de Tirailleurs Tunisiens) d'abord, le 13^{ème} R.T.S. (Régiment de Tirailleurs Sénégalaïs) ensuite. C'est dans la région du Lomont, et plus particulièrement dans une zone boisée dite *Les Grands Bois*, située entre les malheureux villages d'Ecot, de Vermondans et de Pont-de-Roide qui ont beaucoup souffert de la guerre, que nous avons mené les plus durs combats. La résistance allemande s'est avérée là particulièrement tenace pendant tout le temps qu'a mis la 1^{ère} Armée française pour résoudre ses problèmes logistiques et réaliser avant l'hiver la relève de ses personnels africains par des jeunes "maquisards" des F.F.I. C'est d'ailleurs dans *Les Grands Bois* qu'a été tué l'Aspirant Antoine Mayer et que, par la suite, j'ai sauté sur une de ces mines bondissantes dont les Allemands avaient truffé le coin.

A ma sortie de l'hôpital militaire de Besançon, comme je l'ai dit par ailleurs, j'ai rejoint le 2^{ème} R.C.P. en Angleterre où m'avaient précédé les deux aspirants rescapés de cette mission dans le Doubs. Dans ce bataillon de type britannique S.A.S., qui était en réalité ce que le nouveau commandement militaire d'Alger avait improprement baptisé "régiment de chasseurs parachutistes", j'ai assumé la fonction d'officier adjoint au chef de bataillon, le

Commandant de réserve Puech-Samson, qui venait lui aussi d'être blessé au cours d'une opération terrestre dans les Ardennes belges, après avoir succédé au célèbre chef "manchot" des opérations parachutées en Bretagne, le Lieutenant-Colonel Bourgoin. Après quelques semaines passées dans nos cantonnements d'Orwell-Park, près d'Ipswich, et un court séjour dans un camp secret, pour la préparation de nos missions, nous avons été parachutés en Hollande dans la nuit du 7 au 8 avril 1945. C'était l'Opération "Amherst" à laquelle participait aussi l'autre bataillon parachutiste des F.F.L., le 3^{ème} R.C.P. du Lieutenant-Colonel de Bollandière.

L'opération était réalisée, cette fois, à partir d'avions Stirling et notre largage, qui bénéficiait d'aides radio-électriques placées au sol par des agents hollandais, s'est effectué à une altitude inhabituelle, en raison du brouillard extrêmement dense qui couvrait le Nord de la Hollande, cette nuit-là. Si l'obscurité totale, dans laquelle s'est effectuée notre mise à terre, n'a pas facilité notre regroupement sur les différentes zones de saut, elle a considérablement gêné aussi les réactions de l'ennemi qui ne se sont pas manifestées avant le lever du jour. Répartis en commandos de 15 hommes qui ont connu des fortunes diverses, nous avons mené pendant quatre à cinq jours des actions incessantes de harcèlement sur les arrières ennemis dans la province de Drenthe, au Nord du Canal-Orange, dans le but de créer une situation favorable à l'offensive imminente du 2^{ème} Corps canadien vers le nord du pays. Dès que nous avons été rejoints par les avant-gardes amies, nous avons poursuivi notre mission générale de harcèlement par des reconnaissances motorisées profondes au profit des unités canadiennes avec les "jeeps armées" qui nous avaient été amenées d'Angleterre par la voie maritime et non par parachutage comme cela avait été initialement prévu. C'est ainsi, qu'après avoir eu la surprise extrêmement agréable d'être récupéré et acheminé sur Coeverden, notre point de ralliement, par des éléments de la brigade blindée polonaise qui éclairait l'avance canadienne (encore les Polonais !), j'ai eu la chance de pouvoir conduire les premières patrouilles de "jeeps armées" en compagnie du dynamique Sergent-chef Jacir. Notre action la plus spectaculaire s'est certainement située à Schonloo, à peu de distance de Westerbork, en appui au commando du Lieutenant de Camaret, sévèrement accroché par le détachement ennemi qui occupait le village. Au cours de cette intervention brutale, mon véhicule a été endommagé mais non immobilisé par une rafale d'arme automatique qui a grièvement blessé mon mitrailleur arrière. Quant au Sergent-chef Jacir, il a capturé au passage un sous-officier allemand complètement surpris par notre irruption soudaine dans le village. Le lendemain, à Orvelte,

nous mettions hors de combat une patrouille ennemie qui s'activait à démolir un pont de fortune que nous avions réalisé avec des péniches sur le Canal-Orange. Pendant les jours qui ont suivi, nous nous sommes surtout employés à récupérer nos derniers commandos qui n'avaient pas encore été atteints par l'avance alliée. Puis, après quelques jours passés à Coeverden pour faire le bilan de l'opération, nous avons été acheminés en camions sur Nimègue d'où nous avons été ramenés par avions en Angleterre.

La paix revenue en Europe, je suis rentré en France avec mon unité et, pour les raisons que j'ai déjà indiquées, sur les conseils de mon ami le futur Général de Bollardière et les pressions amicales de mes camarades, j'ai décidé de continuer à servir dans l'Armée et chez les parachutistes pour poursuivre la guerre en Extrême-Orient où le Japon n'avait pas encore capitulé. Pour reprendre la comparaison sportive que j'ai déjà utilisée, je passais ainsi de la catégorie des "amateurs" à celles des "professionnels".

°0O0°

Annexes au récit de l'évasion :

Annexe 1 : cartes-lettres adressées de l'OFLAG VID à Jacqueline MOULIÉ, son épouse

Annexe 2 : cartes adressées sur le trajet de l'Angleterre

Annexe 3 : compte-rendu d'interrogatoire de Robert MOULIÉ par le Capitaine SALMON à son arrivée en ANGLETERRE (document classifié M.I.6 Archives britanniques) traduction.

Annexe1

Cartes-lettres du Lieutenant Robert MOULIÉ, matricule 327 C, OFLAG VI D, Münster 1 W. Allemagne, adressées à Jacqueline, son épouse, dans l'attente de son évasion.

Pendant sa captivité, mon père adresse à ma mère, selon les règles en usage dans les camps de prisonniers, des cartes postales ou des courriers, avec une périodicité fixée par l'administration allemande. Ces courriers sont naturellement soumis, avant envoi, à la censure.

Quelques morceaux choisis de ces correspondances :

Le 13 août 1940 : « je me suis battu jusqu'au bout, avec ce qui restait de ma pauvre compagnie ; et ni les morts, ni les blessés, ni même les parlementaires allemands ne m'ont fait lâcher un pouce de terrain, sans en avoir reçu l'ordre... ».

Le 13 novembre 1940 : « sans vanité aucune, je crois pouvoir dire que ma conduite durant la guerre méritait un autre sort ! Mais, hélas, ici on ne fait aucune nuance et les victimes sont ceux qu'un idéal a animé. C'est profondément décourageant. Cette guerre ne m'aura pas amélioré. Je vais revenir aigri de toutes choses et profondément désillusionné. Il me tarde d'être auprès de toi pour oublier la honte de la France et de trop nombreux Français ».

Le 13 décembre 1940 : « je te demande de ne pas désespérer et de croire à un avenir meilleur pour nous et pour notre pays ; pour ma part, je pourrai rentrer la tête haute ».

Le 15 décembre 1940 : « mon moral est meilleur, je ne puis te dire pour quelles raisons précises, mais je commence à espérer ! Aussi j'envisage mon retour...je me surprends à faire des projets... »

(On peut imaginer que le projet d'évasion est en cours)

Le 31 décembre 1940 : *(A l'occasion de l'annonce de sa troisième citation)* « ton mari a fait vaillamment son devoir, car il n'y aura pas

beaucoup de combattants de cette guerre qui pourront totaliser ainsi trois citations ! Cela m'est une sérieuse consolation dans la situation présente... ».

Le 1^{er} février 1941 : « J'ai été bien mal payé de ma peine puisque notre pays a connu la défaite et notre village l'occupation allemande, mais du moins, je pourrai revenir de captivité la tête haute et l'honneur sauf.

Dis-moi ce qui se passe à Podensac, ce que font nos patriotes en peau de lapin qui faisaient tant de bruit avant la guerre ».

Le 8 mars 1941 : « je ne puis encore me faire à l'idée qu'il me faut subir le triste sort de prisonnier après avoir connu les épreuves physiques et morales que j'ai connues, du premier jour de la guerre à l'Armistice ; j'ai fait mon devoir avec un zèle passionné ; je n'ai jamais désespéré, même aux heures les plus graves ; j'ai risqué ma vie sans compter, convaincu, il est vrai, que notre amour m'empêcherait de succomber. Et maintenant, il me faut subir le même sort que tous les lâches et poltrons qui préfèrent l'esclavage à la fierté de vivre en liberté ! ».

Le 26 mars 1941 : « je vais m'efforcer de supporter avec courage...une captivité qui va peut-être finir plus tôt que nous le pensions. J'ai une confiance inébranlable en l'avenir. La raison et le bon sens triompheront finalement comme toujours ».

Le 20 avril 1941 : « ma pensée s'évade sans cesse loin des fils de fer barbelés qui nous entourent. Nous avons maintenant quelques nouvelles de France et du monde entier, par les journaux que nous recevons...Le Gouvernement Pétain est loin d'avoir ma sympathie ; j'ai une admiration sans bornes pour un général, mais ce n'est pas celui-là ! Je te prie d'ailleurs de dire cela à mon père qui, j'en suis sûr, pense comme moi. Je te demande, à ce sujet, de ne plus accorder la moindre confiance à tout ce qui peut se raconter en France ; une catégorie de Français profite de la défaite pour servir ses intérêts. Je te demande d'être courageuse et patiente, et à cette condition, je le serai aussi. Des jours meilleurs ne sauraient tarder. Les traitres qui nous ont livré à l'ennemi sans presque combattre n'ont pas à compter sur moi pour les servir ! »

Annexe 2

Cartes adressées sur le trajet de l'Angleterre

Mon père donne de ses nouvelles après son départ tragique de Podensac pour l'Angleterre.

Le ton des cartes postales montre son souci d'éviter la censure en travestissant son nom et en utilisant des formules allusives pour jaloner son voyage.

Le 15 février 1943 : « chers parents, ma convalescence se passe dans les meilleures conditions au milieu d'amis dévoués. Je me suis arrêté à Toulouse où j'ai rencontré notre amie, comme convenu : nous avons fait du bon travail ensemble, mais je n'ai pas eu le temps de voir notre cousin ; je n'ai pu que lui adressé un mot très court. A Carcassonne, j'ai eu le plaisir de revoir mon ancien Commandant, qui est actuellement Lieutenant- Colonel ; nous avons évoqué de vieux souvenirs et il m'a fait part de son désir de m'accompagner dans ma prochaine villégiature. Je vous demande de ne pas m'écrire à Perpignan car je ne suis ici que pour très peu de temps. Meilleurs baisers à toute la famille sans oublier mon petit Pierre. ».

Le 2 mars 1943 à Barcelone : « cher ami, en voyage d'affaires en Espagne, je profite d'une courte halte à Barcelone pour t'adresser mon meilleur souvenir. Mon voyage se passe dans d'aussi bonnes conditions que celui que je fis en 1941, avant de te rejoindre à Marmande. Je viens de rendre visite aux frères du professeur d'Edgard qui sont très gentils et font grandement les choses ; ils doivent d'ici peu me présenter à leur ami Monsieur Charles, pour mes affaires.

Je ne pourrai vraisemblablement pas te donner de mes nouvelles de plusieurs semaines en raison de mes déplacements... »

(nb : les frères du professeur sont les Anglais et M. Charles est le Général de Gaulle !)

Le 10 mars 1943 à Madrid : « cher ami, à l'occasion de ma récente ordination, je me permets de me rappeler à ton bon souvenir. Mon pèlerinage dans les grands lieux saints espagnols se poursuit très favorablement. Je suis

actuellement à Madrid : les amis de sœur Angèle (*nb : les anglais*) sont d'un grand dévouement pour moi. Je te demande de ne pas m'écrire en raison d'un très prochain départ ». Ton dévoué en Jésus et Marie. Signé : Abbé Roberto Molinero

Fin mars 1943 à Séville : » *un carinoso saludo desde Sevilla* » Abbé Roberto Molinero

Aux Armées le 25 septembre 1944 : un an et demi plus tard...les premières nouvelles à la famille :

« Vous deviez être aussi anxieux d'avoir de mes nouvelles que je pouvais l'être à votre sujet...J'ai eu, comme vous pouvez l'imaginer un voyage très mouvementé de trois mois pour l'Angleterre au début de l'année dernière. Je suis parachutiste et combats à l'heure actuelle en France où j'ai été parachuté il y a quelque temps ».

Annexe 3

**RM National Archives 22666A MOULIÉ Robert HS 9/1070/5
C410 223 : document classifié SECRET au niveau M.I 6**

Objet : CR d'interrogatoire pour être » agent sur le terrain en France » à compter du 25 juin 1944

Appréciation du Captain C.H. SALMON le 27 mai 1943 : « Est le leader et l'officier de liaison pour l'ensemble du groupe. Apparaît comme réfléchi et d'expérience. Celui qui est le plus mûr et le plus responsable que tous les autres » ;

CV et histoire de son évasion et arrivée en GB à LIVERPOOL le 2 mai 1943

Special Training Schools /Horse Guards/ Whitehall/ signature de la déclaration de « secret » le 2 juillet 1944

Eléments d'identité, parents, frère et sœur, épouse, enfant ; directeur de cours complémentaire à GRIGNOLS

Parti de GIBRALTAR le 6 avril 1943 à bord du STIRLING CASTLE (cabine 6), débarqué le 2 mai à LIVERPOOL.

Traduction littérale en français du dossier :

Histoire : MOULIE a fait ses études à l'Ecole primaire de NAVARRENX, puis à l'Ecole primaire supérieure de CADILLAC où il a obtenu son brevet élémentaire en 1928, puis à l'Ecole normale de Saint André de Cubzac où il a obtenu son brevet supérieur en 1932 ; il devint ensuite instituteur à l'Ecole primaire de VILLANDRAUT (*nb : sauf erreur, il eut Robert BOULIN comme élève*).

Il fait son service militaire à SAINT MAIXANT en 1933-1934 accédant au grade de Sous-lieutenant de réserve.

Il retourne ensuite comme instituteur à l'Ecole primaire de CERONS jusqu'en 1939.

En aout 1939, il est mobilisé comme Lieutenant « plein » (*full lieutenant*) pour assurer la réquisition des chevaux à BELIN, puis rattaché au Centre mobilisateur (CMI) 183 à BAYONNE. Il est affecté comme « chef de section » au 49^{ème} R.I.

Vers le 15 septembre 1939, son Unité fait mouvement vers le front et rejoint la zone de SAVERNE. En octobre, elle avance jusqu'au saillant de la SARRE ; le 21 octobre, il reçoit la Croix de Guerre et est promu commandant de Compagnie. Ce qui lui vaut 4 jours de permission lui permettant de se marier à PODENSAC (Gironde). Il rejoint sa compagnie au col du Pigeonnier où elle reste 3 mois jusqu'à ce qu'elle soit relevée et rejoint BICHOLS en Alsace.

A cet instant, est formé un Corps franc à partir de sa compagnie qui devient la compagnie d'Honneur du général LESCALLE du 4^{ème} Corps d'Armée.

En mai 1940, il est responsable de la défense de ?OARTH (à vérifier), et en juin sa compagnie est aux avant-postes de la Ligne MAGINOT près de BITCHE.

Le 14 juin, après de durs combats, il fait une contre-attaque avec 8 hommes et reçoit la Légion d'Honneur à titre exceptionnel.

Le 15 juin, ils sont complètement encerclés mais ils continuent à sa battre et le 20 juin, ils rejoignent le Col du DONON. Au 23 juin, sa compagnie n'a plus que 23 combattants effectifs et le 26 juin, ils sont contraints à déposer les armes sur les ordres du général de Corps d'Armée avec la garantie formelle du Général commandant le 24^{ème} Corps d'Armée Allemand qu'ils ne seront pas retenus prisonniers.

Cette garantie, *of course*, n'a pas été respectée ! Mais ils sont restés relativement libres sur une zone définie, tout en conservant leurs armes « *for a fortnight* ».

Le 15 juillet, ils sont envoyés à STRASBOURG, avec le sentiment qu'ils sont en train de revenir en France. Néanmoins ils se retrouvent à MAYENCE dans un camp ouvert (*clearing camp*) et MOULIÉ est envoyé à l'OFLAG VIC à OSNABRUCK jusqu'en octobre, puis à l'OFLAG VID à MUNSTER où il restera jusqu'à son évasion le 23 juin 1941.

Le groupe d'évasion était composé de 6 officiers qui se divisèrent en deux groupes : le 1^{er} comprenait le capitaine ALBERTINI (Infanterie), le Lieutenant MONTEIL (artillerie) et le Lieutenant CHAPOUTIER (Train). Le second groupe comprenait le Lieutenant polonais RZEPKA Kasik (Infanterie) et MOULIÉ. Le Lieutenant MEYER (Artillerie) souhaitera rester indépendant eu égard à son apparence raciale : il est juif !

Seuls CHAPOUTIER et RZEPKA parlent couramment allemand.

C'est dès le début 1941 qu'ils commencèrent à préparer leur projet d'évasion. La première étape a été la fabrication de fausses clés pour donner accès aux *cellars*, aux magasins où se trouvaient les vêtements confisqués et

pour ouvrir les grilles qui donnaient aux douches. Ces clés furent réalisées par MEYER à partir de pièces de (*scrap*) métal qu'il n'était pas apparemment difficile de trouver dans le camp et la forme des clés était prise avec du *chewing gum*. Cela prit plusieurs semaines.

Puis ils durent creuser un tunnel à partir d'un bloc de ciment qui barrait l'accès vers les égouts. Les outils étaient également fabriqués en métal scrap et la terre extraite était cachée dans les carreaux des égouts.

MOULIÉ était dispensé de ce travail car il s'était cassé le bras (en jouant au rugby). Il faisait le gué pour ses camarades pendant qu'ils réalisaient leur travail de sape.

Ce passage à travers les égouts nécessitait de couper un enchevêtrement de canalisations car il n'y avait aucun autre chemin possible.

Pendant les trois dernières semaines de ces préparatifs, MEYER se cachait dans les égouts et les autres lui amenèrent une partie de leur propre repas. Sa disparition fut un succès et une chance car les Allemands ont cru qu'il s'était évadé ; Ainsi, par cette ruse, il était toujours possible d'identifier 5 officiers présents lors des appels alors que le 6^{ème} quel qu'il soit pouvait continuer à travailler.

Ils commencèrent leur évasion vers 21h et le passage dans les égouts dura cinq heures ! Ils durent ramper en tirant chacun un paquet dans lequel étaient leurs vêtements, avec une bouteille d'eau pour se laver à la sortie ; MOULIÉ se déplaçait difficilement avec son bras cassé collé au corps (*nb : RZAPKA avait clairement indiqué que l'évasion -qui était l'idée de MOULIÉ- n'aurait lieu qu'avec lui*),.

Ils sortirent des égouts à travers un conduit qui débouchait dans les douches du gymnase. Le conduit était occulté par des briques et des ordures qui furent remises en place après leur sortie.

Ensuite, ils durent ramper jusqu'à la route après avoir coupé deux barrières de barbelés pour sortir du camp. Ils traversèrent ensuite la route en ordre pour éviter qu'on aperçoive leurs silhouettes et arrivèrent de l'autre côté d'un petit bois où ils finirent de se nettoyer.

A partir de ce point et de ce moment, MEYER prit son propre chemin et ils n'eurent plus de nouvelles de lui.

En suivant quelques travailleurs, ils arrivèrent à la gare de MUNSTER vers 5 heures du matin le 24 juin. Ils s'aperçurent qu'il y avait un point de contrôle de la police et eurent peur que leur absence ait été découverte à l'OFLAG, mais en réalité il s'agissait de rechercher des communistes car c'était le jour de la déclaration de guerre avec l'URSS, et ils ne furent pas interrogés.

CHAPOUTIER acheta les billets de train pour son groupe et RZEPKA prie les tickets pour la ville de HAMM pour lui et MOULIÉ. C'est ainsi que les deux groupes se séparèrent.

De HAMM, ils partirent vers 10h00 pour AIX la CHAPELLE où ils arrivèrent vers minuit. Ils décidèrent alors de continuer leur parcours par la HOLLANDE car ils n'étaient pas sûrs de savoir où se trouvait la frontière avec la BELGIQUE. De MAASTRICHT, ils suivirent à pied la voie ferrée et arrivés à la frontière entre la Belgique et la HOLLANDE, ils repérèrent un douanier. RZEPKA se cacha dans un fossé pendant que MOULIÉ indiquait qu'il était belge et travaillait dans les champs avoisinants. Le douanier l'autorisa à passer et il rejoignit RZEPKA un peu plus loin très rapidement.

Dans l'après-midi, ils arrivèrent à BATTICE, près de LIÉGE, où une vieille femme, devant sa porte les prit pour des prisonniers de guerre (*P/W's*) les nourrit et les cachât. Le lendemain, ils l'aiderent dans ses travaux des champs et dans l'après-midi, son gendre vint lui rendre visite. Son nom était Léon CLERDAIN DUPONT, de HERVE.

Il avait un camion dans lequel il les prit jusqu'à sa maison à HERVE où ils restèrent la nuit, et le lendemain, il les amena à LIEGE où il avait contacté pour eux le Lieutenant-Colonel VERLANDE que RZEPKA avait connu à l'OFLAG VIA à SOEST (Sud-est de MUNSTER).

VERLANDE leur donna rendez-vous au Café d'Angleterre et il leur parla derrière son journal, en indiquant qu'il était surveillé et qu'il ne pouvait pas parler ouvertement. Ils durent ensuite le suivre dans la rue à quelques centaines de pas.

Le colonel changea pour eux de l'argent allemand et français qu'ils avaient pu cacher à l'OFLAG. Ils le suivirent ensuite chez un photographe pour avoir des photos pour pouvoir établir des documents d'identité.

Puis ils prirent le tram et arrivèrent à une chapelle où ils allèrent s'agenouiller et prier et le Colonel leur demanda d'attendre sur place. Quelques instants plus tard, un prêtre vint et leur demanda de le suivre. Ils arrivèrent à l'Ecole des Pères Salésiens où ils restèrent deux jours cachés pour se reposer. Ils étaient supposés être des jardiniers.

Deux jours après, le colonel VERLANDE est revenu avec deux cartes d'identité avec les photos correspondantes. La carte de MOULIÉ était au nom de Charles, André, Auguste WISER, de VERVIERS.

VERLANDE leur demanda d'aller à DOUCHE à la frontière et de contacter M. MARTENS, pépiniériste.

Ils prirent le train direction NAMUR et HARMETIERE, de là à pied ils rejoignirent DOUCHE vers 14h.00 le 28 ou 29 juin. Ils restèrent avec

MARTENS qui les amena à la frontière très tôt le matin suivant jusqu'à FUMAY, de l'autre côté de DOUCHE, sans aucune difficulté.

A FUMAY, ils prirent le train pour CHARLEVILLE et décidèrent d'aller aussi vite que possible à travers la zone interdite, avant de traverser la ligne de démarcation. De CHARLEVILLE, ils passèrent par NANCY, EPINAL et BELFORT pour arriver à BESANCON.

Dans le train se trouvait une jeune femme en train de lire un papier. Elle s'exclama soudain en pleurs que M. BARTHE, conseiller à la Préfecture de BESANCON venait d'être tué dans un accident de voiture. Elle précisa qu'elle était sa secrétaire, que c'était un homme bon car il avait aidé de nombreux prisonniers de guerre à s'évader. Mis en confiance, MOULIÉ lui fit part de leur situation et regretta cet événement qui ne permettait plus à M. BARTHE de les aider. Elle répondit qu'elle allait le faire elle-même et elle descendit avec eux à BESANCON où l'attendaient deux jeunes filles.

Après qu'elle leur eut expliqué la situation, une des jeunes filles les amena chez elle, qui était le restaurant de M. ACHILLE sur la place du vieux marché où ils furent nourris avant d'aller à l'Hospice des Vieillards, où ils restèrent deux jours pendant lesquels on put s'occuper du bras cassé de MOULIÉ.

ACHILLE leur indiqua qu'ils devaient aller à ARBOIS au grand restaurant sur la Grand place où on leur fournirait un passeur. Ils prirent le bus pour ARBOIS trouvèrent le restaurant et le passeur dont MOULIÉ ne se rappelle plus le nom.

La nuit, vers 23h.00, ils passèrent la ligne de démarcation pour POLIGNY. Le passeur ne voulut aucun argent, malgré l'insistance de MOULIÉ pour qu'il accepte au moins 100 francs. Le seul incident à la frontière fut une alerte déclenchée par les aboiements d'un chien, mais ils coururent aussi vite qu'ils purent et ils arrivèrent à POLIGNY sans être inquiétés.

Le jour suivant, ils prirent le premier train du matin pour LYON où ils arrivèrent vers midi et se rendirent à la Croix rouge polonaise et rencontrèrent le Capitaine Jan KAMIENSKI qui leur procura à manger.

C'est là que se séparèrent MOULIÉ et RZEPKA.

Le 4 juillet 1941, MOULIÉ arrive en train à MARMANDE, via PERIGUEUX et AGEN. Là, il contacte son beau-frère Jacques VIGNEAU qui fait ses études au collège de MARMANDE.

La famille vit de l'autre côté de la ligne de démarcation, mais Jacques VIGNEAU dispose d'un « passe » « Etudiant pour franchir la ligne et rejoindre sa famille le week-end. Sans attendre, il rejoint PODENSAC pour

annoncer la nouvelle et pour ramener clandestinement L'épouse de MOULIÉ à MARMANDE. Ils se retrouvent à La REOLE près de la ligne de démarcation, où ils vont rester quelques jours avant de rejoindre MARMANDE où se trouve le Centre de Démobilisation.

MOULIÉ, avec son épouse va rester 3 mois à l'Hôtel du Lion d'Or, puis à l'Hôtel de France et son bras est soigné à l'Hôpital militaire. Ils en profitent pour rencontrer de la famille.

Le 8 septembre 1941, MOULIÉ est démobilisé et il va passer une année dans une école près de MONSEGUR, tout en subissant un traitement prolongé pour son bras qui le handicape toujours.

Son épouse tombe enceinte et ils rejoignent GRIGNOLS (Gironde) plus pratique pour la grossesse.

MOULIÉ rappelle que si cette grossesse n'était pas intervenue, ils avaient décidé avec sa femme de rejoindre rapidement de GAULLE à LONDRES.

Leur fils naît le 3 janvier 1943 mais son épouse décède le 16 janvier. Elle est enterrée à PODENSAC ; Son corps a été amené clandestinement et illégalement après avoir franchi la ligne de démarcation.

Sur l'heure, MOULIÉ décide de quitter le pays. Après un passage chez ses parents au BOUSCAT (Gironde), il repasse par MARMANDE et rejoint CARCASSONNE où il rend visite à son ancien chef de Bataillon, le Lieutenant-colonel PICARD. Il lui fait part de son intention de s'évader et il constate que celui-ci est dans le même état d'esprit. MOULIÉ lui promet qu'en arrivant à PERPIGNAN, il lui donnera toute information possible sur cette perspective. Malheureusement, il n'a pas eu l'opportunité de le faire.

Puis il se rend à BEZIERS pour voir M. FERLAT, ancien député SFIO, de la part d'un ami de la famille appelé M. VINSOT, habitant CARDAN près de CADILLAC (Gironde).

FERLAT l'envoie à IZARD, ingénieur des Travaux publics, 2 rue du général LEGRAND, à PERPIGNAN qui le recommande à un passeur à PRADES. En fait, il n'a pas confiance dans cet homme qui lui demande beaucoup trop d'argent, veut savoir s'il est juif et insiste sur les difficultés du projet. Finalement, MOULIÉ décide de s'évader seul, après avoir consulté IZARD avant de partir.

Le 20 février 1943, à 5h.00, il quitte PERPIGNAN par le train, s'arrête à VILLEFRANCHE (Pyrénées orientales) où il rencontre l'adjudant de Gendarmerie de MONTLOUIS, qui lui demande où il va.

Après avoir raconté une vague histoire de sanatorium à OSSEJA, il admet qu'il cherche en réalité à rejoindre de GAULLE. L'adjudant l'amène

aussi vite que possible à MONTLOUIS et lui demande d'aller à la gendarmerie d'OSSEJA.

Sur le trajet, à SAILLEGOUSSSE, le train est contrôlé par un autre gendarme. MOULIÉ lui dit qu'il n'a pas de papiers et qu'il cherche à rejoindre de GAULLE. Le gendarme s'esclaffe et lui souhaite « bonne chance » ; en fait, c'est le seul train qui n'a pas été contrôlé par les Allemands, surement en raison de la neige profonde et du froid). Il lui indique alors la rencontre avec le gendarme de MONTLOUIS et son projet d'aller à la Gendarmerie d'OSSEJA. « C'est bien -lui répond le gendarme- ils vous diront ce que vous aurez à faire ! ».

A OSSEJA, Il y a beaucoup d'Allemands à la gare. Il quitte la gare avec un groupe d'ouvriers et n'est pas questionné. Vers 13h00, il va à la gendarmerie, demande le chef de brigade et lui fait part de son projet. Celui-ci lui indique que les passeurs sont chers et peu recommandables ; il l'adresse à un gendarme nommé SALIES, un catalan français. Celui-ci lui dit de laisser sa valise sur place, de prendre un sac tyrolien qu'il lui remet pour ses affaires, avec un sac de provisions.

Les deux traversent la frontière en plein jour, le gendarme étant en uniforme. S'il y avait un problème, on dirait que MOULIÉ est un cousin qui l'accompagne dans sa tournée de service.

MOULIÉ a changé des pesetas à PERPIGNAN. Il veut donner de l'argent au gendarme pour le remercier, mais celui-ci refuse totalement.

Ils passent la douane espagnole et la garde allemande, mais personne ne les arrête.

Ils arrivent à un petit village du côté espagnol appelé VILALLOBENT où le gendarme le quitte en lui laissant l'adresse d'une auberge au village de CAIXANS (QUEIXANS), à 4 kms d'OSSEJA. MOULIÉ arrive à l'auberge qui appartient à un certain MARTY qui lui demande 100 pesetas.

Il quitte CAIXANS le matin suivant vers 9h00 ; Nous sommes le 20 ou 21 février. Le train est contrôlé entre RIBES et RIPOLL. MOULIÉ constate que les autorités espagnoles n'examinent pas les papiers consciencieusement car il a produit un morceau de papier qui n'est qu'un certificat d'absence pour maladie. On ne l'a même pas regardé !

Il arrive à la gare de BARCELONE vers midi. Quand l'Octroi lui demande ce qu'il y a dans son sac tyrolien, il murmure « nada ». Puis il prend un taxi pour le consulat américain qui est juste de l'autre côté de la gare où il est bien reçu et où on lui demande s'il veut rejoindre GIRAUD ou de GAULLE. Il indique qu'il ne sait pas s'il y a une différence. On lui répond

que si. Il indique alors qu'il est un prisonnier évadé, qu'il a toujours eu l'intention de continuer le combat, qu'il souhaite rejoindre de GAULLE qui a toujours représenté ses intentions. On le félicite et on l'invite à aller au consulat britannique. Il répond qu'il ne sait pas où il se trouve et s'il y en a un !

MOULIÉ trouve le consulat où il rencontre Miss CAUTELEY et signe son acte d'engagement dans les F.F.F. (Free French Forces).

N'étant pas rentré légalement en Espagne, il est logé dans une maison clandestine dans la Calle Vifrido, puis en voiture diplomatique, il rejoint MADRID avec M. NORTON. Il va loger dans la maison de Gonzalez AGNERS, 81 calle Menendez Pelayo.

De MADRID à SEVILLE, il voyage en voiture diplomatique avec un officier aviateur yougoslave nommé Steva ZIVCOVITCH jusqu'au consulat britannique. Là le Vice- consul les prend dans son propre véhicule jusqu'à HUELVA.

A HUELVA embarquement sur le navire marchand britannique « The Empire Usk » et arrivée à GIBRALTAR le 6 avril 1943 ; puis embarquement sur le « Stirling Castle » et arrivée à LIVERPOOL le 2 mai.

Points particuliers : L'histoire de MOULIÉ est indubitablement spectaculaire, c'est le moins qu'on puisse dire.

Deux points de divergence par rapport au dossier de RZEPKA (RPS 7689)

- RZEPKA parle de l'OFLAG VIA à MUNSTER et MOULIÉ indique l'OFLAG VID
- RZEPKA parle du colonel MARTINI à LIEGE, 3 rue Sainte Véronique ; MOULIÉ donne la même adresse mais affirme qu'il s'agit de VERLANDE ; il pense que RZEPKA s'est trompé avec MARTENS à DOUCHE.
- Sur tous les autres points les deux versions coïncident.

MOULIÉ précise qu'il n'a pas reçu de carte d'identité après la démobilisation mais qu'il s'est servi du certificat de démobilisation à la place.

MOULIÉ a fait un remarquable voyage de la France jusqu'à BARCELONE en 24 heures mais il a été soutenu pour traverser la frontière par la Gendarmerie ; ceci est possible en raison du fait que son père était retraité de la Gendarmerie. Il a eu confiance en la Gendarmerie, la connaissant comme patriote.

Surprise que MOULIÉ ne sache pas qu'il y ait un consulat britannique à BARCELONE.

Conclusion : MOULIÉ raconte son histoire de façon claire avec de très nombreux détails. Il a une personnalité vigoureuse et simple ; il donne l'impression d'un admirable caractère.

C'est un ardent gaulliste ; il m'a dit avoir déclaré au Commandant de l'OFLAG qu'il avait l'intention de rejoindre de GAULLE ; qu'il estimait que GIRAUD était un soldat mais qu'il vénérait de GAULLE comme un leader ; enfin qu'il reconnaissait franchement qu'il avait toujours été anglophilie depuis aussi longtemps qu'il était français.

Il est impatient de rejoindre les F.F.F. dans les Commandos dès que possible.

Il m'a donné l'impression de constituer un atout pour la France combattante.

Je n'ai aucune raison de douter de sa bonne foi.

Je recommande qu'il rejoigne les Free French Forces

Le 27 mai 1943, le capitaine O. H. SALMON

Postface : quelques éléments biographiques sur la suite du parcours militaire de Robert MOULIÉ (1945-1969).

Robert MOULIÉ est sous-lieutenant de réserve en 1933 après avoir été Elève officier de réserve (EOR) à l'EMICC de SAINT-MAIXENT.

Il est mobilisé en 1939 au 49^{ème} Régiment d'Infanterie comme chef de section puis comme commandant de la 7^{ème} Compagnie. Il est deux fois cité au cours de la campagne 1939-1940 et est fait prisonnier après de durs combats au Col du DONON dans les VOSGES le 26 juin 1940.

Après sa double évasion d'Allemagne puis de France, et à l'issue de son commandement de la 1^{ère} Compagnie d'élèves-aspirants à l'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre, il est parachuté en France au titre du BCRA pour prendre le commandement d'un Bataillon de F.F.I .(2^{ème} Bataillon de Franche-Comté).

De retour en Grande-Bretagne et après avoir été blessé au cours des combats dans les Vosges, il rejoint le 2^{ème} R.C.P., bataillon français de la Brigade parachutiste britannique « S.A.S. ». Il est parachuté en Hollande le 7 avril 1945 comme commandant en second du 2^{ème} R.C.P. dans le cadre de l'Opération AMHERST.

De retour en France à la fin de la Guerre 1939-1945, il reste dans les troupes aéroportées et participe à leur formation (à RINGWAY en Angleterre puis à MEUCON et à PAU). Il effectue trois séjours en INDOCHINE où il est de tous les combats, notamment à la tête du 7^{ème} BCCP, qui sera, sous son commandement, cité deux fois à l'ordre de l'Armée.

Il participe en 1956 auprès de l'Armée Britannique à la préparation de l'opération aéroportée franco-britannique en EGYPTE (Opération Mousquetaire) et est parachuté à Port Saïd comme officier de liaison français avec la 16^{ème} Brigade Parachutiste Indépendante britannique.

En 1958, il est en ALGERIE, comme commandant en second du 3^{ème} Régiment Colonial Parachutiste (RCP), puis commande la Base aéroportée d'Afrique du Nord à BLIDA.

De retour en Métropole en 1960, il est le 1^{er} Chef de corps du 1^{er} Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine (1^{er} R.P.I.Ma), qui deviendra le fer de lance des Forces Spéciales Terre. Le bâtiment d'instruction du Régiment porte aujourd'hui son nom.

En 1962, il rejoint le NIGER, nouvellement indépendant et commande le Groupement Saharien n°42.

De retour en France en 1965, il termine sa carrière militaire comme Délégué militaire départemental pour les Landes, du général commandant la 41^{ème} Division Militaire à BORDEAUX. Il accède au grade de Général de Brigade en 1969. Il décède en 2006.

Blessé deux fois au combat, Titulaire de quatorze titres de Guerre, le Général Robert MOULIÉ était Commandeur de la Légion d'Honneur, Grand-Croix de l'Ordre National du Mérite, titulaire de nombreuses décorations françaises (parmi lesquelles : Croix de Guerre 1939-1945, Croix de Guerre des T.O.E., Croix de la Valeur Militaire, Médaille de l'Aéronautique, Médaille de la Résistance, Médaille des F.F.L.) et étrangères (notamment : Military Cross britannique, Croix de Guerre hollandaise, Croix de la Vaillance Vietnamienne, Commandeur de l'Ordre national du Niger...).

°0O0°